

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

LES IMMIGRANTS *par Leigh Brackett* 3
LE TRAIN POUR L'ENFER *par Robert Bloch* 38
LE JOUR OU TOUT S'ÉCROULA... *par Damon Knight et Kenneth Bulmer* 51
RÉFLEXION *par Dody* 57
LA PETITE SORCIÈRE *par Mildred Clingerman* 62
LE CONDAMNÉ *par Gérard Klein* 71
CULBUTE DANS LE TEMPS *par Chad Oliver* 73
ET LA VIE S'ARRÊTA... *par Thomas Owen* 89
SUS A LA SALAMANDRE ! *par Poul Anderson* 95

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

LES LABORATOIRES BATTUS PAR LES COLLIERS MAGIQUES *par Aimé Michel*
ICI ON DÉSINTÈGRE ! *par G. Klein et I. B. Maslowski*
L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS *par F. Hoda*
AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE *par Jacques Bergier*
VU ET LU..., TRIBUNE LIBRE, NOTRE RÉFÉRENDUM, etc.

Présentation des nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux
Dessin de couverture de P. J. Izabelle
illustrant la nouvelle « Sus à la Salamandre ! »

7e Année — N° 65 Avril 1959

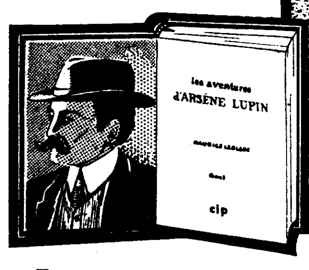
Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U.S.A.).

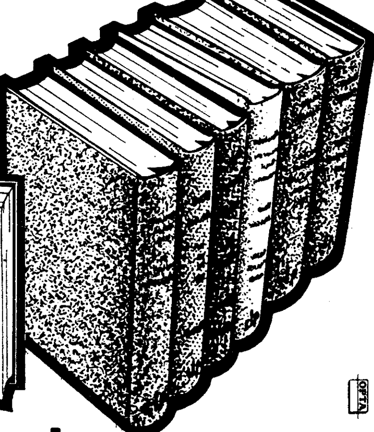
Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.*, 1.030 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.*, 2.020 *frs.*)

Les grands classiques du roman policier

présentés pour la première fois en éditions de luxe

Tirage unique limité et numéroté





Cycle **Arsène Lupin**:

Les aventures d'Arsène Lupin
Arsène Lupin contre Herlock Sholmes
Arsène Lupin (Pièce en 4 actes)
La Comtesse de Cagliostro
L'aiguille creuse

Autres titres:

John Dickson Carr
la chambre ardente
Ellery Queen
Le Mystère du Soulier Blanc
Gaston Leroux
Le Mystère de la Chambre Jaune.
Le Parfum de la Dame en Noir



Demandez sans engagement la documentation complète au:

club du livre policier Serv. "F", 96, rue de la Victoire, Paris 9e

Les immigrants

(*The queer ones*)

par LEIGH BRACKETT

On a imaginé toutes sortes de raisons pour que les habitants des autres planètes ne prennent pas contact avec nous. Le plus souvent, on a pensé à des raisons de morale : ces êtres supérieurs craindraient que le contact ne nous détruise, en nous donnant un complexe d'infériorité. Mais on peut également imaginer des raisons immorales. Sur notre Terre, les pays hautement civilisés tels que les Etats-Unis s'entourent de barrières, ce qui provoque une immigration illégale. Des Porto-Ricains sont par exemple débarqués clandestinement aux Etats-Unis. Existe-t-il une immigration illégale sur la Terre ? C'est le sujet de ce passionnant récit de Leigh Brackett, dont on a lu les romans « La porte vers l'infini » (*Fleuve Noir*) *et* « Les hommes stellaires » (*Club Satellite*), *ainsi que dans* « *Fiction* » *la nouvelle* « L'animal » (*n*° 30).



Je descendais en courant les pentes de la Montagne aux Daims, dans un nuage, sous l'averse, l'enfant serré dans mes bras. Les éclairs verts luisaient entre les arbres. La Montagne aux Daims n'est pas un lieu épargné de la foudre, mais la foudre devant laquelle je fuyais n'était pas ordinaire. Elle ne venait pas des nuages et elle n'était pas accompagnée de tonnerre. Elle rasait le sol, s'infiltrant dans les fourrés, dans les ravines obstruées de broussailles, dans les creux humides pleins de ronces et de sumac. Ses gros serpents verts et voraces cherchaient une proie. Et cette proie, c'était moi.

Et avec moi l'enfant qui avait tout déclenché.

L'enfant leva les yeux sur mon visage, sans cesser de se cramponner à mon veston comme un lémurien tandis que je dévalais la pente. Ses yeux avaient la couleur du cuivre. Ils avaient vu bien des choses depuis deux ans et demi qu'il s'étaient ouverts sur ce monde. Pour l'instant, ils étaient pleins de frayeur, d'une frayeur non pas vague comme il est normal chez un enfant de cet âge, mais raisonnée. Et, de sa voix aiguë et curieusement douce, il demanda :

— « Pourquoi faut-il qu'ils nous tuent ? »

— « Laisse-donc, » dis-je, et je m'élançai de plus belle, toujours pourchassé par la foudre verte.

***

C'est Doc Callendar, l'Officier de Santé du Comté, qui avait été à l'origine de mon aventure. Je me nomme Hank Temple et je suis propriétaire, rédacteur en chef, échotier, reporter et homme à tout faire du *Newhale News*,

quotidien de Newhale et de la région montagneuse avoisinante. Doc Callendar, le shérif Ed Betts et moi, sommes de vieux amis qui travaillons ensemble, nous prêtant mutuellement assistance chaque fois que nous le pouvons. C'est ainsi que, par une chaude matinée de juillet, mon téléphone sonna et que je trouvai Doc au bout du fil, l'air un peu ahuri.

— « Hank ? » fit-il. « Je suis à l'hôpital. Voudriez-vous faire un saut jusqu'ici une minute ? »

— « Un accident ? »

— « Non. Je pense simplement que quelque chose pourrait vous intéresser. »

Doc était circonspect, car tout ce qui se dit au téléphone à Newhale est le secret de Polichinelle. Mais le ton de sa voix suffit à me causer des picotements entre les omoplates. Ce n'était pas du tout sa façon de parler habituelle.

— « Mais oui, » répondis-je. « Tout de suite. »

Newhale est le siège du comté. C'est une ville petite et haut perchée. Située sur un haute plateau des Apalaches, elle est formée d'un groupe de vieilles maisons de briques rouges aux vérandas soutenues par de fins piliers de bois et d'autres aux poutres apparentes allant du blanc fraîchement repeint au gris argent patiné, serrées autour du bâtiment trapu du tribunal. Un cours d'eau tumultueux coupe la ville en deux. La tannerie et le moulin sont les principales installations industrielles, avec quelques puits de mine non loin. La ligne de chemin de fer arrive à l'est par une coupure nette dans la crête de Tunkhannock et repart à l'ouest par une coupure aussi nette dans la Colline des Chèvres. Toute la région est dominée par la masse imposante de la Montagne aux Daims, verte sur les crêtes, ombrée de bleu dans les creux, enveloppée le plus souvent dans une ouate de nuages.

On ne peut s'attendre à faire fortune ni à acquérir la renommée à Newhale, mais il y a d'autres raisons d'y vivre. La jeune fille que je voulais épouser n'était pas parvenue à les comprendre et il est difficile d'expliquer à une femme pourquoi l'on préfère les six pages d'un journal régional dont on est propriétaire au *New York Times* tout entier si l'on doit y rester simple employé. J'avais dû renoncer à elle et elle avait quitté la ville pour épouser un jeune ambitieux, et chaque fois que je décroche ma canne au lancer ou ma carabine pour aller à la chasse, je me félicite de sa décision.

L'hôpital est plus grand qu'on ne s'y attendrait, car il dessert une grande partie du comté. Bâti sur un éperon rocheux de la Colline des Chèvres, à bonne distance de la tannerie, c'est un vieux bâtiment auquel on a nouvellement adjoint deux ailes. Je trouvai Doc Callendar dans son bureau, avec Bossert, l'interne de l'hôpital, un garçon intelligent et compétent qui fait honneur à sa profession. Ce matin, Bossert avait l'air décontenancé de quelqu'un qui ne connaît même plus son nom.

— « Hier, » dit Doc, « une des filles Tate a amené son gosse ici. Je n'étais pas là, j'étais en train d'analyser l'eau des puits, là-haut sur la Crête des Pins. Mais j'avais déjà vu l'enfant. Il est remarquablement beau. »

— « Et précoce, » ajouta nerveusement Jim Bossert. « Très précoce

pour son âge. Physiquement aussi. Coordination excellente et musculature bien développée. Et la couleur de ses cheveux... »

— « Qu'a-t-elle de particulier ? » demandai-je.

— « Elle est bizarre. Je ne sais pas. Je l'ai remarquée, puis oubliée. Ce gosse était en aussi piteux état que s'il avait passé dans un moulin à viande. Sa mère me dit que les autres gosses s'étaient ligués pour le battre il y a quelques jours et que, comme il n'allait pas bien depuis, elle avait pensé qu'il valait mieux nous l'amener. C'est une fille qui n'a pas plus de dix-neuf ans. J'ai pris quelques radios... »

Bossert saisit deux photos sur son bureau et me les tendit. Le tremblement de ses mains était tel que les clichés rigides s'entrechoquèrent avec un bruit grêle.

— « Je ne voulais pas me fier uniquement à mon propre jugement. J'ai attendu que Callendar puisse voir aussi ces radios. »

Je tins les photographies à la lumière pour les examiner. Elles montraient une ossature frêle et les contours habituels des organes internes. Ce ne fut qu'après les avoir regardées pendant plusieurs minutes que je commençai à m'apercevoir qu'elles présentaient quelque chose de particulier. Il semblait y avoir trop peu de côtes, l'articulation des jointures paraissait étrange, même à mes yeux de profane, et les organes eux-mêmes étaient inexplicablement enchevêtrés.

— « Il a dans le corps des choses que nous ne parvenons pas à identifier, » dit Doc. « Il y a des organes que nous n'avons jamais vus et dont nous n'avons jamais entendu parler jusqu'ici. »

— « Cependant cet enfant semble normal et en parfait santé, » dit Bossert. « C'est remarquable. Les coups qu'il a reçus auraient dû lui causer de graves lésions. Mais il était simplement endolori. Son corps doit être souple et résistant comme un ressort en acier. »

Je reposai les radios sur le bureau.

— « N'a-t-il pas été publié un nombre considérable d'ouvrages sur les anomalies de constitution ? »

— « Oh ! si, » dit Doc. « Doubles cœurs, estomacs sens dessus dessous, bras, jambes, têtes supplémentaires... presque toutes les distorsions ou variations imaginables. Mais rien de tel que ceci. » Il se pencha et tapota les clichés d'un doigt ferme. « Ceci n'est pas une distorsion de quoi que ce soit C'est quelque chose d'entièrement *différent*. Et ce n'est pas tout. »

Il poussa vers moi une lamelle de microscope.

« Voilà le bouquet, Hank. Un prélèvement de sang. Jim a essayé d'en déterminer le groupe. Moi aussi. Nous n'avons pas pu. Il n'existe pas de groupe sanguin de cette espèce. »

Je regardai les deux hommes. Leur visage était rouge, leurs yeux brillaient, ils étaient en proie à une agitation que je sentis soudain me gagner.

— « Un instant, » dis-je. « Vous n'allez tout de même pas me dire... »

— « Nous sommes en présence de quelque chose, » dit Doc Callendar. « De quelque chose... » Il secoua la tête. Je m'imaginais les rêves qu'elle abritait. Je m'imaginais un Callendar de trois mètres de haut, juché sur

un piédestal de revues médicales. Je le voyais sur des estrades, s'adressant à des auditoires captivés, et il me semblait voir les mêmes rêves dans les yeux de Bossert.

J'avais mes rêves moi aussi. Le *Newhale News* devenant célèbre du jour au lendemain dans les agences télégraphiques, et un certain Hank Temple s'inclinant avec modestie et dignité pour accepter le Prix Pulitzer des journalistes.

— « Quelque chose de formidable, » dit doucement Bossert. « Cet enfant est plus qu'un phénomène. Il représente quelque chose de nouveau. Une mutation. Presque une nouvelle espèce. Le groupe sanguin seul... »

Une idée me vint à l'esprit et j'interrompis Bossert.

— « Ecoutez, » dis-je. « Etes-vous sûr de ne pas faire erreur ? Comment le sang de l'enfant pourrait-il être si différent de celui de sa mère ? Il y aurait... » Je cherchai le mot. « ... incompatibilité. Il ne serait jamais né. »

— « N'empêche qu'il est né, » dit Doc Callendar avec douceur. « Et n'empêche qu'un tel groupe sanguin n'existe pas. Nous avons fait des analyses et des contre-analyses, ensemble et séparément. Faites-nous la faveur de croire que nous savons de quoi nous parlons, Hank, le sang de l'enfant doit évidemment avoir été compatible avec celui de sa mère. Il est possible que ce soit un sang amélioré du groupe O, universellement compatible. Ce n'est qu'une des nombreuses choses que nous avons à étudier et à évaluer. »

Il reprit les radios et les regarda avec une expression d'extase dans les yeux.

J'allumai une autre cigarette. Mes mains tremblaient comme les leurs maintenant. Je me penchai en avant.

— « Parfait, » dis-je. « Que faisons-nous pour commencer ? »

*
* *

La limousine commerciale de Doc, avec les mots SERVICE SANITAIRE DU COMTE peints sur ses flancs, prenait en vrombissant les virages de la route étroite et escarpée. Jim Bossert avait dû rester à l'hôpital, mais j'étais assis à côté de Doc, courbé en avant, le front moite d'une sueur d'impatience. La route contournait l'épaulement de la crête de Tunkhannock. D'épais et sombres bois couvraient les pentes qui s'élevaient à notre droite et celles qui s'enfonçaient à notre gauche. Au nord, la Montagne aux Daims nous masquait le ciel comme un rideau.

— « Il faudra être prudent, » déclara Doc. « Je connais assez bien ces gens-là. S'ils se mettent dans la tête que nous essayons de leur arracher leurs secrets, nous n'aurons plus jamais l'occasion de jeter un coup d'œil sur le gosse. »

— « Vous prendrez la direction des opérations, » dis-je. « Et à propos, personne n'a fait mention du père de l'enfant. Il n'en a donc pas ? »

— « Connaissez-vous les filles Tate ? »

— « Non. Je n'ai jamais fait que passer par Possum Creek. »

— « Vous deviez aller vite, » dit Doc en souriant. « Physiologiquement,

la réponse est : si, il en a un, mais si c'est du point de vue légal que vous vous placez, je vous demanderai si vous plaisantez. » Il passa en seconde pour franchir un endroit particulièrement bourbeux et raviné. « Non pas que ce soient de mauvaises filles, » ajouta-t-il d'un air réfléchi. « Elles me sont assez sympathiques. Deux sont régulièrement mariées, d'ailleurs. »

Nous continuâmes à cahoter à travers les chaudes ombres vertes, nous éloignant de plus en plus des grands centres de civilisation tels que Newhale, et finalement, dans un repli de terrain, juste sous la crête de Tunkhannock, nous tombâmes sur quelques maigres bestiaux pâturant, puis sur l'agglomération de Possum Creek.

Il y avait quatre antiques maisons, échelonnées le long du ruisseau. L'une était une épicerie avec une pompe à essence sur le devant. Deux hommes âgés étaient assis sur les marches du perron.

Nous continuâmes de rouler.

— « Les Tate, » expliqua Doc sans se tourner vers moi, « habitent un peu à l'écart du village. »

Deux nouveaux virages du chemin, qui n'était plus maintenant qu'une piste avec deux ornières, nous amenèrent à une boîte aux lettres rurale portant l'inscription : TATE. La maison située un peu en retrait était passablement décrépie, mais il y avait des vitres à la plupart des fenêtres et il ne manquait que la moitié des briques à la cheminée. Le toit de planches, d'un brun rouillé, était rapiécé çà et là avec du papier goudronné. Dans la cour, sur le côté, une femme lavait du linge dans une vieille bassine en fer galvanisé, posée sur un support. Une antenne de télévision était fixée de guingois au pignon de la bâtisse. Une truie et sa portée grognaient dans un étroit enclos en planches tout près de la porte d'entrée de la maison et, un peu plus loin derrière, on apercevait une écurie au faîtage affaissé comme les reins d'une haridelle. Une cabane en carton goudronné et une roulotte délabrée étaient visibles parmi les arbres. Ce devait être là que vivaient les deux filles mariées. Sur la véranda, un vieux bonhomme était assis dans un fauteuil à bascule aussi usé que lui. Il nous regarda et, près de lui, un chien d'âge aussi respectable toutes proportions gardées se leva avec peine et aboya.

J'ai connu quantité de familles comme les Tate. Elles cultivent assez de maïs pour leurs cochons et leur alambic et font assez de jardinage pour suffire à leurs besoins. Les jeunes gens gagnent le plus clair de leur argent en guidant les chasseurs dans la montagne pendant la saison et les vieux en vendant de l'alcool distillé clandestinement. Ces familles ont maintenant l'électricité et elles peuvent s'offrir le luxe de postes de radio et même de télévision. Les citadins qualifient ces gens de paresseux et d'incapables. En réalité, la vie simple qu'ils mènent leur convient si bien qu'ils répugnent à laisser de durs travaux en gâcher les douceurs.

Doc fit entrer sa voiture dans la cour et s'arrêta. A l'instant, ce fut comme une explosion de cris de chiens, d'enfants et de grandes personnes.

— « Le voilà, » me dit Doc, la voix couverte par les clameurs et les claquements de portes. « Le petit maigre aux cheveux roux. Celui qui descend les marches. »

Je regardai dans cette direction et j'aperçus l'enfant.

Il était étrange, en effet. Tous les autres membres du clan des Tate avaient des cheveux raides allant du châtain au blond le plus clair ; les siens étaient courts et frisés et je compris ce que Jim Bossert avait voulu dire au sujet de leur couleur. Le rouge avait des reflets d'une autre teinte. Des reflets argentés, eût-on presque dit, dans ce soleil éblouissant. Les Tate avaient les yeux bleus ; les siens étaient de la couleur du cuivre. Les Tate avaient le teint clair sous leur hâle ; lui aussi, mais sa carnation était d'une qualité différente et le hâle ne la nuançait pas de la même façon.

Les enfants Tate étaient grands et fortement charpentés ; lui était de petite taille. Il évoluait au milieu d'eux comme une gazelle parmi de jeunes chèvres, avec une grâce et une sûreté tout à fait anormales chez un enfant. Il avait la tête étroite et la boîte crânienne très développée. Une sagesse précoce se lisait dans ses yeux graves. Seule la bouche avait une expression vraiment enfantine, où la douceur s'alliait à la timidité.

Nous descendîmes de voiture. Les gosses — ils étaient une douzaine, à un ou deux près — s'immobilisèrent tous comme sur un signal et se plongèrent dans la contemplation de leurs pieds nus. La femme abandonna sa bassine pour s'approcher de nous en essuyant ses mains sur sa jupe. Plusieurs autres membres de la famille sortirent de la maison.

Le petit garçon restait au pied des marches. Sa main était maintenant dans celle d'une fille qui, à en juger par la description de Bossert, devait être sa mère. Agée de dix-neuf ans ou guère plus, les traits fins, la poitrine bien faite, les hanches développées, elle portait des blue-jeans et une chemise de garçon et avait les pieds nus dans des sandales. Une masse de cheveux blonds lui retombait dans le dos.

Doc leur adressa la parole à tous, me présentant comme un ami de la ville. Ils se montrèrent courtois, mais réservés.

— « Je voudrais parler à Sally, » dit Doc.

Nous nous approchâmes des marches. Je m'efforçais de ne pas regarder l'enfant, de crainte d'être trahi par la lueur de curiosité qui devait briller dans mes yeux. Doc faisait montre de tant de cordialité et d'aisance que j'en étais gêné. Je sentis un curieux petit chatouillement me parcourir la peau au moment où je m'approchai de l'enfant. Cela était dû en partie à l'énervement, en partie au sentiment que j'avais là un être différent de moi, un être d'une autre espèce. Il avait sur le front une meurtrissure sombre et je me souvins que les autres l'avaient battu. Cette *dissemblance* était-elle la raison de leur haine ? La percevaient-ils sans avoir besoin de prélèvements sanguins ni de rayons X ?

Un mutant. Mot étrange. Chose étrange à rencontrer ici sur ces hauteurs familières. L'enfant me regarda avec de grands yeux et malgré le soleil de juillet je me sentis froid dans le dos.

Doc parlait à Sally qui lui souriait. Elle avait un sourire honnête et doux. Sa bouche était large et bien dessinée, franchement sensuelle, mais sans qu'elle fît rien pour cela. Elle avait de grands yeux bleus et, sous le hâle, ses joues étaient colorées d'une saine rougeur. Elle était aussi peu sophistiquée et aussi attirante qu'une fraîche prairie en été. Je me demandai

par quel étrange caprice de la génétique elle était devenue la source d'une race entièrement nouvelle.

— « Est-ce le petit garçon que vous avez amené à l'hôpital ? » demanda Doc.

— « Oui, » dit-elle. « Mais il va mieux maintenant. »

Doc se pencha pour parler à l'enfant.

— « Bravo, » dit-il. « Et comment vous appelez-vous, jeune homme ? »

— « Je m'appelle Billy, » répondit-il, d'une voix douce et bien timbrée dans laquelle semblait tinter le son grave de cloches lointaines. « Billy Tate. »

La femme qui avait quitté sa lessive dit, avec un dégoût qu'elle ne cherchait pas à dissimuler :

— « Il est tout ce qu'on voudra, mais pas un Tate. »

Elle nous avait été présentée comme Mrs. Tate et elle était évidemment la mère et la grand-mère de cette nombreuse progéniture. Elle avait perdu presque toutes ses dents et ses cheveux blonds grisonnants se dressaient en broussaille tout autour de sa tête. Doc feignit de ne pas l'avoir entendue.

— « Comment ça va, Billy Tate ? » demanda-t-il. « Et d'où tenons-nous ces beaux cheveux roux ? »

— « De son père, » dit sèchement Mrs. Tate. « Pareil que pour sa façon de se faufiler partout sans bruit et de vous regarder avec ses yeux jaunes de mauvais chien. Je vous en prie, docteur, si vous voyez un homme qui ressemble à ce gosse, dites-lui de revenir chercher son bien ! »

A ce moment, comme un contrepoint banal, mais convenant parfaitement à ses paroles, le tonnerre gronda sur la cime nuageuse de la Montagne aux Daims, semblable au rire sarcastique d'une divinité.

Sally se pencha brusquement et prit l'enfant dans ses bras...

Le grondement alla en s'évanouissant dans l'air surchauffé. Nous nous regardâmes Doc et moi, tandis que Sally Tate hurlait à sa mère :

— « Ferme-la ! Je te défends de dire du mal de mon petit. »

— « C'est pas une façon de parler à maman, » dit une des filles plus âgées. « D'ailleurs elle a raison »

— « Oh ! » s'exclama Sally. « Tu crois ça, hein ? » Elle se tourna vers Doc, les joues toutes pâles maintenant, les yeux étincelants. « Elles excitent leurs gosses contre mon petit, docteur, et vous savez pourquoi ? Parce qu'elles sont jalouses. Elles crèvent de jalousie parce qu'elles ont toutes de gros patauds de gosses qui ne savent que goinfrer et de gros lourdauds d'hommes qui les traitent comme si elles n'étaient rien d'autre que des truies pour la reproduction. »

Elle avait atteint si rapidement le comble de la fureur qu'on pouvait en déduire que ces querelles duraient depuis longtemps, probablement depuis la naissance de l'enfant.

Peut-être remontaient-elles même encore plus loin, à en juger par ce qu'elle ajouta.

— « Jalouses, » dit-elle à ses sœurs avec une grimace qui découvrit ses dents. « Vous étiez toutes à tourner autour de lui, mais c'est moi qu'il

a emmenée dans le foin. *Moi.* Et si jamais il revient, il pourra m'avoir encore, aussi souvent qu'il voudra. Et je ne tolérerai pas qu'on dise du mal de lui ou de mon enfant ! »

J'entendais tout cela. Je le comprenais aussi. Mais sans que mon esprit fût entièrement accaparé. Car il était occupé ailleurs, à un sujet auquel il n'aurait pas voulu s'attaquer, mais dont il ne parvenait pas à s'écarter.

Ce fut Doc qui formula ma pensée.

— « Vous êtes d'avis, » dit-il sans s'adresser à personne en particulier, « que cet enfant ressemble à son père ? »

— « C'est son portrait tout craché, » dit Sally avec tendresse, en posant les lèvres sur les boucles rouges aux étranges reflets d'argent. « Pour sûr que je voudrais revoir cet homme ; je me moque pas mal de ce qu'elles peuvent dire. Vous pouvez me croire, docteur, il était beau. »

— « Est beau qui ne fait pas le mal, » dit Mrs. Tate. « C'était un propre à rien, et je m'en suis rendu compte dès que je l'ai vu... »

— « Allons, maman, » dit Mr. Tate, « il aurait fait de toi ce qu'il aurait voulu, avec ses belles manières. » Il se tourna en riant vers Doc Callendar. « C'est elle qui serait allée dans le foin avec lui s'il le lui avait demandé, c'est un fait. Pas vrai, Harry ? »

Harry opina et tous se mirent à rire.

Mrs. Tate était furieuse.

— « Vous feriez bien mieux, vous les hommes, » dit-elle, « de vous occuper de retrouver son père pour le forcer à nourrir son gosse, plutôt que de faire des plaisanteries ridicules devant des étrangers. »

— « Après tout, tu n'as peut-être pas tort, » dit Mr. Tate. « Il vaut mieux qu'on ne lave pas notre linge sale devant des gens que ça ne regarde pas. » Puis, se tournant vers Doc avec politesse : « Vous aviez sans doute une raison pour venir nous voir. Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? »

— « Euh... » fit Doc qui ne savait que répondre. « Tout le portrait de son père, vous dites. »

Mais s'il en est ainsi, pensai-je, *comment peut-il être un mutant? Un mutant c'est quelque chose de nouveau, de différent, d'étranger à la souche familiale. S'il a hérité l'apparence extérieure de son père, conformation et couleur des cheveux, il est probable que le groupe sanguin et les organes internes...*

Le tonnerre gronda de nouveau sur la Montagne aux Daims. Et j'achevai intérieurement : *Alors, c'est que son père est aussi un mutant.*

Mais Doc demandait :

— « Qui était cet homme, Sally ? Je connais à peu près tout le monde dans ces montagnes, mais je n'ai jamais vu personne qui réponde à cette description. »

— « Il s'appelait Bill, » dit-elle, « comme le petit. Son nom de famille était Jones. En tout cas, c'est ce qu'il m'a dit. »

— « Il a menti, » dit Mrs. Tate. « Il ne s'appelait pas plus Jones que moi. On l'a appris par la suite. »

— « Comment se fait-il qu'il soit venu ici ? » demanda Doc. « De quel endroit a-t-il dit qu'il était ? »

— « Il est venu ici, » répondit Mrs. Tate, « avec une camionnette d'un magasin d'électricité, un nom comme Grover, de Newhale. Il a dit que la maison venait d'ouvrir et qu'il faisait une tournée pour voir les postes de télévision des environs et qu'il offrait de faire une révision gratuite du moment qu'il n'y aurait pas pour plus de cinq dollars de fournitures, juste pour faire connaître la maison. Alors je l'ai laissé regarder le nôtre et il l'a tripoté pendant au moins une heure sans que ça me coûte un cent. Sans compter que le poste a rudement bien marché depuis. Ç'aurait été tout, je pense, si Sally n'avait pas été tout le temps dans ses jambes et s'il ne l'avait pas trouvée à son goût. Il est revenu, une fois, plusieurs fois, et vous voyez ce qui est arrivé. »

— « Il n'y a pas de magasin Grover à Newhale, » dis-je. « Il n'y en a jamais eu. »

— « C'est ce qu'on a découvert, » dit Mrs. Tate. « Quand on a vu qu'elle était enceinte, on a essayé de trouver ce Mr. Jones, mais il semble qu'il nous ait raconté un tas de mensonges. »

— « Il m'a dit d'où il venait, » dit Sally d'un ton rêveur.

— « D'où cela ? » questionna Doc avec vivacité.

Contorsionnant sa bouche pour former les sons étrangers, Sally répondit :

— « De Hrylliannu. »

— « Où diable est-ce que ça perche ? » fit Doc en écarquillant les yeux.

— « Ça n'existe pas, » dit Mrs. Tate. « Même le maître d'école n'a pas pu trouver le nom dans un atlas. C'est encore un de ses mensonges. »

Mais Sally murmura de nouveau :

— « Hrylliannu. Comme il le disait, ça paraissait le plus beau pays du monde. »

Au-dessus de la Montagne aux Daims, le nuage d'orage s'étendait. Ses bords obscurcirent le soleil. Des éclairs jaillirent, déchirant le ciel, et le tonnerre gronda.

— « Puis-je jeter un coup d'œil à votre poste de télévision ? » demandai-je.

— « Ma foi... je pense que oui, » dit Mrs. Tate « Mais n'allez pas me le détraquer. Que ce soit un dégoûtant, ça se peut, mais pour ce qui est de la télé, il nous l'a bien arrangée. »

— « Je ne vais pas vous l'abîmer, » dis-je.

Je montai les marches affaissées, passai devant le vieillard et son vieux chien impotent et entrai dans le living-room plein d'un indescriptible fouillis. Le plancher était disjoint, les ressorts sortaient du divan et, selon toute apparence, six enfants devaient dormir dans le vieux lit de cuivre qui se trouvait dans un coin. Le poste de télévision pouvait avoir dans les quatre ans, mais il était du modèle le meilleur et le plus important fabriqué cette année-là. Il formait, à l'extrémité de la pièce, une sorte d'autel recouvert d'un morceau d'étoffe rouge.

J'enlevai la paroi arrière et regardai à l'intérieur. Je ne sais ce que je m'attendais à y voir. Il me semblait bizarre qu'un homme se fût donné le mal de maquiller un camion et de trafiquer un poste de télévision sans but bien défini. Et il était évident qu'il en avait eu un. Je ne comprenais pas ce que je voyais, mais, même pour un non-spécialiste, il était évident que Mr. Jones avait modifié de façon tout à fait remarquable le câblage à l'intérieur.

Une pièce totalement inconnue était fixée sur le côté de la caisse, un petit dispositif guère plus gros que mes deux ongles de pouce.

Je replaçai le panneau arrière et mis le poste en marche. Comme l'avait dit Mrs. Tate, il fonctionnait parfaitement. Mieux qu'il ne l'aurait dû normalement. Je me dis que Mr. Jones avait fait le nécessaire pour cela, afin qu'il n'y eût pas à faire venir d'autre réparateur. Pour une raison ou une autre, pensai-je, ce dispositif était important pour Mr. Jones.

Je me demandai alors combien d'autres pièces semblables il avait fixées dans les téléviseurs de la région et quelle était leur utilité.

J'éteignis le poste et sortis. Doc était encore en train de parler avec Sally.

— « ... quelques autres analyses qu'il veut faire, » l'entendis-je lui dire. « Je peux vous y emmener tout de suite, vous et Billy. »

Sally paraissait hésitante. Elle allait répondre lorsque la décision fut prise pour elle. L'enfant se mit à crier furieusement : « Non ! Non ! » et, avec l'énergie frénétique d'un jeune animal, il s'arracha aux bras de sa mère, se laissa choir sur le sol et s'échappa dans les buissons si rapidement que personne n'eut la possibilité de l'empoigner au passage.

Sally sourit.

— « Toutes ces machines brillantes et ces drôles d'odeurs l'ont effrayé, » dit-elle. « Il ne veut pas y retourner. Il n'a rien de cassé, n'est-ce pas ? L'autre docteur a dit qu'il allait bien. »

— « Non, » dit Doc comme à regret. « C'est simplement quelque chose dans les radios qu'il voulait vérifier. Cela pourrait avoir de l'importance plus tard. Ecoutez, Sally, vous parlerez au petit et je repasserai dans un jour ou deux. »

— « Eh bien, c'est entendu, » dit-elle.

Doc hésita, puis dit :

— « Voulez-vous que je demande au shérif d'essayer de retrouver cet homme ? Si cet enfant est à lui, il serait normal qu'il paie pour subvenir à ses besoins. »

Elle fixa sur Doc un regard grave.

— « J'ai toujours pensé que s'il savait qu'il y a cet enfant, peut-être que... »

Mrs. Tate ne lui laissa pas le temps d'achever.

— « Oui, c'est ça, » dit-elle. « Parlez-en au shérif. Il est temps que quelqu'un fasse quelque chose, avant que ce gamin soit devenu un homme lui-même. »

— « C'est bon, » dit Doc. « On peut essayer. »

Il jeta un dernier regard perplexe vers les taillis où l'enfant avait disparu, puis nous prîmes congé, montâmes en voiture et démarrâmes. Le ciel était sombre au-dessus de nos têtes maintenant, et l'air était lourd de l'odeur de la pluie.

— « Qu'est-ce que vous en dites ? » demandai-je au bout d'un moment.

Doc secoua la tête.

— « Du diable si j'y comprends quelque chose. Apparemment les caractéristiques externes correspondent. S'il en est de même des autres... »

— « Alors le père doit être un mutant lui aussi. Nous ne faisons que repousser le problème d'une génération. »

— « C'est l'explication la plus simple, » dit Doc.

— « Y en a-t-il une autre ? »

Doc ne répondit pas à ma question. Nous traversâmes Possum Creek et il se mit à pleuvoir.

— « Et ce poste de télévision ? » demanda-t-il.

Je lui dis ce que j'avais constaté.

— « Mais il faudrait le faire examiner par Jud ou par un des ouvriers du magasin d'électricité de Newhale pour savoir ce que c'est. »

— « Tout cela est louche, » dit Doc. « Terriblement louche. »

La foudre tomba si près de nous et si inopinément que je n'eus conscience que d'une grande lueur d'un vert livide. Doc poussa un rugissement. La voiture dérapa sur le chemin qu'une fine pellicule de boue recouvrait maintenant, et je vis les arbres se précipiter vers nous, leurs cimes courbées par un vent soudain, si bien qu'ils semblaient littéralement faire des bonds en avant. Il n'y avait pas de tonnerre. Je ne sais pourquoi c'est une chose dont je me souviens. La limousine commerciale fit un tête-à-queue et se jeta contre un arbre. La portière s'ouvrit et je fus projeté au-dehors. Ma chute fut amortie par un enchevêtrement de branches mouillées qui me lacérèrent au passage et je touchai le sol fortement incliné. Je continuai à tomber le long de la pente, jusqu'à ce qu'une excavation vînt rompre mon élan et me retînt. Je restai à terre, étourdi, et levai la tête pour regarder la voiture suspendue maintenant juste au-dessus de moi. Je vis les jambes de Doc en émerger par la portière ouverte. Il était indemne. Il se laissa glisser au sol. Et c'est alors que la foudre tomba de nouveau.

Elle absorba la voiture, les arbres et Doc dans une boule de feu vert et quand la boule eut passé les arbres étaient roussis, la peinture était cloquée sur la voiture endommagée et Doc descendait la pente en roulant sur lui-même, très doucement, comme s'il était fatigué et prenait tout son temps. Il vint s'immobiliser à moins d'un mètre de moi. Le feu couvait dans ses cheveux et ses vêtement, mais il ne s'en souciait pas. Il n'avait plus à se soucier de rien. Et pour la seconde fois, il n'y avait pas eu de coup de tonnerre lorsque la foudre avait frappé.

La pluie se mit à tomber sur Doc en lourdes nappes et éteignit le feu qui fumait encore.

*
* *

— « La première fois, elle a manqué sa proie, » dis-je. « De justesse. La seconde fois elle l'a eue. Si je n'avais pas été projeté loin de la voiture, je serais mort moi aussi. Et il n'y a pas eu de coup de tonnerre. »

Jim Bossert venait de s'occuper du corps de Doc Callendar. Il avait l'air dégoûté et abattu. Je poussai la bouteille vers lui et il but une gorgée, puis alluma une cigarette et resta assis, nerveux et tremblant.

— « C'est la foudre, » dit-il. « Aucun doute n'est permis. »

Et Betts, le shérif, dit :

— « Hank veut y voir quelque chose de suspect. »

Bossert secoua négativement la tête en me regardant.

— « C'est la foudre, » dit-il.

— « Ou une forte décharge électrique, » objectai-je. « Cela revient au même, n'est-ce pas ?

— « Mais vous l'avez vue tomber, Hank. »

— « Oui. Par deux fois, » dis-je.

Nous étions à l'hôpital, dans le bureau de Bossert. Il était tard dans l'après-midi et l'heure du dîner approchait. Je saisis de nouveau la bouteille et Ed dit calmement :

— « La foudre a de ces caprices. Malgré le vieux dicton qui veut qu'elle ne frappe jamais deux fois au même endroit. »

— « Vous étiez dans le cirage, » dit Bossert. « Le premier choc vous avait étourdi. »

— « C'était vert, » dis-je.

— « Les globes de feu le sont souvent. »

— « Mais pas la foudre. »

— « Phénomène atmosphérique, » dit Ed, qui se tourna vers Jim Bossert avant d'ajouter : « Donnez-lui quelque chose et renvoyez-le chez lui. »

Bossert fit oui de la tête et se leva, mais je dis :

— « Non. Il faut que j'écrive un papier sur Doc pour le journal de demain. A bientôt. »

Je n'avais pas envie de bavarder plus longtemps. Je sortis, montai dans ma voiture et rentrai en ville. Je me sentais tout drôle. Le corps vide, frigorifié, le cerveau enveloppé d'une brume qui m'empêchait de voir ou de penser clairement. Je m'arrêtai à l'épicerie pour y acheter une autre bouteille qui me permettrait de passer la nuit.

J'étais mal à l'aise, j'avais besoin de chaleur et je pensais aux éclairs verts et silencieux, à de petits instruments qui n'avaient rien à faire dans un poste de télévision et au visage grave d'un enfant qui n'était pas tout à fait humain. La visage s'estompa et fut remplacé par celui d'un homme. Un homme qui venait de Hrylliannu.

Je rentrai chez moi, dans la vieille maison que j'habite seul. J'écrivis mon article sur Doc et quand j'eus terminé il faisait nuit et la bouteille était presque vide. J'allai me coucher.

Je rêvai que Doc Callendar m'appelait au téléphone et qu'il me disait :

— « Je l'ai trouvé, mais il faut vous dépêcher. »

Et je répondais :

— « Mais vous êtes mort. Ne m'appelez pas, Doc, je vous en prie. »

Mais le téléphone ne cessait de sonner et à un moment donné je me réveillai à demi et le trouvai sonnant en réalité. Il était deux heures trois quarts du matin.

C'était Ed Betts.

— « Il y a le feu là-haut à l'hôpital, Hank. J'ai cru bon de vous prévenir. C'est dans l'aile sud. J'y file. »

Il raccrocha et je commençai à passer des vêtements sur le mannequin de plomb qui était mon corps. L'aile sud, pensai-je, tandis que les sirènes mugissaient sur la route de la Colline des Chèvres. L'aile sud. C'est là que sont les services radiographiques. Là que les radios des organes de l'enfant sont classées.

Quelle curieuse coïncidence, pensai-je.

Je suivis les sirènes qui montaient vers l'hôpital, à travers la nuit claire et froide où un quartier de lune jetait une lueur argentée sur les crêtes tandis que la Montagne aux Daims se dressait, calme et sereine, sur le fond du ciel étoilé, comme un géant plongé dans ses pensées.

L'aile sud de l'hôpital flambait comme une torche, projetant dans la nuit une belle lueur orangée.

Je quittai la route et garai ma voiture assez loin en dessous du centre de l'agitation pour monter à pied le reste du chemin. On évacuait les malades du bâtiment principal. Des gens couraient avec des objets dans leurs mains. Les pompiers criaient et luttaient avec leurs lances dont les jets dessinaient des arcs au-dessus des flammes. Je ne croyais pas qu'ils sauveraient l'aile sud. Je pensais que ce serait déjà beau s'ils sauvaient l'hôpital.

Une autre voiture de pompiers arrivait derrière moi sur la route dans un vacarme de sirène et de cloche. Je m'écartai davantage sur le bas-côté, et comme je baissais les yeux pour m'assurer de l'endroit où poser les pieds, un mouvement furtif sur la pente, à environ trois mètres en dessous de moi, attira mon regard. Confusément, dans la lueur réfléchie de l'incendie, j'aperçus la jeune fille.

Elle était mince et légère comme une gazelle et se glissait furtivement parmi les arbres. Ses cheveux étaient courts et bouclés. Dans cette lumière, ils étaient simplement foncés, mais je savais qu'ils seraient rouges au soleil, avec des reflets argentés. Elle me vit ou m'entendit et, surprise, s'arrêta une seconde ou deux, levant la tête vers moi. Ses yeux, pareils à ceux d'un animal, étranges dans l'ovale pâle de son visage, luisaient comme deux étincelles cuivrées. Elle me tourna le dos et s'enfuit.

Je m'élançai à sa poursuite. Elle courait vite et je n'étais pas dans une forme brillante. Mais je pensais à Doc.

Je la rattrapai.

Il faisait sombre autour de nous sous les arbres, mais la lueur de l'incendie et celle de la lune éclairaient la clairière où nous nous trouvions. La jeune fille n'opposa pas de résistance. Elle se retourna pour me faire face avec légèreté et raideur à la fois, s'écartant de moi autant qu'elle le pouvait, les bras pris dans mes mains comme dans un étau.

— « Que me voulez-vous ? » demanda-t-elle d'une petite voix hale-

tante marquée d'un léger accent et douce comme un chant d'oiseau. « Lâchez-moi. »

— « Quel est votre lien de parenté avec l'enfant ? » dis-je

Ces mots la surprirent. Je vis ses yeux s'agrandir, mais elle détourna aussitôt la tête et regarda vers l'obscurité des arbres.

— « Je vous en prie, laissez-moi partir, » dit-elle, et je pensai qu'une peur nouvelle venait de la saisir.

Je la secouai, sentant ses bras frêles dans mes mains, désirant les briser, désirant la torturer à cause de Doc.

— « Comment Doc a-t-il été tué ? » lui demandai-je. « Dites-le-moi. Qui a fait cela, et comment ? »

Elle me regarda fixement.

— « Doc ? » répéta-t-elle. « Je ne comprends pas. » Elle commença à se débattre. « Laissez-moi ! Vous me faites mal. »

— « La foudre verte, » dis-je. « Ce matin, elle a tué un homme. Mon ami. Je veux savoir ce que c'est. »

— « Tué ? » murmura-t-elle. « Oh ! non. Personne n'a été tué. »

— « Et c'est vous qui avez mis le feu à l'hôpital, n'est-ce pas ? Pourquoi ? Pourquoi ces radios étaient-elles une si grave menace pour vous ? Qui êtes-vous ? Où... »

— « Chut ! » fit-elle. « Ecoutez. »

J'écoutai. Dans la pente, des bruits légers, furtifs, se rapprochaient de nous.

— « Ils me cherchent, » chuchota-t-elle. « De grâce, laissez-moi partir. Pour ce qui est de votre ami, je ne sais rien, et quant au feu, il était... nécessaire. Je ne veux de mal à personne, et s'il vous trouvent comme cela... »

Je l'entraînai de force dans l'ombre, sous les arbres. Il y avait là un vieil érable au tronc noueux. Nous nous tînmes derrière. J'avais maintenant mon bras autour de sa taille, sa tête appuyée contre mon épaule. Ma main droite était sur sa bouche.

— « D'où venez-vous ? » lui demandai-je, tout contre son oreille. « Où est Hrylliannu ? »

Elle se raidit. Elle avait un joli corps qui n'était pas sans rappeler par certains côtés celui de l'enfant, d'une structure délicate, mais fort et remarquablement proportionné. Mais par d'autres côtés, je puis affirmer qu'il n'avait rien d'un corps de garçon. Je voyais en elle une ennemie, mais il était impossible de ne pas penser qu'elle n'en était pas moins une femme.

— « Où avez-vous entendu ce nom ? » demanda-t-elle, sa voix à demi étouffée par ma main.

— « Peu importe, » dis-je. « Répondez-moi. »

Elle s'y refusa.

— « Où habitez-vous ? Quelque part près d'ici ? »

Elle se contenta de se débattre pour m'échapper.

— « C'est bien, » dis-je. « Nous partons. Nous remontons à l'hôpital. Le shérif veut vous voir. »

Je commençai à l'entraîner pour monter la pente, mais à cet instant même deux hommes parurent dans la clairière.

L'un était mince et avait les cheveux frisés de cette façon particulière que je commençais à connaître. Il paraissait agréablement énervé, stimulé, comme par un jeu auquel il eût pris plaisir. Ses yeux se portèrent sur la lueur du brasier et se mirent à briller d'un étrange éclat, comme avaient fait ceux de la fille.

L'autre individu était un homme à l'aspect parfaitement ordinaire. Il était brun, grand et puissamment bâti et son pantalon kaki faisait des plis sous son ventre. L'expression de son visage n'était ni surexcitée ni aimable. On voyait que, pour lui, il ne s'agissait pas d'un jeu. Il tenait un gros pistolet automatique et je pensai qu'il était tout disposé à en faire usage.

Cet homme me faisait peur.

— « ... envoyer une fille, quelle idée ! » disait-il.

— « Tu as des préjugés, » répliqua l'homme aux cheveux frisés. « Elle était la seule personne à envoyer. » Il fit un geste en direction des flammes. « Comment peux-tu en douter ? »

— « Elle s'est fait prendre. »

— « Pas Vadi. » Il se mit à appeler doucement : « Vadi ? Vadi ! »

Les lèvres de la jeune fille remuèrent sous ma main. Je me penchai pour écouter et elle me dit, dans un murmure à peine perceptible :

— « Si vous tenez à la vie, laissez-moi les rejoindre. »

Le grand brun dit d'une voix farouche :

— « Elle s'est fait prendre. Nous ferions bien de faire quelque chose, et sans traîner. »

Il se mit à traverser la clairière.

— « S'il vous plaît ! » murmura la jeune fille.

L'homme aux cheveux bruns approchait avec son gros revolver et celui aux cheveux frisés le suivait, de l'allure aisée et souple d'un chat à l'affût. Si j'entraînais la fille, ils ne pouvaient manquer de m'entendre. Si je restais où j'étais, ils venaient droit sur moi. D'une manière ou de l'autre, pensai-je, j'avais les plus fortes chances d'aller rejoindre Doc sur le marbre.

Je rendis la liberté à la jeune fille.

Elle courut à eux. Je restai rigide et immobile derrière l'érable, m'attendant à ce qu'elle se retournât et dît le mot qui me livrerait.

Elle ne se retourna pas et elle ne dit pas le mot. L'homme aux cheveux frisés lui passa ses bras autour de la taille et ils parlèrent avec rapidité pendant peut-être une demi-minute, et je l'entendis dire à l'homme que si elle avait attendu, c'était uniquement pour être sûre qu'on ne viendrait pas trop vite à bout de l'incendie. Puis ils tournèrent les talons tous les trois et disparurent d'un pas vif dans l'obscurité du bois.

Je restai une minute sans bouger, respirant fort et m'efforçant de réfléchir. Puis je partis à la recherche du shérif.

Le temps que je trouve Ed Betts, il était évidemment trop tard. Il

envoya néanmoins une voiture, mais celle-ci parcourut la route sans découvrir personne répondant à la description que j'avais donnée.

Ed me regarda attentivement aux dernières lueurs de l'incendie enfin maîtrisé.

— « Ne vous formalisez pas si je vous pose cette question, Hank, » me dit-il, « mais êtes-vous vraiment sûr d'avoir vu ces gens ? »

— « J'en suis sûr, » dis-je. En fermant les yeux et en me concentrant, je pouvais encore *sentir* le corps de la jeune fille dans mes bras. « Elle s'appelait Vadi. Maintenant, je voudrais parler à Croft. »

Croft était le capitaine des pompiers. Je regardai ses hommes déverser de l'eau sur ce qui restait de l'aile gauche, c'est-à-dire guère plus qu'un tas de cendres chaudes avec quelques pans de mur autour. Jim Bossert nous rejoignit. Il était sale et paraissait épuisé au point de ne même plus pouvoir blasphémer. Il se lamentait simplement sur la perte de son beau matériel de radiographie et de tous ses dossiers.

— « J'ai vu la fille qui a fait cela, » dis-je. « Ed ne veut pas me croire. »

— « La fille ? » dit Bossert, écarquillant les yeux.

— « Oui. Une spécialiste de ces sortes de choses, apparemment. » Je me demandai ce que l'homme aux cheveux frisés était pour elle. « Y a-t-il des blessés ? »

— « Par la grâce de Dieu, non, » dit Bossert.

— « Comment le feu a-t-il pris ? »

— « Je l'ignore. Je me suis réveillé tout à coup et chaque fenêtre de l'aile sud crachait des flammes comme un volcan. »

Je regardai Ed qui dit, avec un haussement d'épaules :

— « Ç'aurait pu être un court-circuit dans ce matériel à haute tension. »

— « Quelle sorte de fille ? » dit Bossert. « Une folle ? »

— « Une fille du même genre que l'enfant. Il y avait un homme avec elle, peut-être le père de l'enfant, je ne sais pas. La troisième personne était un homme, c'est tout. Un type à mine patibulaire avec un revolver. La fille a dit que l'incendie était nécessaire. »

— « Tout ça pour détruire quelques clichés ? »

— « Ils doivent être importants pour eux, » dis-je. « Ils ont déjà tué Doc. Ils ont essayé de me tuer. Qu'est-ce qu'un incendie ? »

Ed Betts poussa un juron, le visage tordu en une grimace à la fois incrédule et soucieuse. Croft arriva à ce moment-là et Ed lui demanda :

— « Quelle est la cause de l'incendie ? »

Croft secoua la tête.

— « Trop tôt pour le dire. Il faut attendre de pouvoir faire une enquête. Mais je vous parie ce que vous voudrez qu'il a été causé par des produits chimiques. »

— « Malveillance ? »

— « C'est possible, » dit Croft, qui s'éloigna sur ces mots.

Je regardai le ciel. Le jour pointait presque ; c'était l'heure où le ciel n'est ni sombre ni clair et où les montagnes paraissent découpées dans du carton noir, sans perspective.

— « Je vais jusque chez les Tate, » dis-je. « Je suis inquiet pour le gosse. »

— « D'accord, » dit vivement Ed. « Je vous accompagne. Dans ma voiture. Nous nous arrêterons en ville pour prendre Jud. Je veux qu'il voie cette télé. »

— « Au diable, Jud ! » m'écriai-je. « Je suis pressé. »

Je venais de sentir que je n'avais pas un instant à perdre. J'avais terriblement peur pour cet enfant au visage grave qui, sans aucun doute, était inconsciemment la clé d'un secret assez important pour justifier un incendie volontaire et l'assassinat de ceux qui le détenaient.

Ed m'emboîta le pas et me fit monter pratiquement de force dans sa voiture sur laquelle étaient peints les mots : SHERIF DU COMTE. Je pensai à la limousine commerciale de Doc avec son inscription : SERVICE SANITAIRE DU COMTE et cela me parut de mauvais augure, mais qu'y faire ?

Je ne pouvais rien faire non plus pour empêcher Ed de s'arrêter chez Jud Spofford. Ed entra chez lui et le sortit du lit non sans avoir pris la précaution d'emporter les clés de sa voiture. Je restai donc à fumer tout en contemplant la crête de Tunkhannock qui commençait à prendre une légère teinte dorée tandis que le soleil se levait. Enfin Jud apparut en grommelant et s'installa sur le siège arrière. C'était un grand jeune homme maigre. Il avait revêtu une salopette bleue avec les mots *Newhale Electro-Ménager, S.A.*, brodés en rouge sur la poche. Sa jeune femme vint sur le pas de la porte pour le regarder partir, tenant sa robe de chambre rose croisée sur sa poitrine.

Nous commençâmes à monter la côte de Tunkhannock. Un nuage de fumée noire planait encore sur l'hôpital au sommet de la Colline des Chèvres. Au-dessus de la Montagne aux Daims, le ciel était clair et lumineux.

*
* *

Sally Tate et son fils étaient déjà partis.

Mrs. Tate nous en informa tandis que nous étions assis sur le divan au matelas fatigué dans le living-room et que le vieux chien obèse nous regardait à travers la porte en toile métallique. Les sœurs de Sally, ou du moins quelques-unes d'entre elles, nous écoutaient de la cuisine.

— « Je n'ai jamais eu une surprise pareille de ma vie, » dit Mrs. Tate. « Pa venait d'aller à l'écurie avec Harry et J.P. — c'est les maris de mes deux filles les plus âgées. On lavait la vaisselle, les filles et moi, après le petit déjeuner, quand j'ai entendu cette auto arriver. C'était *lui*. Je suis sortie sur le perron... »

— « Quelle sorte d'auto ? » demanda Ed.

— « La même camionnette que la première fois, seulement le nom avait été recouvert de peinture. Elle était peinte en une espèce de bleu sale. « Eh bien, » que je lui dis, « j'avais perdu l'espoir de vous revoir un jour par ici ! » que je lui dis. Et alors il me dit... »

Ces explications ramenées à de justes proportions, il en résultait que

l'homme prétendait avoir toujours eu l'intention de revenir chercher Sally et que s'il avait connu l'existence de l'enfant il serait venu beaucoup plus tôt. Il s'était absenté pour affaires, avait-il dit, et venait juste de rentrer pour apprendre que Sally avait emmené l'enfant à l'hôpital et c'est alors qu'il avait compris qu'il devait s'agir de son fils. Il était venu à la maison et Sally avait couru se jeter dans ses bras, le visage rayonnant. Puis ils étaient allés ensemble voir l'enfant. Bill Jones l'avait caressé et appelé « mon fils », et l'enfant l'avait considéré d'un air endormi et sans affection.

— « Ils ont parlé un moment en tête à tête, » dit Mrs. Tate, « et puis Sally est venue me dire qu'il allait l'emmener et l'épouser et reconnaître l'enfant et elle m'a demandé si je voulais l'aider à faire ses paquets. C'est ce que j'ai fait et ils sont partis tous les trois ensemble. Sally n'a pas pu dire quand elle reviendrait. »

Elle secoua la tête et lissa ses cheveux de ses doigts noueux.

— « Je ne sais pas, » dit-elle. « Je ne sais pas ce que je dois penser. »

— « Quoi ? » demandai-je. « Y a-t-il donc quelque chose qui ne va pas ? » Pour moi cela ne faisait aucun doute, mais je voulais le lui entendre dire.

— « Rien qui saute vraiment aux yeux, » dit-elle. « Et Sally était si heureuse. Elle en aurait éclaté de joie. Et lui a été vraiment gentil, vraiment poli avec moi et avec Pa. Nous l'avons questionné au sujet de tous les mensonges qu'il avait racontés et il nous a dit que ce n'étaient pas du tout des mensonges. L'homme pour qui il travaillait avait bien eu l'intention d'ouvrir un magasin à Newhale, mais il était tombé malade et avait abandonné son projet. Il dit qu'il s'appelait Bill Jones et nous a montré des cartes et d'autres choses pour nous le prouver. Et il a dit que Sally avait mal compris le nom de l'endroit d'où il venait parce qu'il le prononçait à l'espagnole comme autrefois. »

— « Quel endroit a-t-il dit au juste ? » demanda Ed.

Elle parut surprise.

— « Maintenant que j'y pense, je crois bien qu'il ne l'a pas dit. »

— « Bon, mais où va-t-il aller vivre avec Sally ? »

— « Il n'a encore rien décidé. Il a deux ou trois plans en vue, dans des endroits différents. Elle était si heureuse, » dit Mrs. Tate, « et je devrais l'être aussi, parce que Dieu sait combien de fois j'ai souhaité qu'il revienne chercher ce gringalet et Sally si ça lui disait. Mais je ne suis pas heureuse. Pas du tout et je ne sais pas pourquoi. »

— « C'est une réaction naturelle, » dit Ed Betts d'un ton bienveillant. « Votre fille vous manque et l'enfant aussi, probablement, plus que vous ne le pensez. »

— « J'ai déjà eu des filles qui se sont mariées. Non, c'est parce que cet homme avait quelque chose... » Mrs. Tate hésita un long moment, cherchant un mot. « Quelque chose de drôle, » dit-elle enfin. « De pas normal. Je ne pourrais pas vous dire quoi. Comme le petit, mais encore plus visible. Le petit tient un peu de Sally. Tandis que lui... » Elle fit un geste vague. « Oh ! je crois que je me fais des idées. »

— « Je l'espère, Mrs. Tate, » dit Ed, « mais ne manquez pas de me faire

signe si vous n'avez pas de nouvelles de Sally d'ici un délai raisonnable. Et maintenant, j'aimerais que ce jeune homme voie votre télévision. »

Jud, qui était resté assis, raide et mal à son aise, pendant toute cette conversation, se leva d'un bond et courut presque jusqu'à l'appareil. Mrs. Tate se préparait à protester, mais Ed dit avec fermeté :

— « Ceci peut être important, Mrs. Tate. Jud est un bon dépanneur ; il ne vous cassera rien. »

— « J'espère bien que non, » dit-elle. « Cette télé marche vraiment bien. »

Jud mit le poste en marche et l'observa pendant une minute.

— « C'est un fait qu'il fonctionne bien, » dit-il. « Surtout vu l'endroit où nous sommes. »

Il enleva le panneau arrière et regarda à l'intérieur. Au bout d'une minute, il manifesta sa surprise par un long sifflement.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Ed en s'approchant.

— « Bon Dieu ! C'est incroyable, » s'exclama Jud. « Regardez-moi ce câblage. Il a bousillé tous les circuits et il y a deux tubes comme je n'en ai encore jamais vu. » Il parlait avec une agitation croissante. « Il faudrait que je démonte tout pour voir ce qu'il a fait exactement, mais de toute façon il a terriblement augmenté la puissance et la sensibilité. Ce gars-là doit être sorcier. »

— « Ne démontez rien, jeune homme, » dit Mrs. Tate d'une voix forte. « Laissez ce poste comme il est. »

— « Qu'est-ce que c'est que ce machin sur le côté ? » demandai-je.

— « Ça, franchement, » dit Jud, « ça m'en bouche un coin. Il y a un fil qui en sort, mais il n'aboutit nulle part. » Il éteignit le poste et se mit à en palper délicatement les pièces. « Vous voyez ici, ce petit fil de l'épaisseur d'un cheveu qui descend et fait tout le tour du châssis ? Il est branché là sur le cordon d'alimentation, ce qui fait qu'il est sous tension, que le poste soit allumé ou non. Mais je ne vois pas ce qu'il vient faire dans le fonctionnement du poste. »

— « Eh bien, démontez la pièce, » dit Ed. « Nous allons l'emporter à l'atelier et nous verrons ce qu'elle a dans le ventre. »

— « D'accord, » dit Jud sans prêter attention au cri de protestation de Mrs. Tate. Il plongea la main dans le poste et, pour la première fois, posa les doigts sur l'énigmatique petit appareil, essayant de trouver de quelle manière il était fixé à la paroi latérale.

Il y eut un claquement sec, accompagné d'une brève lueur éblouissante, et Jud fit un saut en arrière en poussant un hurlement. Il porta ses doigts endoloris à sa bouche et ses yeux s'emplirent de larmes.

— « Il a fallu que vous y touchiez ! » s'écria Mrs. Tate. « Maintenant vous avez démoli ma télé ! » Une odeur de brûlé se répandait dans l'air. Les filles arrivèrent en courant de la cuisine et le vieux chien aboya et se dressa contre le grillage métallique de la contre-porte.

— « Qu'est-ce qui est arrivé ? » s'enquit une des filles.

— « Je n'en sais rien, » dit Jud. « Ce sacré machin a explosé comme une bombe quand j'y ai touché. »

Il restait une trace d'une substance grise — cendre ou poussière — et c'était tout. Même le fil mince comme un cheveu était consumé.

— « C'est à croire que Mr. Jones n'a pas voulu que quelqu'un examine ses perfectionnements techniques, » dis-je.

Ed grogna. Il paraissait perplexe.

— « Le poste en a pris un coup ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » dit Jud en le mettant en marche.

Le poste fonctionnait comme avant, à la perfection.

— « Eh bien, c'est une chance, » dit Mrs. Tate.

— « Oui, » dit Ed. « Je crois que ce sera tout, alors. Qu'en pensez-vous, Hank ? Si on redescendait ? »

J'approuvai cette proposition. Nous remontâmes dans la voiture d'Ed et nous redescendîmes la côte de Tunkhannock. Pour moi, cela faisait la deuxième fois.

Jud se suçait encore les doigts. Ce qu'il aurait aimé savoir, nous dit-il, c'était si les tubes de forme étrange qui se trouvaient dans le poste exploseraient de la même façon si on les touchait. Je répondis que c'était probable. Ed ne disait rien. Il gardait un air sombre. Je lui demandai ce qu'il en pensait.

— « J'essaye de comprendre ce qu'il y a au fond de tout cela, » dit-il. « Ce Bill Jones. A quoi cela lui sert-il ? Quel avantage tire-t-il de cette fantaisie ? Je veux parler du réglage du poste de télévision. D'ordinaire, les gens se font payer pour ce genre de travail. »

Jud émit l'opinion que l'homme était fou.

— « Un de ces cinglés comme on en voit au cinéma, toujours à inventer des choses qui provoquent des tas de catastrophes. Mais ce que je voudrais bien savoir, c'est ce qu'il a fait à ce poste. »

— « A vrai dire, » déclara Ed, « je ne vois pas ce que nous pourrions faire de plus. Il est revenu chercher la fille et il n'a enfreint la loi en aucune manière. »

— « Vraiment ? » dis-je en regardant par la portière. Nous arrivions à l'endroit où Doc avait été tué. Il n'y avait aucun signe d'orage aujourd'hui. Tout était clair, serein, paisible. Mais j'éprouvais la sensation déprimante d'être surveillé. Quelqu'un, quelque part, me connaissait. Ce quelqu'un s'occupait d'où j'allais et de ce que je faisais, et il décidait d'envoyer ou non la foudre verte pour me tuer. C'était une révélation, comme lorsque, encore tout jeune, on prend conscience de l'existence de Dieu. Je me mis à trembler. J'aurais voulu ramper sous le siège arrière et me cacher. Mais je restai simplement où j'étais et essayai de faire en sorte que ma folle terreur ne se voie pas trop. J'interrogeai le ciel. Rien ne se produisit.

Ed Betts ne dit rien, mais il se mit à conduire de plus en plus vite, si bien que je finis par penser que nous n'allions pas avoir besoin de foudre verte pour nous retrouver avec Doc. Il ne ralentit que lorsque nous atteignîmes le fond de la vallée. Je pense qu'il n'eût pas été fâché de se débarrasser de moi, mais il dut me remonter jusqu'en haut de la Colline des Chèvres où ma voiture était restée. En me déposant, il me dit d'un ton bourru :

— « Je n'ai pas l'intention de vous écouter avant que vous ayez pris douze bonnes heures de sommeil. Et j'ai besoin de dormir moi aussi. A bientôt. »

Je rentrai chez moi, mais je ne dormis pas. Pas tout de suite. Je dis à mon adjoint et collaborateur principal que le journal était à lui pour la journée et je m'installai au téléphone. Je semai la perturbation dans le central téléphonique de la ville, mais vers cinq heures de l'après-midi j'avais obtenu les renseignements que je désirais.

J'avais commencé par étaler sur mon bureau une carte de la région. Pas seulement de Newhale, mais de tous les environs, avec la Montagne aux Daims à peu près au centre et les collines et vallées qui la bordent au nord. A cinq heures, ma carte était ornée d'une série de points au crayon rouge. En reliant ces points les uns aux autres, on obtenait un large cercle, irrégulier, mais ininterrompu, entourant la Montagne aux Daims et ne s'écartant jamais de plus d'un certain nombre de kilomètres du sommet.

Chaque point au crayon rouge représentait un poste de télévision qui, au cours des trois dernières années, avait été revu par un homme aux cheveux rouges, à titre gracieux.

Je regardai longuement la carte, puis je sortis dans la cour et levai les yeux sur la Montagne aux Daims. Elle me semblait très haute, plus haute que je ne me la rappelais. La forêt verte couvrait ses flancs jusqu'au sommet. En hiver, des hommes y chassaient l'ours et le daim et je savais que quelques pavillons de chasse, guère plus que des cabanes, s'élevaient sur ses pentes inférieures. Ils ne servaient pas l'été et, à part les chasseurs, personne ne se risquait jamais à gravir ces pentes presque perpendiculaires, en s'aidant des arbres comme d'une échelle, jusqu'à la cime où vous attendaient invariablement la brume ou la tempête.

Il y avait des nuages là-haut pour le moment. On aurait presque dit que la Montagne aux Daims se les enfonçait sur la tête comme une coiffe, jusqu'à ce que leurs franges grises, légères comme des voiles de gaze, la cachent presque jusqu'à sa base. Je frissonnai, rentrai chez moi et fermai la porte. Je nettoyai mon automatique et y glissai un chargeur plein. Je me fis un sandwich et finis les deux verres d'alcool qui restaient dans la bouteille entamée la veille au soir. Je préparai mes bottes, mon pantalon de grosse toile et une chemise kaki. Je remontai le réveil. Il faisait encore grand jour. Je me mis au lit.

***

Le réveil sonna à onze heures et demie. Je ne fis pas de lumière. Je ne sais pourquoi, mais j'avais toujours cette impression désagréable d'être observé. De toute façon, les lueurs sulfureuses qui zébraient le ciel par intermittence me permettaient d'y voir suffisamment. A l'ouest, on entendait un sourd murmure de tonnerre. Je mis mon automatique dans un étui pendu à mon épaule sous ma chemise, non pas pour le cacher, mais parce qu'il m'embarrassait moins ainsi. Quand je fus habillé, je descendis et sortis par la porte de derrière pour me diriger vers le garage.

Dehors, c'était le calme, un calme de petite ville, la nuit. Je percevais

le gargouillement du ruisseau sur les pierres, le chant léger de millions de grillons et le coassement des grenouilles, sur un ton presque strident.

Mais bientôt ces bruits cessèrent. Les grenouilles s'arrêtèrent les premières, dans les endroits marécageux près du ruisseau. Puis ce fut au tour des grillons. Je m'arrêtai aussi, dans l'obscurité profonde, près d'un massif de rhododendrons pour lequel ma mère éprouvait jadis une fierté presque fatigante. Un frisson me parcourut la peau et mes cheveux se hérissèrent dans ma nuque quand j'entendis marcher à pas feutrés et respirer avec encore plus de précaution dans l'air lourd.

Deux personnes avaient traversé le ruisseau et étaient entrées dans ma cour.

Il y eut un éclair et un coup de tonnerre dans le ciel et je les vis alors tout près, debout sur le gazon, les yeux levés sur la maison sans lumières.

L'une des deux était la jeune Vadi et elle tenait quelque chose dans ses mains. L'autre était l'homme brun et trapu. Il était armé d'un revolver.

— « Ça gaze, » lui dit-il. « Il dort. Tu peux y aller. »

Je glissai l'automatique dans la paume de ma main et j'ouvris la bouche pour parler, mais j'entendis la fille dire :

— « Vous ne lui donnez pas une chance de s'échapper ? »

Le ton de la question montrait qu'elle connaissait déjà la réponse. Mais l'homme s'écria, furieux et sarcastique :

— « Mais comment donc ! Et pourquoi que tu n'appellerais pas aussi le shérif après ça, pour lui expliquer pourquoi tu as brûlé la maison ? Et l'hôpital aussi. Bon Dieu ! J'avais bien dit à Arnek qu'on ne pouvait pas te faire confiance. » Il la poussa avec rudesse. « Vas-y, je te dis. »

Vadi s'éloigna avec précaution d'environ cinq pas de lui, Puis, prompte comme l'éclair, elle lança, dans deux directions opposées, ce qu'elle tenait dans chacune de ses mains. J'entendis les deux choses tomber en faisant bruire les branches et l'herbe et je pensai qu'il faudrait des heures pour les retrouver, même en plein jour. Elle se retourna.

— « Et maintenant, » dit-elle d'une voix rude et provocante, « qu'est-ce que vous allez faire ? »

Il y eut un moment de silence absolu, si lourd de violence et de meurtre que la foudre lointaine semblait faible par comparaison. Puis il dit :

— « C'est bon, allons-nous-en. »

Elle s'avança vers lui et il attendit qu'elle fût tout près. Alors il la frappa. Elle poussa une sorte de petit bêlement et s'effondra. Il se mit à lui donner des coups de pied, mais je bondis et lui assenai un coup derrière l'oreille avec la crosse de mon automatique. Ce fut à son tour de s'effondrer.

Vadi se mit sur les mains et les genoux et me regarda en poussant de petits sanglots de rage et de douleur. Elle avait du sang au coin des lèvres. Je ramassai le revolver de l'homme et le jetai au loin ; il fit un bruit d'éclaboussure dans le ruisseau. Je m'agenouillai alors près de la fille.

— « Tenez, » lui dis-je, « prenez mon mouchoir. »

Elle le prit et le pressa contre sa bouche.

— « Vous êtes là dehors depuis avant notre arrivée, » dit-elle. Elle avait l'air presque en colère.

— « C'est le hasard. Je vous dois cependant des remerciements pour avoir voulu préserver ma vie. Et ma maison. Bien que vous n'ayez pas été si tendre quand il s'est agi de l'hôpital. »

— « Personne ne risquait d'être tué là-bas. Je m'en étais assurée. On peut toujours reconstruire un bâtiment, mais une vie c'est autre chose. »

Elle regarda l'homme étendu à terre, toujours évanoui. Ses yeux brillèrent de leur éclat félin à la lueur des éclairs.

— « Je le tuerais avec plaisir, » dit-elle.

— « Qui est-ce ? »

— « L'associé de mon frère. »

Elle regarda vers la Montagne aux Daims et la flamme qui était dans ses yeux s'éteignit. Elle baissa la tête.

— « C'est votre frère qui vous a envoyée me tuer ? »

— « Il n'a pas dit... »

— « Mais vous saviez. »

— « Quand j'ai vu que Marlin m'accompagnait, j'ai compris. »

Elle avait commencé à trembler.

— « Vous faites de la pyromanie une profession ? »

— « La pyromanie ? Oh ! vous voulez parler de mettre le feu ? Non. Je suis chimiste. Et je voudrais... »

Elle s'interrompit et garda farouchement le silence.

— « Ces choses servent à écouter, alors, » dis-je au bout d'un moment.

Elle dut me demander à quoi je faisais allusion. Son esprit était occupé à tourner et retourner quelque obscur problème.

— « Les petits appareils que votre frère met dans les postes de télévision, » dis-je. « J'ai compris qu'ils servaient à écouter après avoir dressé le plan de leurs emplacements. C'est une ligne de sentinelles disposées tout autour du centre des opérations, de petites oreilles pour saisir tout ce qui se dit, parce que si l'un des habitants de la région est pris de soupçons, il est forcé d'en parler et de donner ainsi l'alerte. Votre frère a entendu mes appels téléphoniques cet après-midi, n'est-ce pas ? C'est pour cela qu'il vous a envoyée. Et il avait entendu Doc et moi chez les Tate. C'est pour cela... »

Avec cette surprenante rapidité de mouvement que je lui connaissais déjà, elle se leva et prit la fuite. Ce fut comme la première fois. Elle courait vite et je la poursuivais. Elle traversa le ruisseau peu profond et l'eau m'éclaboussa, me mouillant le visage et trempant mes vêtements. Je la rattrapai de l'autre côté de l'eau, comme j'étais parvenu à la rattraper auparavant. Mais cette fois-ci, elle se débattit.

— « Lâchez-moi, » dit-elle, en me martelant la poitrine de ses poings. « Savez-vous ce que j'ai fait pour vous ? J'ai risqué ma vie. Lâchez-moi, grand maladroit... »

Je la serrai plus fort. Ses boucles soyeuses se pressèrent contre ma joue. Son corps s'arc-boutait contre le mien, un corps qui n'était pas faible, mais d'une fermeté qui me plongea dans un trouble profond.

— « ... avant que je le regrette, » continua-t-elle, et à ces mots... je l'embrassai.

J'ai embrassé des femmes contre leur gré et j'en ai embrassé d'autres qui ne m'aimaient pas particulièrement. J'en ai embrassé du genre hautain qui reculent devant toute espèce de contact physique. J'ai reçu des gifles. Mais je n'ai jamais embrassé une fille qui *s'isole* de moi comme celle-là le fit. Ce fut comme une chose qui se ferme, se replie sur elle-même, bloquant toute voie d'accès, et cependant elle ne fit pas un geste. En fait, elle avait complètement cessé de bouger. Elle restait immobile tandis que je l'étreignais et que je pressais mes lèvres sur les siennes et il émanait d'elle une sorte de froideur, un refus si total que je ne pouvais même pas m'en irriter. J'étais dérouté, très intrigué, mais on ne peut se mettre en colère contre un être qui s'est dépouillé de toute personnalité. Et soudain je me mis à penser à l'enfant.

— « Vous êtes d'une espèce différente, » dis-je. « D'un monde loin du nôtre. Est-ce cela ? »

— « Oui, » dit-elle doucement. « Loin du vôtre. »

Sa froideur me gagna. J'étais au bord du ruisseau dans la nuit chaude, à un endroit où j'étais venu dix mille fois, enfant ou homme, et je voyais l'étrange éclat de ses yeux et je n'avais pas seulement froid, mais peur aussi. Je me reculai légèrement, sans cesser de la tenir, mais différemment.

— « Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées entre votre frère et Sally Tate, » dis-je.

— « Mon frère Arnek est un être corrompu, » dit l'étrange créature.

— « Vadi, » dis-je, « où est Hrylliannu ? »

Elle regarda par-dessus mon épaule et déclara simplement :

— « Marlin s'enfuit. »

Je regardai aussi et vis que c'était vrai. La tête du gros homme était plus dure que je ne l'avais cru. Il s'était levé et je le vis s'éloigner rapidement en longeant ma maison en direction de la rue.

— « Eh bien, que le diable l'emporte, » dis-je. « Vous avez dû venir en voiture, je suppose ? »

Elle fit signe que oui.

— « Bon, » dis-je. « Nous allons la prendre. Elle sera moins vite repérée que la mienne. »

— « Où voulez-vous aller ? » demanda-t-elle, retenant brusquement son souffle.

— « Où j'allais quand vous m'avez arrêté. Sur la Montagne aux Daims. »

— « Oh ! non, » dit-elle. « Non, vous ne pouvez pas. Il ne faut pas. » Elle était redevenue humaine et elle avait peur. « Je vous ai sauvé la vie, cela ne vous suffit-il pas ? Vous ne vivrez jamais pour monter jusqu'en haut de la Montagne, ni moi non plus si... »

— « Est-ce que Sally et l'enfant n'ont pas vécu pour y monter ? » demandai-je. Elle fit un signe affirmatif et baissa la tête. « Alors vous ferez en sorte que nous aussi. »

— « Mais cette nuit ! » dit-elle d'un ton de panique. « Pas cette nuit ! »

— « Qu'y a-t-il de si spécial cette nuit ? » Elle ne répondit pas et je dus la secouer. « Que se passe-t-il là-haut ? »

Elle ne répondit pas davantage, mais dit, avec une soudaine violence :

— « C'est bon, allez-y. Montez au sommet de la Montagne et vous verrez. Mais quand vous serez en train de mourir, rappelez-vous que j'ai essayé de vous en empêcher. »

Elle ne dit plus rien après cela et me conduisit sans prostester à la voiture arrêtée sur le chemin C'était une camionnette. De jour elle eût été d'un bleu sale.

— « Il va les tuer, n'est-ce pas ? » dis-je. « Il a tué Doc. Vous reconnaissez qu'il a voulu me tuer. Qu'est-ce qui peut sauver Sally et l'enfant ? »

— « Vous me torturez, » dit-elle. « Ce monde est plein de tortures. Allez ! Allez ! Faites ce que vous avez décidé. »

Je fis démarrer la camionnette. Comme le poste de télévision, elle marchait beaucoup mieux qu'il n'était normal. Elle filait avec une vitesse et une puissance étranges sur les étroites routes menant à la Montagne aux Daims, légère comme un nuage, silencieuse comme un rêve.

— « C'est malheureux, » dis-je. « Votre frère a une intelligence remarquable. »

Elle me fit un sourire amer.

— « Il n'a pas pu obtenir son diplôme de seconde année d'école technique. C'est pour cela qu'il est ici. »

Elle regarda la Montagne aux Daims comme si elle la haïssait, et la montagne, invisible derrière un rideau de nuages d'orage, lui répondit par une malédiction farouche exprimée par un grondement de tonnerre.

Je m'arrêtai au dernier poste d'essence sur la route et tirai le patron de son lit à coup d'avertisseur. Je lui dis d'appeler le shérif Betts au téléphone et de lui indiquer où j'étais allé. Je ne voulais pas le faire moi-même, de peur que Vadi n'en profite pour me fausser compagnie. L'homme était furieux d'avoir été réveillé. J'espérai que sa mauvaise humeur ne lui ferait pas oublier mon appel téléphonique.

— « Vous êtes près de la Montagne aux Daims, » lui dis-je. « La tête que vous sauvez peut être la vôtre. »

Je le laissai réfléchir là-dessus et repartis à toute vitesse dans cette maudite et étrange voiture qui me donnait l'impression d'être un personnage d'un de mes cauchemars avec la fille à côté de moi, la maudite et étrange fille qui n'était pas tout à fait humaine.

La route s'enfonçait derrière nous tandis que nous commençions à attaquer les fortes pentes de la montagne. Vadi m'indiqua où tourner et la route devint une piste qui se termina dans les bois épais, près d'une bicoque branlante aux dimensions de caisse d'emballage pour piano, avec un garage par-derrière. Le garage n'était qu'apparemment branlant. Les phares révélèrent des poutres neuves et épaisses à l'intérieur.

Je coupai le moteur et les lumières et allongeai la main pour empoigner le frein à main. C'est ce moment que Vadi devait attendre, tous nerfs et muscles tendus. Je l'entendis bouger, puis ils y eut un bruit sec comme si

elle avait dégagé quelque chose d'une pince sous le tableau de bord. Sa portière s'ouvrit brusquement.

Je lui criai de s'arrêter et sautai de la camionnette pour l'attraper. Mais elle était déjà sortie du garage et m'attendait. A l'instant où je franchissais la porte, il y eut un éclair d'un vert aveuglant, petit et tout proche. Je le vis arriver. Je distinguai confusément Vadi dans la réverbération instantanée de la lueur et je compris que c'était elle qui avait provoqué cet éclair avec un objet qu'elle tenait dans sa main. Puis je reçus la décharge et ce fut tout.

Quand je revins à moi, j'étais seul et la pluie me tombait dessus comme elle avait fait pour Doc...

***

Mais je n'étais pas mort.

Je me traînai quelques mètres et finis par me mettre debout, me sentant lourd et disloqué. Mes bras et mes jambes s'agitaient mollement comme si le système qui en coordonnait les mouvements avait été grillé. Je restai dans le garage, à l'abri de la pluie, et frictionnai mes jointures engourdies tout en réfléchissant.

Ma belle ardeur m'avait quitté. Je n'avais plus envie de monter au sommet de la Montagne aux Daims. Il faisait terriblement noir là-haut, et l'on devait s'y sentir terriblement isolé, et Dieu seul savait ce qui s'y passait, sous ce voile de nuages d'orage. Les éclairs — de vrais éclairs jaillis du ciel — me montraient les arbres dégouttants de pluie, fouettés par le vent, s'enfonçant dans le néant au-dessus de moi. Puis le tonnerre qui suivit m'assourdit et la pluie redoubla, tandis que je pensais qu'il serait stupide pour un homme de monter là-haut tout seul.

Puis je pensai à Sally Tate et au gosse aux cheveux rouges et je me dis qu'Ed Betts était peut-être déjà quelque part au sommet, explorant le bois à ma recherche. Je ne savais pas combien de temps j'étais resté évanoui.

Je m'assurai que j'avais toujours mon revolver. Oui, il était toujours là. J'aurais voulu boire un verre d'alcool, mais il n'y fallait pas songer. Je me mis donc en route. Je ne montai pas tout droit à travers la montagne. Je pensai que la fille avait dû avoir le temps de retrouver son frère et de l'avertir et qu'il pourrait bien m'attendre de ce côté-là. Aussi obliquai-je à l'est, où je me souvenais avoir vu un lit de torrent asséché qui pourrait me fournir quelque protection. J'avais déjà escaladé la Montagne aux Daims, mais seulement de jour, avec de la neige sur le sol et en compagnie de deux amis, sans risque de rencontrer rien de plus sinistre qu'un ours.

Je gravis le flanc abrupt de la montagne, le corps penché à toucher presque le sol, zigzaguant, trébuchant et me hissant entre les arbres. La pluie me trempait. Le tonnerre était une présence monstrueuse et la foudre une grande torche que quelqu'un ne cessait de projeter tantôt devant, tantôt derrière, de sorte que je pouvais distinguer chaque nervure de chaque feuille des arbres contre lesquels je luttais, après quoi tout retombait dans une telle obscurité qu'il me semblait que le soleil et les étoiles n'étaient pas encore inventés. J'avais perdu le lit du torrent. Tout ce que je savais,

c'était que je continuais de monter. Il n'y avait aucun doute là-dessus. Au bout d'un moment, la pluie ralentit et cessa presque.

Dans un intervalle entre les coups de tonnerre, je perçus des voix.

Elles étaient faibles et lointaines. J'essayai de les localiser et, quand je crus y avoir réussi, j'obliquai dans leur direction. J'avais cessé de monter et j'arrivai à un endroit où le sol s'inclinait brusquement pour former une longue et étroite cuvette, couverte de bois épais et dont le fond était caché à la vue de tout observateur ne se trouvant pas directement au-dessus. Et il y avait des lumières dans cette dépression, ou tout au moins une lumière.

Je ralentis et avançai avec plus de précautions, espérant que l'orage couvrirait le bruit que je pouvais faire.

Les voix continuaient et maintenant je pouvais entendre un autre bruit, le grincement de pièces métalliques frottant l'une contre l'autre.

Je débouchai dans la clairière plus tôt que je ne m'y attendais. Et je m'aperçus que ce n'était pas véritablement une clairière, mais simplement un de ces espaces naturels à découvert où le sol est trop maigre pour nourrir des arbres et où seuls croissent des broussailles. Cet espace n'avait guère plus de six mètres de diamètre et, presque à côté de moi, il y avait deux tentes si habilement dissimulées parmi les arbres qu'il fallait pratiquement tomber dessus, comme je l'avais fait, pour les voir.

De l'une de ces tentes parvenaient les pleurs d'un enfant sur le point de s'endormir.

Dans la clairière, Vadi et Arnek regardaient sortir d'un trou dans le sol un mât télescopique en métal qui s'élevait lentement. Le haut du mât était déjà perdu dans le nuage, mais il était évident qu'il avait dépassé le sommet des arbres. La lumière provenait d'une lampe au sol, près du trou.

Le visage de Vadi et de son frère reflétait à la fois la colère et une farouche obstination. Peut-être était-ce leur mutuelle fureur qui les faisait paraître moins humains, ou plus inhumains, que jamais, avec leurs pommettes et leurs mâchoires étrangement accentuées, leur tête tout entière allongée, leurs cheveux d'un rouge argenté presque hérissés, leurs yeux couleur de cuivre brillant de ce désagréable éclat à la lumière, avec l'intensité de ceux d'un chat. Ils s'étaient querellés et continuaient, mais en une langue autre que l'anglais. Arnek avait le regard d'un serpent à sonnettes.

Vadi, pensai-je, avait peur. Elle ne cessait de regarder furtivement les tentes et, au bout d'un instant, le gros homme, Marlin, sortit de l'une d'elles. Il pressait un petit pansement sur le côté de sa tête, au-dessus de l'oreille. Il paraissait fatigué, trempé et d'humeur exécrable, comme s'il avait eu bien du mal à regagner le bercail.

Il s'avança droit sur Vadi en l'insultant pour ce qu'elle avait fait. Arnek dit en anglais :

— « Je ne lui avais pas demandé de venir ici et je la renvoie ce soir. »

— « Bravo ! » dit Marlin. « Ça nous arrangera bougrement. Il faut qu'on déplace notre base de toute façon maintenant. »

— « Peut-être que non, » dit Arnek d'un ton de défi. Il regarda le mât élancé qui continuait de se déplier avec un léger craquement de ses joints.

— « Vous êtes stupide, » dit Marlin, d'un ton de mépris froid et amer. « C'est vous qui nous avez mis dans ce pétrin, Arnek. Il a fallu que vous alliez faire un enfant à cette fille pour nous faire repérer. Et puis que vous ratiez votre coup avec ces types dans la voiture, en tuant l'un, mais pas l'autre. Et maintenant c'est *elle* qui gâche la seule chance qui nous restait. Vous savez combien d'argent nous allons perdre ? Vous savez combien de temps il nous faudra pour trouver un endroit à moitié aussi bon que celui-ci ? Vous savez ce que je devrais faire ? »

La voix d'Arnek répondit aiguë, mais un peu hésitante.

— « Oh ! cesse de râler et va surveiller les écrans. Tout ce qu'il nous faut, maintenant, c'est encore une heure et après ça ils pourront toujours repasser. Et ce ne sont pas les montagnes qui manquent. »

— « Vraiment ? » dit Marlin en regardant de nouveau Vadi. « Et combien de temps croyez-vous qu'elle va tenir sa langue une fois rentrée ? »

Il fit demi-tour et entra dans la tente. Arnek jeta à Vadi un regard indécis et fixa de nouveau son attention sur le mât. Le visage de Vadi avait la couleur de la craie. Elle fit un pas vers la tente, mais Arnek l'empoigna et lui parla dans leur langage et elle s'arrêta.

Je me glissai derrière les tentes jusqu'à celle où était Marlin. A l'intérieur, un ronronnement atteignait par instants le ton d'une plainte. Je me mis à quatre pattes et rampai précautionneusement sur l'herbe humide entre les tentes, jusque sur le devant. Le mât devait finir de se déployer, car il s'arrêta soudain et Arnek dit quelque chose à Vadi et tous deux se penchèrent sur ce qui était apparemment une boîte de commandes enfouie dans le sol. Je saisis ma chance, écartai la patte de la tente et me précipitai à l'intérieur.

Je n'en eus pas pour longtemps à faire du regard l'inventaire de la tente. Elle était bourrée avec ce qui semblait être du matériel électronique. Marlin était perché sur un tabouret devant un grand panneau muni d'une douzaine de petits écrans semblables à des appareils miniature pour le contrôle d'émissions de télévision. J'eus le temps de voir que les écrans montraient une série de vues de la Montagne aux Daims et des environs. Apparemment, Marlin télécommandait la rotation des dispositifs éloignés qui envoyaient les images sur les écrans. Leurs faisceaux d'ondes devaient être remarquablement étroits, car les parasites atmosphériques perturbaient à peine la réception. Je voyais maintenant comment l'œil de Dieu nous avait surveillés, Doc et moi, sur la crête de Tunkhannock.

Je ne savais pas encore comment la foudre était lancée, mais ce dont j'étais à peu près sûr, c'était que Ed Betts en serait victime si sa voiture apparaissait sur un de ces écrans, et qui saurait jamais le fin mot de l'histoire ? Ce pauvre Ed frappé par la foudre de la même façon que Doc ; les orages n'étaient-ils pas exceptionnellement violents cet été ?

Marlin se retourna et vit que ce n'était pas Arnek. Il réagit plus vite que je ne l'aurais cru possible. Il saisit le petit tabouret sur lequel il était assis

et le lança sur moi tandis qu'il faisait un saut de côté. A la seconde où je courbai la tête pour esquiver le tabouret, il tira un revolver. Il en avait donc un en réserve, de même qu'il avait dû avoir une deuxième voiture en lieu sûr dans la ville ou à proximité

Il n'eut pas tout à fait le temps de se servir de son arme. Je fis feu par deux fois, l'atteignant en plein corps. Il tomba, mais je ne savais pas s'il était mort. D'un coup de pied, j'éloignai le revolver de sa main et, sautant par-dessus lui, j'allai me placer près de l'entrée, le dos à la toile de tente, sans m'appuyer contre, cependant. La toile était opaque et les petites ampoules allumées au-dessus des panneaux de commande ne projetaient pas d'ombres.

Arnek ne venait pas.

Au bout de quelques secondes je devins nerveux. Je l'entendais crier « Marlin ! Marlin ! » Je me blottis dans l'étroit espace derrière les amoncellements de matériel en faisant très attention à ce que je touchais. Je ne vis pas de fil d'amenée de courant. Il me vint à l'idée que, comme le mât, tout cet équipement devait sortir d'un trou dans le sol et que le générateur devait se trouver quelque part sous mes pieds. Le sol n'était pas recouvert d'une toile, mais d'une matière d'un gris foncé à laquelle le matériel était boulonné.

Je tirai mon couteau et commençai à entailler la toile, dans le fond de la tente. Mais tout à coup l'intérieur de la tente fut plein de feu vert. Des étincelles jaillirent de toutes les pièces métalliques et le revolver fut secoué dans ma main. Je fus presque atteint encore une fois, mais ce fut le matériel qui amortit en partie la violence du choc. Le feu vert s'éloigna presque aussitôt. Je finis de fendre la toile, me glissai dehors, et tirai au jugé trois ou quatre balles dans le matériel, à tout hasard.

En deux bonds je fus sur le devant de la tente et je surpris Arnek alors qu'il décidait de ne pas entrer dans la tente tout compte fait.

Il avait dans la main une arme comme celle que Vadi avait utilisée contre moi.

— « Jetez ça ! » lui criai-je.

Il hésita et me regarda avec un air décontenancé et mauvais.

— « Jetez ça ! » répétai-je. Il obéit cette fois. « Maintenant écartez-vous, » dis-je. « Reculez vers votre sœur, mais doucement, un pas à la fois. »

Il recula vers elle et je ramassai l'arme.

— « Bien, » dis-je. « Maintenant on peut causer. » Et j'appelai Sally Tate, lui criant qu'elle n'avait rien à craindre.

Pendant tout ce temps, Vadi était restée immobile, la tête levée, sondant la brume du regard.

Sally Tate sortit de l'autre tente. Elle portait son enfant et tous deux avaient les yeux bouffis et le visage défait, maculé de larmes.

— « Tout va bien maintenant, » dis-je à Sally. « Vous pouvez rentrer... » J'allais dire « chez vous » quand retentit dans le ciel un bruit qui n'était celui ni du vent ni du tonnerre, mais bien plutôt une sorte de grand soupir. Je sentis une pression d'air venant d'en haut, tandis que l'herbe était aplatie comme par un vent soufflant verticalement et que

toutes les branches d'arbres se courbaient. La brume roula, bouillonna, fut déchirée, mise en pièces, dispersée.

Quelque chose était venu s'amarrer au sommet du mât.

*
* *

Arnek pivota sur les talons et courut vers Vadi et je ne tentai pas de l'en empêcher. Je m'approchai de Sally Tate, qui restait immobile, la bouche ouverte, les yeux exorbités.

Le mât commença à se rentrer en lui-même, attirant la chose en même temps.

Je pense que je compris alors ce qu'était cette chose. Je ne voulais pas l'admettre, c'est tout. Elle avait la forme d'un cylindre d'environ quinze mètres de long et n'avait ni ailes ni réacteurs. Je la regardai descendre lentement et gracieusement, amarrée par son nez effilé comme une aiguille au grappin magnétique terminant le mât. Celui-ci jouait le rôle de guide automatique et de stabilisateur, faisant descendre le vaisseau interplanétaire dans une fente entre les arbres avec autant de précision qu'on introduit une tranche de pain dans la fente d'un grille-pain.

Et pendant tout ce temps, je sentais sur moi l'âpre souffle de la peur tandis que des détails se mettaient en place dans mon esprit. Je comprenais que je connaissais depuis quelque temps déjà la réponse à toute cette tragique histoire, mais que j'avais simplement refusé de la voir.

Un hublot s'ouvrit dans le côté de l'astronef. Et comme si c'eût été le dernier déclic symbolique dont mon cerveau avait besoin, je reçus en plein le choc du spectacle qui m'était offert. Le ciel aimable et protecteur sembla soudain s'être déchiré au-dessus de moi tandis que le voile de nuages se dissipait et, à travers la déchirure, ce fut tout l'Espace qui se déversa sur moi, les étendues noires et glacées de la galaxie, le flamboiement et l'étrangeté d'un milliard de milliards de soleils. Je me repliai sur moi-même devant cette immensité. Je n'étais rien, personne, un point infinitésimal dans un cosmos trop colossal pour être supporté. J'aurais voulu me jeter à terre et ramper en geignant comme un chien.

Rien d'étonnant que Vadi, Arnek et l'enfant aient été bizarres. Ce n'étaient pas des mutants ; pour cela, ils auraient dû être des Terriens. Or ils venaient d'un autre monde.

Du hublot, une petite échelle avait été déployée. Un homme descendit vivement au sol et se mit à parler à Arnek. Il ressemblait à Arnek, mais il portait un vêtement collant d'une seule pièce coupé dans une sorte d'étoffe sombre. Arnek me désigna en parlant rapidement. L'homme se tourna et me regarda, tout son corps exprimant l'inquiétude. Je me sentais faible comme un enfant et stupide, planté là avec mon petit revolver, Terrien solitaire barrant un incroyable défilé des Thermopyles et disant : « Vous n'atterrirez pas ! »

Pendant qu'Arnek et l'étranger parlaient, l'astronef avait été le siège d'une vive activité. Un panneau s'était ouvert à l'arrière et maintenant des gens commençaient à descendre pêle-mêle par les deux ouvertures avec

une surprenante précipitation. Il y avait des hommes et des femmes. Tous avaient une apparence humaine. Un peu singulière, bizarre peut-être, mais humaine. Ils différaient entre eux par le type, le teint, la taille, la carrure, mais offraient tous une assez proche ressemblance avec les Terriens. Ils avaient l'air assez agités, craintifs, et tout à fait étonnés de se trouver là. Quelques-unes des femmes pleuraient. Ils pouvaient être une vingtaine en tout.

Je compris alors exactement les plans d'Arnek et de Marlin et toute l'affaire me parut si ridiculement banale et prosaïque que je me mis à rire.

— « Des immigrants clandestins, » dis-je tout haut. « Voilà ce que vous faites, vous introduisez des étrangers en fraude. »

Des étrangers. Oui, évidemment. Cela ne me semblait plus si drôle toute réflexion faite.

L'étranger qui paraissait être le chef se retourna et cria un ordre. Les hommes et les femmes s'arrêtèrent, certains encore sur les échelles. D'autres voix crièrent aussi. Puis ceux qui étaient sur les échelles furent poussés de côté et huit hommes en uniforme sautèrent à terre, les armes à la main.

Sally Tate laissa échapper un hurlement de terreur. L'enfant tomba de ses bras. Il resta assis sur le sol humide, le souffle coupé, ne pouvant pleurer, mais ouvrant des yeux emplis d'épouvante. Sally chancela. Son corps robuste était affaissé, anéanti, tous ses muscles lâches. Elle fit demi-tour et s'élança en trébuchant vers la tente. Elle s'écroula presque à l'entrée, rampa le reste du chemin comme un chien blessé qui se réfugie sous un porche et resta étendue, la tête cachée sous le rabat de la toile de tente.

Ce n'est pas moi qui lui aurais donné tort. J'ignore même quelle force obscure m'empêcha de l'imiter.

Sur les huit individus en uniforme, cinq n'étaient pas humains. Deux de ceux-ci même pas de loin.

Je ne puis les décrire. Je ne puis me rappeler à quoi ils ressemblaient, pas clairement.

Soyons honnête. Je ne *veux* pas me le rappeler.

J'imagine que si l'on était habitué toute sa vie à voir de telles créatures, ce serait différent. On n'y penserait pas et puis voilà.

Je n'étais pas habitué à de telles créatures. Je savais que je ne m'y habituerais jamais, dussions-nous conquérir l'espace demain. Je suis trop vieux, trop intégré à la trame familière de l'existence dont la continuité n'a pas été rompue pour l'homme depuis le début. D'autres ont peut-être plus de ressort. Je leur souhaite bien du plaisir.

Je pris l'enfant et m'enfuis.

La pluie se remit à tomber. Je descendis en courant la Montagne aux Daims, l'enfant serré dans mes bras. Et la foudre verte se lança à notre poursuite le long des pentes escarpées.

L'enfant avait repris son souffle. Il me demanda pourquoi il fallait que nous mourions. Je lui dis de ne pas se tourmenter et continuai de courir.

Je tombai avec lui et roulai au fond d'une profonde ravine. Durement secoués par cette chute, nous restâmes couchés dans les broussailles mouil-

lées, regardant les éclairs qui zébraient la nuit au-dessus de nos têtes. Au bout d'un moment, le calme revint. Je repris l'enfant et me mis en marche le long de la ravine jusqu'au versant de la montagne.

Et c'est alors que je faillis être pris pour cible par Ed Betts et un détachement sous ses ordres gravissant la pente avec précaution.

Un des hommes me prit l'enfant des bras. Je m'approchai d'Ed et lui dis stupidement :

— « Ils débarquent une troupe d'immigrants clandestins. »

— « Là-haut ? »

— « Ils ont un astronef, » lui dis-je. Ce sont des extra-terrestres, Ed. »

A peine avais-je fini que le ciel nocturne s'illumina au-dessus de nous. Une seconde plus tard, le bruit de l'explosion nous parvint.

— « Ils doivent être en train de détruire leur installation. Ils décampent. Marlin a dit qu'ils étaient forcés de partir. Bon Dieu ! Et Sally qui est encore là-haut. »

Je m'élançai pour remonter la pente, grimpant gauchement entre les arbres à la manière d'un ours. Les autres me suivirent.

Il y eut encore une explosion avant que j'atteigne la clairière. Ed était derrière moi, tout près. Je ne pensais pas qu'aucun des autres fût assez près pour voir. Il y avait énormément de fumée. Les tentes avaient disparu. Des arbres fumants achevaient de s'abattre autour d'un grand cratère de forme irrégulière. Il n'y avait pas trace des instruments qui se trouvaient dans les tentes.

L'astronef était encore là. L'équipage, humains et non-humains, poussait les derniers passagers pour les faire remonter à bord. Une discussion avait lieu près du hublot situé à l'avant.

Vadi avait passé son bras autour de la taille de Sally Tate. Elle cherchait évidemment à l'entraîner à bord. Je crus comprendre alors pourquoi Sally et l'enfant étaient encore en vie. Vadi avait probablement insisté pour que son frère les envoie où ils ne constitueraient plus un danger pour lui et il n'avait sans doute pas eu le courage de s'opposer à ce désir. Il avait l'air indécis maintenant et c'était l'officier de l'astronef qui se faisait prier. Quant à Sally, elle semblait plongée dans une sorte de stupeur.

Vadi passa devant l'officier et conduisit Sally vers l'échelle. Et Sally se laissa emmener sans résistance. J'aime me rappeler cela maintenant qu'elle est partie.

Je crois — et j'espère — que Sally se trouve bien là-bas. Elle était plus jeune et moins compliquée que moi ; elle pouvait s'adapter. Je crois qu'elle aimait suffisamment Bill Jones — c'est-à-dire Arnek — pour abandonner son enfant, sa famille, son monde, et vivre cependant heureuse près de lui.

Ed et moi, nous traversâmes la clairière en courant. Ed n'avait pas dit un mot, mais son visage avait une expression assez éloquente.

Ils nous virent arriver, mais ne prirent pas la peine de nous tirer dessus. Ils semblaient terriblement pressés. Vadi cria quelque chose et je suis sûr que c'était un avertissement en anglais qui m'était destiné, mais que je ne

pus saisir. Elle disparut à l'intérieur de l'astronef, de même que Sally, Arnek, l'officier et l'équipage. Les échelles furent amenées et les hublots se fermèrent.

Le mât d'amarrage commença à s'élever et l'astronef avec lui, tandis que les arbres se courbaient sous le déplacement d'air provoqué par cette ascension.

Je compris alors le sens de l'avertissement de Vadi.

J'empoignai Ed à bras-le-corps et le tirai en arrière L'astronef n'avait pas à être hissé très haut. Seulement au-dessus des arbres. Je tirai Ed aussi loin qu'un instinct aveugle me commandait de le faire et je criai : « Couchez-vous ! Couchez-vous ! » à tous ceux qui étaient à portée de voix, accompagnant cet impératif de gestes appropriés. Tout cela prit peut-être une trentaine de secondes. Ed comprit et nous nous couchâmes et étreignîmes le sol.

Le mât vola en éclats.

De la boue, des pierres, des morceaux d'arbres se mirent à pleuvoir autour de nous. L'onde de choc assaillit nos oreilles. Quelques instants plus tard, puissant et moqueur, un long sifflement s'éleva dans le ciel, diminua d'intensité et s'éteignit.

Nous nous levâmes au bout d'un moment et rassemblâmes les hommes du détachement, crottés et abasourdis, pour aller voir ce qui restait de la clairière. Il n'en restait plus rien. Sally Tate avait disparu comme si elle n'avait jamais existé. Aucune trace de quoi que ce fût ne subsistait pour prouver que ce que nous avions vu, Ed et moi, était réel.

Nous inventâmes une histoire d'hélicoptère géant et d'étrangers se livrant à un trafic louche. Ce n'était pas une très bonne histoire, mais elle était plus plausible que la vérité. Plus tard, quand nous nous sentîmes plus calmes, Ed et moi, nous essayâmes de trouver une explication pour nous seuls. C'est-à-dire de trouver le pourquoi et le comment.

Le « Comment ? » était assez explicable, en supposant une technologie suffisamment avancée. Choisissez un endroit éloigné, mais dont l'isolement n'offre pas trop d'inconvénients, comme le sommet de la Montagne aux Daims. Montez votre installation secrète — assez simple, assez peu volumineuse et assez soigneusement dissimulée pour que des chasseurs puissent tomber en plein dessus sans s'apercevoir de sa présence quand elle ne fonctionne pas. Les nuits où les conditions sont favorables, c'est-à-dire quand les chances d'être surpris sont à peu près nulles, amenez votre cargaison et faites-la débarquer. Nous convînmes que l'astronef que nous avions vu n'était pas assez grand pour transporter tant de personnes très loin. Nous en conclûmes qu'il devait s'agir d'un appareil de débarquement assurant la liaison avec un vaisseau beaucoup plus gros, très haut dans le ciel.

Un navire interstellaire. Le mot paraissait ridicule quand on le prononçait. Mais nous avions vu les membres de l'équipage. Presque tout le monde admet généralement à présent qu'il n'existe pas de vie intelligente du type terrestre sur les autres planètes de notre système solaire. Ils ne pouvaient donc venir que de plus loin.

Quant au « Pourquoi ? » l'énigme était plus difficile à résoudre. Nous ne pouvions faire que des conjectures.

— « Ils doivent avoir une civilisation bougrement développée, là-bas, » dit Ed, « pour construire de tels astronefs et venir jusqu'ici. Ils savent évidemment que nous sommes là. »

Cette pensée ne laissait pas d'être inquiétante.

— « Pourquoi ne nous ont-ils pas parlé ? » demandai-je. « Ils auraient pu nous dire ce qu'il voulaient. »

— « Je suppose, » dis-je, « qu'ils attendent que nous puissions naviguer dans l'espace pour notre propre compte. Peut-être est-ce une sorte de test qu'il faut passer pour avoir le droit d'être initié à leur civilisation. Ou peut-être nous jugent-ils tellement arriérés qu'ils ne veulent rien avoir à faire avec nous, avec nos guerres et tout le reste. Ou les deux. Choisissez. »

— « C'est bon, » dit Ed. « Mais pourquoi nous débarquer leurs gens comme cela ? Et comment se fait-il que Marlin, un Terrien, ait été des leurs ? »

— « Il y a des Terriens qui feraient n'importe quoi pour de l'argent, » dis-je. « Comme Marlin. Il ne doit pas être tellement difficile d'entrer en rapport avec des hommes comme lui et de les employer comme agents locaux.

» Quant à savoir pourquoi ce débarquement de gens de chez eux, » poursuivis-je, « il est probablement interdit par leurs lois. Vous vous souvenez de ce que Marlin a dit au sujet de Vadi ? *Combien de temps tiendra-t-elle sa langue une fois rentrée ?* Je suppose que son frère était un bon à rien dans son pays et qu'il s'est fourré dans une sale affaire dont elle essayait de le tirer. Il doit exister d'autres mondes comme la Terre, sinon l'entreprise ne serait pas rentable. Pas assez de volume. »

— « Mais les immigrants, » dit Ed. « Etaient-ils des bons à rien eux aussi ? Des gens qui ne pouvaient être utiles dans leur forme de société particulière ? Et combien supposez-vous qu'ils nous en ont envoyé déjà ? »

C'est une question que je me suis posée. Combien d'étrangers Marlin, et probablement d'autres comme lui, ont-ils pris en charge à leur descente des vaisseaux interstellaires pour les habiller, les instruire et leur fournir de faux papiers, en échange, certainement, de tout ce que ces pauvres diables avaient de précieux ? Combien de ceux qui vous entourent, de ces anonymes qui paraissent simplement un peu bizarres, de ces gens dont vous pensez un instant qu'ils ne semblent même pas humains — les individus singuliers, les « drôles de types » que vous remarquez puis oubliez — combien sont-ils à *ne pas* être humains au sens où nous entendons ce mot ?

Comme l'enfant.

Il était évident que la famille de Sally Tate ne voulait plus de lui. Je me fis donc nommer légalement son tuteur et nous nous entendîmes merveilleusement tous les deux. C'est un enfant à l'esprit éveillé. Son père était peut-être un incapable dans son monde, mais sur le nôtre, ce bâtard a un coefficient intellectuel à vous laisser rêveur. Et il est beau, ce qui ne gâte rien. Je crois qu'il tient de sa tante, Vadi.

J'ai pensé à me marier depuis cette aventure, ne serait-ce que pour

donner un foyer plus confortable à l'enfant et pour combler un vide que je commence à ressentir dans ma vie. Mais je ne me suis pas encore décidé. Je ne puis m'empêcher de penser que peut-être Vadi reviendra un jour et que je la reverrai descendre de son pas rapide et gracieux les pentes de la Montagne aux Daims. La chose est peu probable, mais je ne puis tout à fait chasser l'idée de mon esprit. Je me rappelle la froide répulsion qu'il y eut entre nous et alors je me demande si cette réaction serait durable ou si, à la longue, on pourrait se faire à cette idée de *différence*.

L'ennui, je crois bien, c'est que, après Vadi, toutes les femmes que je vois ne me tentent plus.

Je me demande quelle est sa vie à Hrylliannu, et où se trouve cet endroit. Parfois, par les nuits de grand froid, quand le ciel est limpide comme le diamant et que la Voie Lactée y resplendit, je regarde les étoiles et me demande quelle est la sienne. Et pendant ce temps, notre vieille Montagne aux Daims veille, noire et silencieuse, là-bas au nord, et les profondes blessures qu'elle porte à l'épaule ne seront bientôt plus que des cicatrices invisibles sous l'herbe. Elle ne dit rien. Même le tonnerre, maintenant, rend un son creux. Ce n'est plus que le tonnerre.

Mais, comme l'a dit Arnek, ce ne sont pas les montagnes qui manquent.

(Traduit par Roger Durand.)



Le Train pour l'Enfer

(*That hell-bound train*)

par ROBERT BLOCH

Robert Bloch s'attaque à son tour au bon vieux « pacte avec le diable » (inépuisable filon !). Mais un auteur original réussit toujours à tirer de ce thème quelque chose de peu banal. Notons au passage cette évolution significative : de plus en plus, dans ce genre d'histoires, le malheureux diable se fait en fin de compte rouler. Le respect des vieux mythes se perd... (1).



QUAND Martin était encore tout jeune, son père travaillait au chemin de fer. Il n'était pas mécanicien de grandes lignes, mais simple préposé à l'entretien des voies, ce qui ne l'empêchait pas d'être fier de son métier. Et chaque soir, quand il avait bu, il chantait cette vieille chanson du *Train pour l'Enfer.*

Martin ne se rappelait pas exactement les paroles, mais il ne pouvait oublier la façon dont son père les chantait. Et quand son père eut commis un jour l'erreur de s'enivrer, et se fut fait écraser entre un wagon-foudre et un wagon à plate-forme, Martin se demanda presque pourquoi le Syndicat des Cheminots ne chantait pas la chanson à son enterrement.

Après cela les choses n'allèrent pas très bien pour Martin, mais quoi qu'il en soit il se souvint toujours de la chanson de son père. Quand sa mère décampa un beau jour avec un représentant de commerce (son père dut se retourner dans sa tombe, en apprenant qu'elle avait fait une chose pareille, et avec un *voyageur,* qui plus est !) Martin fredonna l'air à part soi chaque soir à l'Orphelinat. Et quand il se fut enfui de l'établissement, il prit l'habitude de le siffler tout bas dans les asiles de nuit, quand les autres clochards étaient endormis.

Martin resta sur le trimard pendant quatre ou cinq ans avant de se rendre compte qu'il n'aboutirait à rien. Naturellement, il avait tâté de bien des occupations, cueillant des fruits dans l'Oregon, lavant la vaisselle dans une gargote du Montana, volant des enjoliveurs de voitures à Denver et des pneus à Oklahoma City, mais lorsqu'il eut fait six mois de prison dans l'Alabama, il comprit que son avenir s'annonçait bien sombre s'il continuait dans cette voie.

---

(1) Nouvelles de Robert Bloch parues dans « Fiction » : « *J'embrasse ton ombre* » (n° 41); « *Eve au pays des merveilles* » (n° 44); « *Cher fantôme !* » (n° 45); « *Si vous n'y croyez pas...* » (n° 50); « *Mon barman et son monstre* » (n° 55).

Il essaya donc d'entrer au chemin de fer comme son père, mais les temps étaient durs, lui dit-on, et l'on n'embauchait pas.

Or Martin ne pouvait vivre loin du chemin de fer. Chaque fois qu'il voyageait, il le faisait caché dans un wagon de marchandises. Il préférait sauter dans un train de messageries se dirigeant vers le nord par une température polaire plutôt que de faire de l'auto-stop et gagner la Floride en Cadillac. Chaque fois qu'il parvenait à se procurer une bouteille d'alcool, il s'installait à son aise dans un caniveau bien chaud en bordure de la voie et se remémorait le temps jadis, et il était bien rare qu'il ne se mît pas alors à fredonner la chanson du *Train pour l'Enfer.* C'était l'histoire du train que prenaient les ivrognes et les pécheurs, les joueurs et les rapineurs, les noceurs, les coureurs de jupons et toute cette joyeuse équipe. Il serait bougrement agréable de faire le voyage en aussi bonne compagnie, mais Martin préférait ne pas penser à ce qui attendait les voyageurs quand ce train arrivait finalement au terminus, là-bas, sur les rivages du Styx. Il ne se voyait pas condamné à enfourner pour l'éternité du charbon dans les chaudières de l'Enfer, sans même un syndicat pour prendre sa défense. Cependant, ce serait un bien beau voyage. S'il existait une chose telle qu'un Train pour l'Enfer. Ce qui, bien entendu, était inconcevable.

Martin, en tout cas, n'avait jamais *cru* qu'il pût en exister un, jusqu'au soir où il se trouva cheminant sur la voie en direction du sud, juste à la sortie de la gare de triage d'Appleton. La nuit était noire et froide, comme le sont les nuits de novembre dans la vallée de la Fox River, et il savait qu'il lui faudrait pousser jusqu'à la Nouvelle-Orléans, ou même peut-être jusqu'au Texas pour y passer l'hiver. Et la perspective ne lui souriait guère, encore qu'il eût entendu dire que bon nombre de ces fameuses automobiles du Texas avaient des enjoliveurs en or massif.

D'ailleurs, Martin n'avait pas l'âme d'un voleur. Chaparder, c'était pécher inutilement ; cela ne nourrissait pas son homme. Travailler pour le Diable était déjà assez malheureux, mais s'il fallait encore être si chichement rétribué ! Peut-être eût-il mieux valu se laisser convertir par l'Armée du Salut.

Martin marchait péniblement, la chanson de son père aux lèvres, en attendant d'être rattrapé par un train de marchandises parti de la gare derrière lui. Ce train, il devait absolument le prendre ; il n'y avait pas d'autre solution.

Mais le premier train à s'annoncer vint de la direction opposée, du sud. Martin l'entendit approcher dans un fracas de tonnerre.

Martin regarda devant lui, mais sa vue ne pouvait rivaliser avec son ouïe, et jusque-là tout ce qu'il pouvait reconnaître, c'était le bruit. C'était bien un train ; aucun doute là-dessus. Il entendait l'acier du rail vibrer et chanter sous ses pieds.

Mais comment était-ce possible ? La gare la plus proche au sud était Neenah-Menasha et aucun train ne devait la quitter avant plusieurs heures.

Les nuages étaient épais et la brume traînait sur les champs. Même dans ces conditions, Martin aurait dû être capable de voir la lanterne avant, à l'approche du train. Mais il n'entendait que le hurlement du sifflet, jaillissant

de la gueule noire de la nuit. Martin pouvait distinguer à l'oreille la catégorie de presque toutes les locomotives, mais il n'avait jamais entendu un sifflet émettre un son comme celui-là. Ce n'était pas un signal, c'était comme le hurlement d'une âme vouée aux flammes éternelles.

Il se rangea sur le côté, car le train était presque sur lui maintenant. Soudain, en effet, le convoi apparut, énorme au-dessus des voies, et s'arrêta dans un grincement de freins en moins de temps que Martin ne l'eût cru possible. Les roues n'avaient pas été graissées, car elles crièrent aussi, et leur cri était lugubre comme celui des damnés. Puis le train s'immobilisa et les cris se transformèrent en une série de gémissements sourds. Levant la tête, Martin vit qu'il s'agissait d'un train de voyageurs. C'était un grand train tout noir, sans lumière dans la cabine du mécanicien ni dans aucun compartiment de la longue file de wagons. Bien que ne voyant aucune indication sur le côté des voitures, Martin était sûr que ce train n'était pas de ceux qui roulaient d'ordinaire sur cette ligne.

Il en fut encore plus sûr quand il vit l'homme descendre de la voiture de tête. Il y avait quelque chose d'anormal dans la façon dont ce personnage marchait, comme s'il traînait la jambe, et aussi dans la lanterne qu'il tenait à la main. La lanterne n'était pas allumée, cependant, l'homme l'ayant levée à hauteur de son visage et ayant soufflé dessus, elle émit aussitôt une vive lueur rouge. Point n'est besoin de faire partie du Syndicat des Cheminots pour savoir que c'est là une façon singulière d'allumer une lanterne.

Comme l'homme approchait, Martin reconnut la casquette de chef de train perchée sur sa tête, ce qui le rassura un instant, jusqu'à ce qu'il eût remarqué que cette coiffure était portée un peu trop haut, comme si quelque chose avait dépassé du front qu'elle couvrait.

Cependant, Martin connaissait les usages et, quand l'homme lui sourit, il lui dit :

— « Bonsoir, Monsieur le chef de train. »

— « Bonsoir, Martin. »

— « Comment pouvez-vous savoir mon nom ? »

L'homme haussa les épaules.

— « Comment pouvez-vous savoir que je suis le chef de train ? »

— « Vous l'êtes bien, n'est-ce pas ? »

— « Pour vous, oui. Bien que d'autres gens, appartenant à d'autres milieux, me reconnaissent dans des rôles différents. Il est dommage que vous ne voyiez pas, par exemple, quelle apparence on me prête à Hollywood. » L'homme fit un sourire grimaçant. « Je voyage beaucoup, » expliqua-t-il.

— « Qu'est-ce qui vous amène ici ? » demanda Martin.

— « Mais, vous devriez le savoir, Martin. Je suis venu parce que vous avez besoin de moi. Ce soir, je me suis soudain rendu compte que vous retombiez dans vos anciennes erreurs. Vous songiez à aller trouver l'Armée du Salut, n'est-ce pas ? »

— « Ma foi... » dit Martin avec hésitation.

— « Il ne faut pas avoir honte. L'erreur est humaine, comme l'a dit un jour je ne sais qui. La chose importante, c'est que j'ai senti que vous

aviez besoin de moi. Alors j'ai fait aiguiller le convoi et je suis venu vers vous. »

— « Pour quoi faire ? »

— « Eh bien, pour vous offrir un voyage, naturellement. Ne vaut-il pas mieux être confortablement installé dans un train que défiler dans les rues glaciales derrière une fanfare de l'Armée du Salut ? C'est une dure épreuve pour les jambes, à ce qu'on me dit, et plus dure encore pour le tympan. »

— « Je n'ai pas tellement envie de voyager dans votre train, monsieur, » dit Martin. « A considérer l'endroit où je peux m'attendre à aboutir. »

— « Ah ! oui. Toujours la même objection. » Le chef de train soupira. « Je suppose que vous préféreriez conclure quelque marché, c'est bien cela ? »

— « Exactement, » répondit Martin.

— « Eh bien, j'ai le regret de vous dire que ces sortes d'affaires ne m'intéressent plus. Je ne suis plus à court de voyageurs en puissance. Pourquoi vous offrirais-je des conditions de faveur ? »

— « Vous devez avoir envie de vous assurer de ma personne, sinon vous n'auriez pas pris la peine de vous écarter de votre chemin pour me trouver. »

Le chef de train poussa un nouveau soupir.

— « Bien raisonné. J'admets que l'orgueil a toujours été mon grand défaut. Et puis je détesterais vous perdre au profit d'un concurrent, après vous avoir considéré comme ma propriété personnelle depuis tant d'années. » Il hésita. « Oui, je suis prêt à traiter avec vous à vos conditions, si vous y tenez. »

— « A mes conditions ? » fit Martin.

— « Proposition standard. Tout ce que vous voudrez. »

— « Ah ! » dit Martin.

— « Mais je vous préviens, il n'y aura pas de tricherie possible. Je vous accorderai n'importe quel vœu de votre choix, mais vous devez me promettre en retour de monter dans le train quand le moment sera venu. »

— « Et s'il ne vient jamais ? »

— « Il viendra, soyez tranquille. »

— « Et si j'émets la sorte de vœu qui me tiendra éloigné à jamais de ce moment ? »

— « Un tel vœu n'existe pas. »

— « Vous êtes trop sûr de vous. »

— « C'est mon affaire, » dit le chef de train. « Quelle que puisse être votre intention, je vous avertis que je prendrai livraison en fin de compte. Et il n'y aura pas non plus de tour de passe-passe en dernière minute. Pas de repentirs tardifs, pas de beautés blondes ni d'avocats à la manque pour vous obtenir votre grâce. Je vous offre un marché honnête. C'est-à-dire que vous obtiendrez ce que vous désirez et que j'obtiendrai ce que je désire. »

— « J'ai entendu dire que vous vous y entendiez à tromper les gens. Il paraît que vous êtes plus retors qu'un marchand de voitures d'occasion. »

— « Dites donc ! »

— « Je vous demande pardon, » dit vivement Martin. « Mais il est bien établi qu'on ne peut vous faire confiance. »

— « Je l'admets. Mais vous, vous croyez avoir trouvé un moyen de me rouler ? »

— « Je ne *crois* pas ; j'en mettrais ma main au feu. »

— « Votre main au feu ! Très drôle ! » L'homme se mit à rire, puis reprit : « Mais nous perdons un temps précieux, Martin. Arrivons-en au détail de notre affaire. Que voulez-vous de moi ? »

Martin aspira une profonde bouffée d'air.

— « Je veux pouvoir arrêter le Temps. »

— « Maintenant ? »

— « Non. Pas encore. Et pas pour tout le monde. Je me rends compte que ce serait impossible, évidemment. Mais je veux pouvoir arrêter le Temps pour moi-même. Juste une fois, à un certain moment à venir. Chaque fois que j'atteins un point où je me sens heureux et satisfait de mon sort, c'est là que je voudrais l'arrêter. De façon à continuer d'être heureux toujours. »

— « Voilà une idée originale, » dit le chef de train d'un ton songeur. « Je dois reconnaître que je n'ai encore rien entendu de tout à fait semblable, et croyez-moi, j'ai écouté plus d'une élucubration dans ma carrière. » Il fit un large sourire à Martin. « Ça a dû vous demander de la réflexion, pas vrai ? »

— « Des années, » admit Martin. Il toussota et ajouta : « Alors, qu'en dites-vous ? »

— « Ce n'est pas impossible, sur la base de votre propre notion *subjective* du temps, » murmura le chef de train. « Oui, je crois qu'on pourrait arranger cela. »

— « Mais ce que je veux, c'est que le Temps s'arrête *réellement*. Que ce ne soit pas seulement un effet de mon *imagination*. »

— « Je comprends. Et c'est faisable. »

— « Alors, vous acceptez ? »

— « Pourquoi pas ? Je vous ai fait une promesse, n'est-ce pas ? Donnez-moi votre main. »

Martin hésita.

— « Est-ce que ça me fera très mal ? Je veux dire que je n'aime pas la vue du sang, et... »

— « Taisez-vous donc ! On vous a raconté des tas de bêtises. Nous avons déjà conclu notre marché, mon garçon. Je veux simplement mettre quelque chose dans votre main. Le moyen et l'instrument qui vous permettront de réaliser votre vœu. Après tout, il est impossible de prévoir à quel moment au juste vous pouvez décider de demander l'application du contrat, et je ne pourrai pas tout laisser tomber pour accourir. C'est pourquoi il est préférable que vous puissiez régler les choses vous-même. »

— « Vous allez me donner un Stoppe-Temps ? »

— « C'est à peu près cela. Dès que j'aurai pu me décider pour quelque chose de pratique. » Le chef de train hésita. « Ah ! j'ai ce qu'il vous faut ! Tenez, prenez ma montre ! »

Il mit la main à son gousset et en tira une montre au boîtier en argent. Il ouvrit le boîtier et fit un réglage délicat. Martin essaya de voir ce qu'il faisait, mais les doigts de l'homme s'agitaient en un va-et-vient si rapide qu'il n'eut qu'une impression de flou.

« Et voilà, » dit le chef de train avec un sourire. « Tout est prêt maintenant. Quand vous aurez finalement choisi le moment où vous désirez arrêter le Temps, vous n'aurez qu'à tourner le remontoir à l'envers jusqu'à ce que la montre s'arrête. Quand elle s'arrêtera, le Temps s'arrêtera pour vous. C'est assez simple ? »

Et le chef de train laissa tomber la montre dans la main de Martin. Le jeune homme referma les doigts et étreignit le boîtier.

— « C'est vraiment tout ? »

— « Absolument. Mais souvenez-vous de ceci : vous ne pouvez arrêter la montre qu'une seule fois. Alors, tâchez d'être sûr que vous êtes bien heureux au moment que vous choisissez de prolonger. Je vous mets charitablement en garde ; ne prenez votre décision qu'en toute certitude. »

— « C'est entendu, » dit Martin en souriant. « Et puisque vous avez été régulier avec moi, je vais l'être avec vous. Il y a une chose que vous semblez avoir négligée. Le moment que je choisirai importe peu en réalité. Parce que, lorsque j'aurai arrêté le Temps pour moi, je resterai toujours où j'en serai. Je n'aurai jamais à vieillir. Et si je ne vieillis pas, je ne mourrai jamais. Et si je ne meurs pas, je n'aurai jamais à faire le voyage dans votre train. »

Le chef de train se détourna. Ses épaules se secouèrent convulsivement ; il pleurait peut-être.

— « Et c'était *moi* qui, selon vous, aurait rendu des points à un marchand de voitures d'occasion ! » fit-il d'une voix étranglée.

Sur ces mots, il se fondit dans le brouillard et le train lança un coup de sifflet impatient et s'ébranla, prenant aussitôt de la vitesse pour s'enfoncer en grondant dans la nuit.

Martin resta là, regardant la montre en argent qui reposait dans sa main. S'il n'avait pu la voir et la soupeser, et s'il n'avait senti en même temps l'odeur qui flottait autour de lui, il aurait pu se demander si le train, le chef de train, le marché qu'il avait conclu, tout, en un mot, n'était pas, depuis le début, le fruit de son imagination.

Mais il avait la montre et il reconnaissait l'odeur laissée par le train à son départ, bien qu'il y eût dans la région peu de locomotives utilisant le soufre comme combustible...

Et il n'avait aucune crainte quant à son marché. Tel était l'avantage qu'il y avait à conduire un raisonnement jusqu'à une conclusion logique. Il y aurait eu des imbéciles pour désirer sur-le-champ la richesse, ou la puissance, ou Kim Novak. Quant à son père, il aurait peut-être demandé un flacon de whisky.

Martin savait qu'il avait conclu une meilleure affaire. Mieux que meilleure, même, puisqu'elle offrait une sécurité absolue. Tout ce qu'il devait faire maintenant, c'était choisir son moment.

Il mit la montre dans sa poche et reprit sa marche le long de la voie.

Jusqu'à présent il n'avait pas eu de destination à proprement parler, mais il en avait une désormais. Il partait à la recherche d'un moment de bonheur...

*
* *

Le jeune Martin était loin d'être un nigaud. Il comprenait parfaitement que le bonheur est chose relative ; il y a des états et des degrés dans le contentement, et ils varient avec la condition de chacun. Comme vagabond, il était souvent heureux avec un repas chaud gratuit, un banc pour s'allonger dans un jardin public ou une bouteille de tord-boyau. Bien des fois, il avait atteint de la sorte un état de félicité momentanée, mais il savait qu'il existait des choses meilleures. Martin résolut de les rechercher.

Au bout de deux jours il était dans l'immense ville de Chicago. Tout naturellement, il laissa ses pas le conduire vers West Madison Street et là, il entreprit de s'élever dans la vie. Il devint un clochard de grande ville et se mit à mendier le prix de ses repas ou d'un gîte pour la nuit. En l'espace d'une semaine, il s'était élevé au point où le bonheur était représenté par un repas dans une infecte gargote, une nuit sur un vrai lit de camp dans un vrai hôtel borgne, et un quart de moscatel.

Une nuit vint où, après avoir goûté ce triple luxe jusqu'à satiété, Martin pensa tourner à l'envers le remontoir de sa montre alors qu'il atteignait au comble de l'euphorie. Mais il se mit à penser aux visages de ceux qu'il avait tapés d'une aumône ce jour-là. Bien sûr, c'étaient de gros balourds, mais ils étaient prospères. Ils portaient des vêtements de bonne coupe, avaient de bons emplois, conduisaient de belles voitures. Et pour eux, le bonheur était encore plus extatique... ils dînaient dans de grands hôtels, ils dormaient sur des matelas à ressorts, ils buvaient du whisky de marque.

Balourds ou non, ils avaient réussi dans la vie. Martin tripota sa montre, repoussa l'envie de la mettre au clou pour s'acheter une autre bouteille de moscatel et s'endormit, résolu à se trouver du travail et à améliorer son coefficient de bonheur.

A son réveil, il avait la bouche pâteuse, mais sa résolution ne l'avait pas quitté. Avant que le mois se fût écoulé, Martin travaillait pour un entrepreneur, sur un grand chantier de construction de la banlieue sud. Le travail était harassant, mais la paye était bonne et bientôt il put louer un studio dans Blue Island Avenue. Il avait pris l'habitude de manger dans des restaurants convenables, il s'était acheté un lit confortable et tous les samedis soirs il visitait la taverne du coin de la rue. Tout cela était bien agréable, mais...

Le contremaître, satisfait de son travail, lui promit une augmentation au bout d'un mois. S'il attendait jusque-là, cette augmentation lui permettrait de s'acheter une voiture d'occasion. Avec une voiture il avait l'espoir de donner rendez-vous à une fille de temps à autre. Des camarades de travail le faisaient et ils semblaient parfaitement heureux.

Martin continua donc de travailler et l'augmentation vint, puis la voiture, et bientôt, en effet, une fille puis une autre vinrent aussi.

La première fois, il voulut immédiatement tourner le remontoir de sa montre. Mais il réfléchit à ce qu'affirmaient certains hommes qui avaient l'expérience de l'âge. Il y avait un type du nom de Charlie, par exemple, qui faisait équipe avec lui pour la manœuvre de la grue et qui avait coutume de dire :

— « Quand on est jeune et plein d'illusions, on trouve peut-être du plaisir à sortir avec ces poules, mais au bout d'un moment on veut quelque chose de mieux. Une chouette fille pour soi tout seul. Crois-moi, c'est ça le rêve. »

Martin songea qu'il se devait de vérifier par lui-même. S'il devait aboutir à une déception, il pourrait toujours revenir à ses conquêtes actuelles.

Il s'écoula presque six mois avant que Martin fît la connaissance de Lillian Gillis. Dans l'intervalle, il avait encore amélioré sa situation ; il travaillait à l'intérieur, dans les bureaux. La société lui fit suivre des cours de comptabilité, le soir, ce qui était assez fastidieux, mais lui valait une paye plus grasse de quinze dollars en fin de semaine. Et le travail de bureau était tout de même plus agréable.

Et Lillian était gaie et charmante. Quand elle lui eut dit qu'elle acceptait de l'épouser, Martin fut presque sûr que le moment favorable était venu. A cela près qu'elle était assez... bref, c'était une fille comme il faut et elle lui dit qu'ils devraient attendre d'être mariés. Or, évidemment, Martin ne pouvait songer à l'épouser avant d'avoir économisé encore un peu d'argent, sans compter qu'une autre augmentation n'aurait pas mal fait dans le tableau.

Cela prit un an. Martin fit montre de patience, car il savait qu'il en serait récompensé. Chaque fois qu'un doute l'assaillait, il tirait sa montre et la regardait. Mais il ne la fit jamais voir à Lillian ni à personne. Presque tous les hommes qu'il connaissait portaient des montres-bracelets coûteuses et ce vieil oignon en argent avait l'air d'un objet vraiment bon marché.

Martin souriait en regardant le remontoir. Quelques tours seulement et il aurait quelque chose qu'aucun de ces pauvres besogneux ne posséderait jamais. La satisfaction permanente, auprès de sa jeune épouse rougissante...

Le mariage, toutefois, ne se révéla être que le commencement. Assurément c'était merveilleux, mais Lillian lui fit remarquer combien ils seraient mieux s'ils pouvaient avoir un nouvel appartement et l'arranger selon leurs goûts. Martin voulait de beaux meubles, un poste de télévision, une bonne voiture.

Il se mit donc à suivre des cours du soir et obtint une place de chef de service. Lillian était enceinte et il voulait tenir le coup jusqu'à ce que son fils naquît. Mais quand son fils fut né, Martin se dit qu'il valait mieux attendre jusqu'à ce qu'il eût grandi un peu, commencé à marcher, à parler, à acquérir une personnalité.

C'est à cette époque que la société le nomma inspecteur et l'envoya en mission sur ses chantiers un peu partout. Maintenant, c'était à son tour de prendre ses repas dans les bons hôtels et de vivre confortablement aux frais de la maison. Plus d'une fois, il fut tenté de tourner le remontoir de sa montre. C'était la belle vie... Evidemment, c'eût été encore

mieux s'il avait pu se dispenser de travailler. Tôt ou tard, s'il parvenait à prendre la tête d'une des affaires de la société, il pourrait faire son beurre et se retirer. Alors tout serait idéal.

La chose se réalisa, mais il fallut du temps. Son fils allait déjà au collège quand Martin réussit à obtenir sa part de la grosse galette. Il sentit alors que c'était maintenant le moment ou jamais, car il n'était plus exactement un jeune homme.

Mais c'est précisément à cette époque qu'il fit la connaissance de Sherry Westcott et celle-ci ne sembla pas le trouver du tout d'âge mûr, bien qu'il perdît ses cheveux et prît de l'embonpoint. Elle lui apprit qu'une perruque pouvait couvrir sa calvitie et qu'une ceinture pouvait lui faire rentrer sa bedaine. En fait, elle lui apprit des tas de choses, et il fut si heureux de les découvrir qu'il tira sa montre et se prépara à en tourner le remontoir à l'envers.

Malheureusement, il choisit le moment précis où les détectives privés enfonçaient la porte de la chambre de l'hôtel, et après cela Martin fut si longtemps occupé à défendre ses intérêts dans l'action en divorce qu'il ne put prétendre honnêtement trouver du plaisir à un quelconque instant.

Quand il eut conclu le règlement final avec Lil, il était de nouveau sur la paille et Sherry ne semblait plus le trouver si jeune, tout compte fait. Alors il carra les épaules et se remit au travail.

Il finit par refaire fortune, mais il lui fallut plus de temps cette fois-ci et il n'eut guère l'occasion de s'amuser en route. Les demi-mondaines qui hantaient les bars à la mode ne semblaient plus l'intéresser, non plus que l'alcool. D'ailleurs, le médecin lui avait formellement déconseillé tout cela.

Mais il restait d'autres plaisirs à inventorier pour un homme riche. Les voyages, par exemple... et sans avoir à aller d'une ville à l'autre dans un wagon de marchandises. Martin fit le tour du monde en avion et en paquebot de luxe. Un jour, il lui sembla qu'il allait trouver enfin son moment. C'était en visitant le Taj Mahal au clair de lune. Martin tira sa vieille montre et se prépara à la remonter à l'envers. Personne n'était là pour le voir faire...

Et c'est justement pourquoi il hésita. Assurément, c'était un moment agréable, mais il était seul. Lil et son fils étaient partis, Sherry était partie et, sans qu'il sût exactement pourquoi, il n'avait jamais eu le temps de se faire des amis. Peut-être que s'il faisait connaissance avec des gens sympathiques, il trouverait le bonheur définitif. La solution devait être là : le bonheur ce n'étaient ni l'argent, ni la puissance, ni les plaisirs de la chair, ni la vue de belles choses. La véritable satisfaction était dans l'amitié.

Sur le navire qui le ramenait aux Etats-Unis, Martin essaya donc de se faire quelques amis au bar. Mais tous ces gens étaient beaucoup plus jeunes que lui et Martin ne se trouvait aucun point commun avec eux. Et puis ils voulaient danser et boire et Martin n'était pas dans un état de santé lui permettant d'apprécier de tels passe-temps. Il essaya néanmoins.

C'est peut-être la raison pour laquelle il eut ce petit accident la veille de l'arrivée du navire à San Francisco. « Petit accident » furent les mots

employés par le docteur, mais Martin remarqua l'air grave qu'il prit pour lui dire de garder le lit et s'inquiéta qu'il eût demandé l'envoi d'une ambulance au débarcadère pour le transporter immédiatement à l'hôpital.

A l'hôpital, les soins coûteux, les sourires et les paroles de réconfort ne trompèrent pas Martin. Il était maintenant un vieil homme au cœur fragile et l'on s'attendait à ce qu'il mourût.

Mais il était capable de leur causer une fameuse surprise. Il avait toujours sa montre. Il la trouva dans son veston quand il mit ses vêtements et s'enfuit de l'hôpital.

Il n'aurait pas à mourir. Il pouvait tromper la mort en faisant un simple geste — et ce geste, il voulait le faire en homme libre, dehors, avec le ciel seul pour témoin.

Le vrai secret du bonheur était là et il le comprenait maintenant. L'amitié elle-même ne valait pas la liberté. La liberté était le bien le plus précieux : être libre à l'égard des amis, ou de la famille ou de la violence du désir.

Sous le ciel nocturne, Martin parcourut lentement le quai en bordure du fleuve. A tout prendre, il était à peu près revenu à son point de départ, de nombreuses années en arrière. Mais le moment était favorable, assez favorable pour valoir d'être prolongé indéfiniment. Qui a été vagabond garde toujours l'âme d'un vagabond.

Il sourit à cette pensée, mais le sourire se transforma soudain en une amère grimace à l'instant même où une vive douleur lui tordait brusquement la poitrine. Le monde se mit à tournoyer et Martin s'effondra sur le trottoir.

Il ne pouvait pas voir nettement, mais il gardait sa connaissance et il comprenait ce qui s'était passé. C'était encore une attaque, et grave celle-là. Peut-être était-ce la dernière ? Mais il ne serait pas si bête cette fois ; il n'attendrait pas pour voir ce qui était en réserve pour lui juste au tournant.

L'occasion lui était donnée en cet instant d'utiliser son pouvoir et de sauver sa vie. Et il allait la saisir. Il avait encore la force de bouger. Rien ne pouvait l'empêcher de faire le geste nécessaire.

Il fouilla dans sa poche et en tira la vieille montre en argent dont il se mit à manipuler le remontoir. Quelques tours et il allait tromper la mort, il n'aurait jamais à faire le voyage dans ce Train pour l'Enfer. Il pourrait continuer à vivre indéfiniment.

Indéfiniment.

Martin n'avait jamais réellement pesé le mot. Continuer indéfiniment — mais *comment ?* Continuer de vivre à jamais ainsi, vieux et malade, couché là, désemparé, sur le trottoir ? Etait-ce cela qu'il *voulait ?*

Non. Il ne pouvait pas faire cela. Il ne le ferait pas. Et soudain il eut grande envie de pleurer, parce qu'il se rendait compte que, quelque part dans le cours de sa vie, il avait voulu être trop malin. Et maintenant il était trop tard. Sa vue s'obscurcit et un grondement lui emplit les oreilles...

Il reconnut le grondement, évidemment, et il ne fut pas surpris de voir

le train surgir du brouillard qui baignait le quai. Il ne fut pas surpris non plus de le voir stopper, ni de voir le chef de train descendre et s'avancer lentement vers lui.

Le chef de train n'avait pas subi le moindre changement. Son sourire grimaçant aussi était toujours le même.

— « Bien le bonjour, Martin, » dit-il. « Allons ! En voiture ! »

— « Je sais, » murmura Martin. « Mais il va falloir que vous me portiez. Je ne peux pas marcher. A vrai dire, je ne parle même plus maintenant, n'est-ce pas ? »

— « Mais si, » dit le chef de train. « Je vous entends très bien. Et vous pouvez marcher aussi. »

Il se pencha et posa la main sur la poitrine de Martin. Un instant, Martin se sentit à la fois engourdi et glacé, puis, effectivement, il se mit à marcher.

Il suivit l'homme sur le talus, le long du train.

— « Ici ? » demanda-t-il.

— « Non, le wagon d'à côté, » murmura le chef de train. « Je crois que vous avez le droit de voyager en pullman. Après tout vous êtes un homme qui a brillamment réussi. Vous avez goûté aux joies que procurent la fortune, une belle situation, le prestige. Vous avez connu les plaisirs du mariage et de la paternité. Vous avez expérimenté les délices de la table, vous avez fait de beaux voyages et connu tout le confort possible. Alors, pas de récriminations à la dernière minute. »

— « D'accord, » dit Martin en soupirant. « Je ne peux pas vous faire de reproches pour des erreurs qui sont miennes. D'autre part, vous ne pouvez pas vous attribuer le mérite de ce qui est arrivé. Tout ce dont j'ai profité, je l'ai obtenu par mon travail. Je ne dois rien qu'à moi-même. Je n'ai même pas eu besoin de votre montre. »

— « C'est vrai, » dit le chef de train avec un sourire. « Mais voudriez-vous me la rendre maintenant ? »

— « Vous en avez besoin pour la prochaine poire, hein ? » murmura Martin.

— « Peut-être. »

Le ton sur lequel il avait répondu fit que Martin leva la tête. Il essaya de voir les yeux du chef de train, mais la visière de la casquette faisait une ombre. Alors Martin regarda la montre.

— « Répondez-moi franchement, » dit-il à voix basse. « Si je vous donne la montre, qu'allez-vous en faire ? »

— « Eh bien, la jeter dans le fossé, » répondit le chef de train. « C'est tout ce que j'en ferai. »

Et il tendit la main.

— « Et si quelqu'un passe et la trouve ? Et qu'il tourne le remontoir à l'envers et arrête le Temps ? »

— « Personne ne ferait cela, » murmura le chef de train. « Même en connaissance de cause. »

— « Vous voulez dire que tout était une supercherie ? Que ce n'est qu'une montre ordinaire et bon marché ? »

— « Je n'ai pas dit cela, » murmura le chef de train. « J'ai simplement dit que personne n'a jamais tourné le remontoir à l'envers. Tous ont été comme vous, Martin, espérant pouvoir trouver un jour le bonheur parfait. Attendant le moment qui ne vient jamais. »

Le chef de train tendit de nouveau la main.

Martin soupira et secoua la tête.

— « Vous m'avez trompé, en fin de compte. »

— « C'est vous qui vous êtes trompé vous-même, Martin, et maintenant vous allez voyager dans le Train pour l'Enfer. »

Il poussa Martin sur le marchepied et le força à entrer dans le wagon. Comme il y entrait, le train se mit en marche et le sifflet retentit. Et Martin resta debout immobile, dans le pullman qui tanguait, regardant les autres voyageurs de part et d'autre du couloir central. Il les voyait assis là, et cela ne lui semblait pas étrange, après tout.

Ils étaient là, les ivrognes et les pécheurs, les joueurs et les rapineurs, les noceurs, les coureurs de jupons et toute la joyeuse équipe. Ils savaient où ils allaient, naturellement, mais ils ne semblaient pas s'en soucier le moins du monde. Aux fenêtres, les rideaux étaient tirés, mais il y avait de la lumière dans le wagon et tous les voyageurs rivalisaient de gaieté, chantant et se passant la bouteille, éclatant de rire et jouant aux dés, débitant leurs plaisanteries et leurs fanfaronnades, exactement comme le père de Martin le chantait dans sa chanson.

— « Voilà des compagnons de voyage vraiment épatants, » dit Martin. « Ma parole, je n'ai jamais vu une bande d'aussi joyeux lurons. Ils semblent réellement s'amuser. »

Le chef de train haussa les épaules.

— « Je crains qu'ils ne soient moins exubérants quand nous arriverons au terminus. »

Pour la troisième fois, il tendit la main.

« Maintenant, avant de vous asseoir, si vous voulez bien me donner cette montre. On ne revient pas sur un marché... »

Martin sourit.

— « Je suis bien d'accord, » dit-il. « J'ai accepté de voyager dans votre train si je pouvais arrêter le Temps quand je trouverais le moment de bonheur me convenant. Or, je crois que je suis aussi heureux ici, maintenant, que je ne l'ai jamais été. »

Très lentement, Martin prit le remontoir dans ses doigts.

— « Non ! Malheureux ! » fit le chef de train d'une voix haletante. « Ne faites pas ça ! »

Mais le remontoir tourna.

— « Vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait ? » hurla le chef de train. « Maintenant nous n'arriverons *jamais* au terminus ! Nous allons continuer ce voyage comme ça, tous... pour l'éternité ! »

Martin fit un large sourire.

— « Je le sais, » dit-il. « Mais l'amusement est dans le voyage et non dans la destination. C'est vous-même qui me l'avez appris. Et j'espère faire un merveilleux voyage. Ecoutez, peut-être que je pourrais même vous aider. Si vous me trouviez une de ces casquettes, maintenant, et que vous me laissiez garder cette montre... »

Et c'est ainsi que tout s'arrangea finalement. Coiffé de sa casquette, sa vieille montre en argent dans son gousset, il n'est, dans ce monde ou hors de ce monde, personne de plus heureux que Martin. Martin, le nouveau serre-freins du Train pour l'Enfer...

(Traduit par Roger Durand.)



Le jour où tout s'écroula...

(*The day everything fell down*)

par DAMON KNIGHT et KENNETH BULMER

Damon Knight est bien connu de nos lecteurs (1). *Kenneth Bulmer est un jeune écrivain anglais dont le roman* « Verte destinée » *a récemment paru au Fleuve Noir. Leur occasionnelle collaboration a abouti à une pochade fort cocasse, qui couvre de ridicule le sexe masculin tout entier.*



TEL un blaireau à l'orée de son terrier, Ray Cockrell pointa son long nez et ses yeux en boutons de bottines hors de ses draps. Les échos du fracas qui l'avait réveillé grondaient encore dans la cage d'escalier, en provenance du rez-de-chaussée. Ce devait être l'avalanche régulière du mercredi matin. Cockrell se retourna vivement dans son lit, et fit une petite prière pour le plancher de l'entrée, que seules quelques gouttes de peinture protégeaient contre la pourriture. Il essaya de se rendormir.

Vains efforts. Le réveil en fer-blanc, cette horrible machine infernale, condamnée au silence depuis de longs mois, choisit ce moment précis pour faire claquer son ressort, dont la détente vibra cruellement dans son oreille droite. Et c'était précisément son oreille sensible, celle qui, chaque fois qu'il allait se baigner, se remplissait d'eau boueuse qu'elle regorgeait ensuite pendant quinze jours, aux moments les plus gênants.

Cockrell flanqua l'objet dans un coin, en marmonnant sous sa barbe, et sortit du lit. Il remonta son pantalon de pyjama et frémit au bruit d'une nouvelle couture qui craquait. Pourtant, le pantalon ne tomba pas : Cockrell avait été plus malin que lui et l'avait amarré avec une corde à linge. L'escalier n'avait ni tapis, ni lumière : aucune importance ; il regretta pourtant d'avoir omis de marteler les clous. En arrivant à la porte d'entrée, il avait jalonné son passage d'empreintes sanglantes.

L'habituelle montagne de lettres encombrait le paillasson (la moitié d'un vieux rideau). Comme il contemplait pensivement son courrier, une fine pluie de plâtre tombé du plafond vint lui blanchir les cheveux. La porte d'entrée avait encore bâillé, remarqua-t-il ; elle laissait maintenant un espace de dix centimètres par lequel l'air extérieur entrait à volonté. Il avait froid aux jambes. Il ramassa une brassée de courrier et la porta dans son bureau, à l'autre bout du couloir. En laissant retomber les lettres sur la montagne de celles qui encombraient la table, il entendit un fracas

(1) Voir dans « Fiction » : « *Sans éclat* » (n° 2); « *Tu ne tueras point* » (n° 38); « *En scène* » (n° 53); « *Contact avec l'inconnu* » (n° 64).

effroyable dans la cuisine. C'était sûrement la pile de vaisselle sale qui avait fini par s'écrouler dans l'évier.

Le calendrier mural, couvert de poussière, disait : « Mars 1999. » Mais le mois de mars était sûrement passé : on était plutôt en mai ou en juin. Encore quelques mois, et le jour du ramassage des ordures n'allait pas tarder.

Il retourna chercher le reste du courrier. Celui d'Estelle en composait bien sûr les neuf dixièmes : des lettres défraîchies, plusieurs fois réexpédiées, certaines aux enveloppes éventrées. Monaco, le Nigéria, le Venezuela, Terre-Neuve... Estelle avait toujours été une grande voyageuse... surtout vers la fin.

Le tuyau du poêle s'était une fois de plus décroché du mur, en répandant une petite cascade de suie. Pour le remettre en place, Cockrell le martela avec un pot entartré. Il dressa un feu avec des cadres de tableaux et des débris de bois, puisa de l'eau dans le tonneau d'eau de pluie sur le pas de la porte, et bientôt les œufs en poudre grésillèrent joyeusement dans la poêle.

Une fois rassasié et habillé — cette dernière opération était un miracle d'ingéniosité, réalisé à l'aide de trombones et d'élastiques à la place de boutons — il sortit d'un pas nonchalant en brossant ses favoris pour en chasser les miettes ; il inspecta joyeusement la rue. Un camion était une fois de plus passé par-dessus le quai pendant la nuit ; il se souvint d'avoir entendu le bruit, qui l'avait à moitié réveillé. Encore un imbécile qui avait essayé de gagner l'Astroport de Londres, sans doute. Il s'approcha sans hâte, reniflant avec plaisir l'air matinal, et inspecta les dégâts. Personne ; le type avait dû s'en tirer sans dommage.

Un peu plus loin, le toit du magasin de tricots abandonné s'était effondré ; le trou était d'une taille fort respectable. Deux ou trois ormes étaient tombés aussi et barraient le trottoir.

La journée était tiède, le vent imperceptible ; mais le ciel avait une curieuse teinte plombée. Il pensa que malgré l'heure matinale, il pourrait pousser jusqu'au « Lion Rouge ».

Le bistrot se trouvait du côté de la rue qui était dans l'ombre, et, en entrant, Cockrell n'y vit goutte pendant quelques instants. C'était une sorte de cave au plafond surbaissé, rempli d'agréables odeurs de bière, plus quelques autres, plus aigres. Dans un coin éloigné, quelque chose bougea, posa son verre et dit :

— « Ahh. »

— « C'est toi, Holloway ? »

— « Par ici. Attention à la table. »

Cockrell trébucha et maudit la table renversée sur laquelle il venait de buter.

— « Je suis tombé dessus moi aussi, ce matin, » dit Holloway. « Je suppose que les termites ont dû s'y mettre. »

Il devint visible sous forme d'une tache grise dans l'obscurité, avec deux points plus clairs à la place des yeux.

« Prends un siège. »

— « Qu'est-ce que tu bois ? De la bière ? »

Holloway soupira.

— « Peux plus en trouver. Forcé de boire du whisky. Tiens. »

Il tendit un verre à Cockrell. C'était un verre à bière allemande, qui avait perdu son pied, mais remplissait parfaitement bien son rôle, à condition de ne pas le poser. Holloway versa ; Cockrell but.

Ils gardèrent un silence bovin pendant quelques minutes. Puis Holloway dit :

« Je commence à être à court de lettres pour toi, Cockrell. »

— « Je t'en rapporterai une pile demain. »

— « Très aimable à toi, » dit Holloway. « Ça me donne quelque chose à faire. Y a de la soulographie dans l'air, maintenant qu'il reste plus rien que des alcools... »

— « Vrai, ça. »

— « On peut pas passer sa vie à boire. Ça ramollit. »

— « T'as raison. »

— « Ces Syriens, » dit Holloway, complètement dégoûté. Il se versa un verre, et but. « Pourquoi ils ont pas pu rester dans leur satané pays ? »

— « C'est pas un pays, c'est une planète, » dit Cockrell.

— « Je me fiche du nom que ça a. On aurait dû les balayer aux croisades, ou même avant, à mon avis. »

— « Non, non, non, » dit Cockrell patiemment. « Tu te trompes encore. Ce ne sont pas des Syriens, mais des Siriens... de Sirius. Tu sais bien : l'étoile qui a une planète. »

— « Bon, ça va ; si c'est comme ça que tu veux les appeler... Mais pourquoi est-ce qu'ils ont pas pu rester où ils étaient ? »

— « Ah ! là, je suis d'accord avec toi, » dit Cockrell. Il se sentait à l'aise et très détendu. « Pourquoi, vraiment ? » L'obscurité s'était un peu éclaircie, et il apercevait Holloway, une vague silhouette tassée, aux cheveux enchevêtrés qui lui tombaient sur le front. Le comptoir du bar traçait une ligne d'obscurité un peu plus dense ; un peu de lumière grise filtrait au travers du plafond à moitié effondré. D'aimables guirlandes de toiles d'araignées poussiéreuses festonnaient les coins de la pièce. Tout était tranquille ; on s'entendait penser.

— « Des féministes... » dit Holloway avec mépris.

— « Non, des matristes, » dit Cockrell. « Des matriarches. Des gynocrates, » répéta-t-il avec une onction plaintive.

— « Tu peux bien leur donner le nom que tu veux. Moi ce que j'en dis, c'est que c'est un tas de sacrées bonnes femmes qui savent pas se tenir à leur place. Remarque, ne te vexe pas. Ta femme peut être ta femme, elle n'en est pas moins ma sœur. Et peu importe l'endroit où elle se trouve. »

— « Hum, » fit Cockrell, qui fixait le plafond noirci.

— « Ecoute un peu, » dit Holloway, frappant la table d'un index à peine visible dans l'obscurité. « Peux-tu trouver quelque chose qu'une femme peut faire mieux qu'un homme ? »

— « Ben, euh, l'accouchement, par exemple, ce genre de truc, quoi ? »

— « Oh ! ça va, si tu veux dire des cochonneries... »

Ils burent, vaguement offensés. Du plafond vint un lent bruit de craquement ; de la poussière tomba en cascade. Une lumière plus forte leur parvenait du trou au plafond.

— « Cette poutre n'en a plus pour longtemps, » dit Holloway.

— « Ça serait vrai que ça ne m'étonnerait pas, » dit Cockrell. « Amène la bouteille et partons. »

A peine eurent-ils surgi au pâle soleil extérieur que le toit s'effondra derrière eux avec un grondement terrifiant. Des nuages de poussière envahirent la rue. Pour l'éviter, ils s'éloignèrent de quelques mètres, et s'assirent sur un tronc d'arbre tombé.

« Va falloir creuser là-dedans, quand la poussière se sera dissipée, » dit Cockrell.

— « Toutes les bouteilles sont probablement en miettes. »

Clignant des yeux dans la lumière, Holloway paraissait poussiéreux et gris, comme une vieille taupe.

— « Le meilleur bistrot dans ce quartier de Londres. Quelle poisse, Cockrell. Et ces bonnes femmes qui disaient qu'on était capable de rien construire sans elles. On a bien construit ça, non ? C'est le meilleur bistrot du quartier. »

— « *C'était le* meilleur, » dit Cockrell d'un ton sombre. Il allongea la main vers la bouteille.

Holloway resserra involontairement son étreinte.

— « Et à qui la faute, tout ça ? Elles sont parties... elles nous ont quittés. Parties pour la Syrie. »

— « Sirius. »

— « Et y a personne que toi et moi dans tout le sud de l'Angleterre, j'en mettrais ma main au feu. Cockrell, faut que tu boives un coup. »

— « Merci. »

Cockrell but directement au goulot, sans se soucier de l'absence de verres. L'air fraîchissait ; la chaleur de l'alcool était la bienvenue.

« Tout de même, » dit-il après un silence, « Estelle, c'était la championne du bœuf mode. »

A contrecœur, Holloway grogna un acquiescement.

— « Hé, passe-moi ça, » dit-il. « On va se retrouver à un drôle de régime sec, par ici, s'il ne reste plus rien à boire. »

Il s'essuya le menton. « Remarque, moi je suis un Anglais tout ce qu'il y a d'ordinaire. Je crois pas à toutes ces danses à la Lune, ces herbes et tout le toutim. Je lui ai dit : « Je ne m'abaisserai jamais à toutes tes superstitions païennes. »

Cockrell approuva de la tête ; sa barbe tremblait d'enthousiasme.

— « Moi aussi. Je lui ai dit : « Le pouvoir vous a tout simplement tourné la tête, à vous autres femmes. » Mais elle a pas voulu m'écouter. Elle s'entendait avec les Siriens comme larrons en foire. Elle passait son temps à organiser des réunions monstres à Stonehenge (1), tu sais. »

---

(1) Stonehenge : le Carnac anglais, où se réunissent encore aujourd'hui les adeptes de la religion druidique.

— « Si je sais !... « Nous les femmes, avons construit les premières maisons, planté les premières récoltes, etc. » De quoi vous rendre malade. »

— « Je lui ai dit, » se souvint rêveusement Cockrell, « tu ne peux pas retourner en arrière, Estelle. C'est possible que tu aies raison sur ce qui s'est passé il y a des milliers d'années par ici, mais nous les hommes sommes les maîtres, maintenant, et ce n'est pas la peine de chercher plus loin. Et si vous autres femmes n'êtes pas contentes, » j' lui ait dit, « vous n'avez qu'à aller dans Sirius ».

— « Bravo, » dit férocement Holloway. « Bravo ! »

— « Elle m'a dit : Tu ne serais même pas capable de repriser tes chaussettes. »

Holloway eut un rire méprisant.

— « Les chaussettes ! Quelle importance ? Je te le demande : quelle importance ? »

Quelque chose tomba sur le pavé avec un petit bruit sec — une noix creuse — et roula jusqu'aux pieds de Holloway. Les semelles de ses souliers commençaient à fausser compagnie à l'empeigne, et Cockrell apercevait ses orteils crasseux recroquevillés à l'intérieur comme une famille de souris.

« Des chaussettes ! » dit Holloway.

Plus loin, dans la rue, la corniche de la Banque des Marins et des Commerçants s'effondra dans un lent vacarme de tonnerre, entraînant la moitié de la façade dans sa chute.

« Tu sais ce qu'elle a eu le culot de me dire ? » demanda Holloway. « N'importe quel homme peut s'amuser à empiler des briques ou des pierres, elle a dit, mais la seule chose qui les maintienne en place, c'est le pouvoir du magnétisme féminin. » « Et le mortier ? je lui ai demandé ? » « Du sable et de l'eau, elle a répondu. Elle m'a dit : Si jamais nous partions, Herbert, au bout d'un an, on ne trouverait plus pierre sur pierre. »

Cockrell approuva, lugubre.

— « On peut très bien se passer de vous, on leur a dit. »

Holloway but un coup et ajouta, amer :

— « Et elles ont dit : On voudrait bien voir ça. »

Au bruit de craquement et de grondement lointain qui se produisit alors, Cockrell leva la tête, et aperçut le grand immeuble de la BBC qui se balançait majestueusement. Le sol se souleva d'un bond au moment où il toucha terre. Tout à coup, le trottoir grouillait de fourmis qui se hâtaient dans toutes les directions. Toutes étaient ailées ; c'était bizarre.

Dans l'intervalle, la tour de l'église avait commencé à pencher. Le réservoir d'eau sur le toit de l'hôtel disparut soudain, comme le Roi des Démons dans une pantomime ; puis l'hôtel lui-même sembla se plier en deux et retomber en une pile de décombres. Criant pour surmonter le vacarme, qui maintenant était universel, Cockrell dit :

— « Attention à ce noyer, j'ai l'impression qu'il s'abat ! »

Ils reculèrent hâtivement. Le noyer se couchait par saccades, secouant quelques noix desséchées et un vieux nid d'oiseau. Comme une fluxion de dents, les racines épaisses gonflèrent le trottoir. Le tronc s'inclina encore, craqua et tomba, dans un fracas de branches brisées.

— « C'est un petit tremblement de terre, » dit Holloway, nerveux, en évitant d'un bond le mur croulant de la boulangerie, « à moins que... ».

Il enlaça Cockrell des deux bras et ils oscillèrent de concert dans la rue prise de folie.

Par-dessus l'épaule de son compagnon, Cockrell vit la Bibliothèque Municipale se répandre sur le toit de la Poste. Un énorme nuage de poussière montait dans le ciel vers le nord, et le bruit était si fort qu'il vous empêchait de penser.

Avec un « *ouf* » d'épuisement, la boulangerie s'assit tout à coup sur le trottoir. Plus loin, deux grands immeubles d'habitation tout neufs se penchèrent l'un vers l'autre avec lassitude. Ils éclatèrent à leur point d'impact : des briques cascadèrent, et des conduites souterraines bondirent à leur rencontre en sifflant de leurs voix blanches ; les lampadaires tombaient avec la grâce d'allumettes brûlées. Le sol s'agita impatiemment sous les pieds de Cockrell, et il vit les pavés quitter leur place en rampant ; toute la rue commençait à glisser le long de la colline, comme un cours d'eau.

Danseurs agiles, agrippés l'un à l'autre, ils se maintenaient debout au centre d'un monde qui partait en miettes. Les immeubles, les arbres, les fourmis, les tours, les souris, les poubelles, les pots, les assiettes sales, les pavés et tout le reste s'écroulait, bondissait en rugissant, torrent d'amalgame qui les menait jusqu'au centre de la terre. La terre elle-même semblait couler, s'écrouler, se rapetisser toujours...

Doucement, alors que Holloway et Cockrell allaient s'envoler dans l'air tumultueux, une énorme forme sombre s'approcha d'eux. C'était un tube de sept mètres de long, ressemblant à une flèche verte qui aurait eu trois têtes ; il répandait une lueur argentée et une odeur de brûlé. Par la porte ouverte, ils aperçurent une femme d'un certain âge, furieuse, un torchon enroulé autour de la tête.

— « Vous deux alors ! Interrompre mon nettoyage de printemps ! Allons, dépêchez-vous, grimpez ! Notre nouvelle planète est bien mieux, maintenant ; elle a *trois* lunes. *De plus,* il faut que nous soyons de retour avant cinq heures, ou le dîner sera raté. Allons, vous deux ! On rentre à la maison ! »

Cockrell et Holloway se regardèrent, et soupirèrent, pas si malheureux que cela.

— « Oui, chérie, » répondirent-ils.

(*Traduit par Catherine.*)



Réflexion

par **DODY**

L'auteur de cette nouvelle est une femme, ce que son pseudonyme n'indique pas. Elle est professeur, peintre et sculpteur, et débute maintenant dans la littérature. Les toiles qu'elle peint sont abstraites : « Qu'il s'agisse de nouvelles ou de peintures, j'essaie d'exprimer la réalité d'un au-delà apparemment imperceptible. » *C'est cette « réalité d'un au-delà » que vous trouverez évoquée dans cette histoire sur le thème de « l'autre côté du miroir ».*



Mme Lambert avait ramené du marché aux puces une glace longue et étroite, au tain écaillé par endroits, et au cadre à demi démantibulé. Pour trois cents francs, ce n'était pas trop cher ! Après dix ans de mariage, Mme Lambert ne pouvait contempler de sa rondouillette personne que des petits morceaux réfléchis par le miroir bon marché qui surmontait son lavabo. Quand elle voulait s'assurer que sa robe « tournait » bien, il lui fallait grimper sur un tabouret et cet exercice devenait fatigant, compte tenu de sa réplétion et de ses varices.

M. Lambert, son mari, daigna approuver l'achat d'un léger sourire condescendant. Ce petit homme sec, noir et morose, entraîné par la guerre hors de la voie qu'il s'était choisie, — il avait été autrefois « frère quatr' bras » et avait porté la soutane — s'était marié moins par amour que « pour ne plus brûler », selon le conseil de saint Paul. Il portait au sexe faible un mépris non dissimulé, exigeant de sa femme soumission et dévotion sans limite. « La femme est faite pour l'homme car l'homme est fait pour Dieu », répétait-il souvent avec onction ; cela ne gênait guère Mme Lambert qui était elle-même fort pieuse. Jeune fille, elle ne demandait qu'à se marier pour avoir des enfants. Ce vœu n'avait été que trop bien exaucé : son mari, ne pouvant rester chaste et ne voulant pas vivre dans le péché, lui faisait des enfants à tour de bras — si l'on peut dire.

Or donc, Mme Lambert posa la glace dans la salle de bains, près de la baignoire, et l'inclina légèrement vers le mur. Un peu essoufflée, elle remit à plus tard le soin de la fixer convenablement. Les enfants rentreraient bientôt de l'école ; vite, elle avait le temps de baigner les deux plus petits avant l'arrivée des cinq grands. Elle s'assura que son mari était bien occupé en bas et fourra pour plus de commodité — ô scandale ! — le garçon et la fille dans le même bain, dos à dos, évidemment.

Jacques demanda le premier à sortir de l'eau ; rapidement (elle croyait entendre le pas de son mari dans l'escalier), elle le sortit, le mit debout sur un tabouret face à la glace.

— « Tiens, Maman, une autre salle de bains, là-dedans. »

— « Oui, mon chéri, » dit-elle, essayant de lui enfiler un slip et gênée par la moiteur des cuisses essuyées à la hâte.

— « Je vais pas tomber dedans, hein ? »

— « Ah !... »

Mme Lambert, la conscience mal à l'aise, venait de lâcher son fils qui hop, la tête la première, tout comme Maria Casarès dans « *Orphée* », était passé de l'autre côté du miroir...

Hurlant, se signant, invoquant Sainte Rita, elle appela son mari.

— « Tu es folle... Cette petite fripouille de Jacques est partie se cacher dans un coin pour te faire une farce. Ne me dérange pas toujours inutilement !... »

Ayant terminé la toilette de Marie-Odile, Mme Lambert s'approcha timidement de la glace, y appuya la main, mais rien ne bougea : c'était une bonne glace dure et froide comme toute glace qui se respecte.

Mais, en se mettant légèrement de biais, Mme Lambert pouvait voir son petit garçon, dans *l'autre* salle de bains, occupé à faire nager le savon dans la baignoire. En vain elle lui fit signe, il était bien trop absorbé pour intercepter le regard de sa mère.

A bout de ressources, elle frotta la vitre avec de l'eau bénite, qu'elle conservait pieusement dans un flacon, avec de l'eau de Lourdes qu'une amie lui avait rapporté de pèlerinage. Cela fit grand bien à la glace qui perdit un peu de son aspect de brocante, mais nul effet au petit Jacques assis tranquillement dans l'eau.

— « Et il est nu ! Et il va prendre froid ! » gémissait-elle.

Elle tourna le robinet d'eau chaude, s'aperçut qu'il coulait aussi dans l'autre salle et poussa un soupir rassuré.



Jacques, de l'autre côté du miroir, exultait de bonheur : il pouvait barboter dans l'eau à son aise. Il usa avec volupté le pain de savon, courut en chercher un autre dans l'armoire de toilette.

Encouragé par l'impunité, il résolut d'apprendre à nager, joua au Déluge, au sous-marin, au raz de marée. Jamais il n'avait été à pareille fête !...

Quand il vit sa mère tristement assise sur un tabouret, de l'autre côté, il lui fit signe.

— « Viens, Maman, viens on est bien ! »

Elle s'efforça de gratter la glace, avec ses vilains ongles ternes de ménagère surmenée.

— « Non, saute, Maman ! »

Elle grimpa sur le tabouret, et, hop, les yeux fermés, se recommandant à son ange gardien, elle plongea et se retrouva dans l'autre salle.

* * *

Une paix immense l'envahit... il faisait tiède et confortable... elle pleurait de joie, son fils dans les bras.

Elle se sentait gaie, détendue, heureuse...

Il régnait dans cette pièce un mélodieux silence, et elle se rendit compte que depuis des années ses oreilles étaient écorchées par les cris et les piailleries. Elle se dit ensuite que jamais son mari ne la rejoindrait là et s'aperçut, avec stupeur, de la joie que lui procurait cette constatation. Elle se l'avouait sans détours, car dans ce nouveau monde les pensées coulaient limpides, sans contraintes ni interdit.

— « Si nous visitions la nouvelle maison ? » dit-elle à Jacques.

Il était encore nu, mais cela ne la choquait plus, au contraire elle le trouvait beau, se sentait fière de l'avoir fait un jour — elle ne se souvenait d'ailleurs plus très bien ni où ni comment — et une brusque chaleur irradia de son ventre.

Quand elle ouvrit la porte, elle trouva une chambre qu'elle avait souvent vue en rêve, tendue de moire bleue, avec un vaste lit à baldaquin et de profondes bergères.

Un grand tapis rouge tombait d'un guéridon ovale, une épaisse moquette grise couvrait le sol ; une fenêtre s'ouvrait sur un parc dessiné à la française où dansaient des jeunes filles et des enfants en vêtements clairs.

Mme Lambert ne savait pas que de l'autre côté du miroir, on trouve toujours le pays dont on rêve inconsciemment et que, dans ce pays, on se voit et on vit tel qu'on est réellement dans son essence propre.

Mme Lambert, qui ne sentait plus le poids des ans ni des maternités, quitta son hideux sarrau de travail et choisit une jolie robe dans une penderie tendue d'indienne pâle. Elle lança en l'air ses informes souliers à lacets et courut avec son fils au milieu du jardin. De façon très naturelle, on lui fit place dans la ronde commencée, elle foula l'herbe de ses pieds nus, elle se grisa de soleil, elle regarda le ciel bleu jusqu'à en avoir le vertige et les yeux pleins de larmes. Quand vint le soir, elle se promena sur les rives d'un beau lac, en tenant toujours son petit Jacques par la main.

Elle rentra avec lui dans la chambre bleue et se coucha dans le lit à baldaquin, comme si elle n'avait rien fait d'autre de sa vie. Elle eut des rêves enchanteurs, mais ce ne fut pas de M. Lambert qu'elle rêva : elle l'avait totalement oublié.

Au petit matin, elle s'en fut à cheval, dans une épaisse forêt grise et violette ; elle se laissait bercer au pas du cheval, ne pensant à rien mais cueillant chaque rêve qui passait, communiant avec les choses dans leur être profond, s'assimilant au parfum des fleurs, des feuilles et de la terre mouillée, devenant elle-même le chant de l'oiseau, le murmure de la source, le reflet du nuage dans l'eau, la couleur de la mousse, la nuance des troncs d'arbres.

Passaient les journées, dans une communion totale avec ce qui l'entourait et qu'elle créait d'ailleurs, au fur et à mesure, sans le savoir car c'était une femme très simple qui avait été étouffée par la vie et les circonstances et qui renaissait, devenue elle-même avec la simplicité et le naturel d'un enfant.

Elle avait oublié qui elle était, où elle vivait auparavant. Elle ne savait pas qu'autrefois, elle était morte, n'ayant jamais pris conscience d'elle-même, et que maintenant seulement elle vivait alors que ce pauvre M. Lambert, après l'avoir cherchée en vain et alerté le commissariat de police se demandait avec angoisse qui allait désormais repasser ses chemises et torcher ses enfants.

*
* *

Quelquefois, Mme Lambert se sentait triste un peu et ne savait pourquoi. Elle entrouvrait la porte de la salle de bains et jetait un coup d'œil hostile à ses chromes brillants et impersonnels. Elle préférait de beaucoup se laver dans une cuvette de porcelaine peinte ou descendre dans une grande piscine où des mains invisibles la lavaient, la séchaient, la parfumaient.

Elle se regardait avec complaisance : elle était devenue belle et fine. Elle ressemblait tout à fait à une de ses arrière-grand-mères, dont le portrait romantique était suspendu, face à son lit, lorsqu'elle était petite fille. C'est pour cela qu'elle portait maintenant de longs cheveux ramenés en bandeaux sur les oreilles et s'affublait d'une crinoline dans laquelle Jacques sautait comme un bouvreuil, lorsqu'elle l'ôtait, le soir.

Ses mains, gercées jadis et rudes et noircies, étaient devenues blanches et douces. Elles ne faisaient autrefois que nettoyer, ravauder, vaquer à des soins grossiers : elles brodaient maintenant sur de la soie des rêves fleuris et colorés ou peignaient sur ivoire des histoires tendres et étranges d'oiseaux et de papillons.

Ces créations lui donnaient un intense sentiment de joie. Elle aimait aussi à couper des fleurs et à en composer des bouquets.

Le petit Jacques la suivait toujours de son regard heureux ; ils vivaient chacun dans un monde distinct mais non hostile et très proche parfois. Ils se rencontraient ou s'éloignaient comme des ondes sur un lac.

Son monde à elle était quasi enfantin : il y avait des portes d'or que M. Lambert lui avait brutalement fermées et qu'elle était encore trop meurtrie pour rouvrir... Un jour, peut-être... Elle ne montrait aucune hâte et se laissait vivre dans la joie.

— « Est-on toujours heureux ici ? » demanda Jacques.

— « Oui, » répondit une belle jeune fille, « sauf si l'on casse un miroir : cela porte malheur... »

Un matin, poussée par je ne sais quel démon, Mme Lambert revint à la salle de bains qu'elle n'aimait pas.

Par le miroir qui avait été déplacé, elle vit, en caleçon long et en bretelles, M. Lambert qui se faisait la barbe. Elle ne le reconnut pas et fut prise d'un fou rire à sa vue, puis s'attrista, constatant combien il était laid, vulgaire et satisfait de lui-même. Elle se demanda s'il n'y avait pas moyen de faire accéder ce pauvre homme à une vie meilleure... M. Lambert, sentant

probablement son regard, se retourna et après quelques secondes d'ahurissement la somma de revenir...

Terrifiée, elle recula... De rage, M. Lambert lança un tabouret contre la glace...

*
* *

Tout ne fut plus que ténèbres et chagrin ; les belles jeunes filles poussèrent un cri et disparurent, le monde vacilla et s'effaça et Mme Lambert se retrouva, nue, dans l'horrible salle de toilette verte et chromée. Elle reconnut son mari, tandis que, le rouge au front, il l'entortillait dans un peignoir ; elle ne comprit rien à son galimatias de « pardon, repentir, veau gras et qui aime bien châtie bien. »

Elle ne sut jamais combien de temps avait duré son absence. Quand elle fermait les yeux, elle revoyait le monde disparu, elle y vivait et restait sourde aux questions pressantes de son mari. Elle était complètement déphasée et ne savait comment recommencer cette vie nouvelle.

Ses enfants la regardaient avec curiosité et appréhension. Elle dut subir l'hypocrite intérêt de ses voisines et des gens de sa famille. Pour châtier l'épouse qu'il jugeait infidèle, M. Lambert lui avait réservé un lit dans une mansarde au grenier... Mais bientôt, il n'y put tenir et lui enjoignit de rejoindre le lit conjugal ; elle lui rit au nez et ne céda pas : elle avait à son insu acquis une grande fermeté de caractère ! Seule la consolait l'affection du petit Jacques ; elle ne vivait plus que pour cet enfant ; elle souffrait pour lui de ce retour brutal à la banalité quotidienne. Comme elle, pourtant, chaque fois qu'il fermait les yeux, il retrouvait le monde merveilleux qui leur avait été arraché.

Sur terre, il était triste et craintif ; quand on l'envoya en classe, on s'aperçut qu'il était gaucher, ce qui lui valut maints déboires et force zéros en écriture. M. Lambert voulut l'en corriger par le pain sec et le fouet, mais sa femme préféra consulter un psychiatre.

— « Il est très mauvais de contrarier les gauchers, » dit le praticien. « Les centres cérébraux... »

Un éclair de compréhension illumina l'esprit de Mme Lambert :

— « Il ne s'agit pas de cela, » dit-elle, « mais du miroir que j'ai un jour rapporté du marché aux puces... C'est depuis ce temps-là que je suis devenue gauchère, moi aussi... Regardez-vous donc dans la glace, Docteur, vous comprendrez ! »

Cependant, le spécialiste écrivit sur sa fiche, à côté de : Père : *incolore, inodore et sans saveur :*

Mère : *spécialement nerveuse, illogique et déséquilibrée...*



La petite sorcière

(The little witch of Elm Street)

par MILDRED CLINGERMAN

Après deux histoires comiques : « Dites-nous, grand-mère » *(n° 18) et* « Voyage-surprise » *(n° 19), et deux histoires dramatiques :* « Le rêve » *(n° 52) et* « La sève de l'arbre » *(n° 53), Mildred Clingerman nous revient avec un conte en demi-teintes et ironique, à propos de deux fillettes, l'une « possédée du démon » et l'autre possédée peut-être de quelque chose d'autre...*



NINA fit un effet marqué sur le voisinage.

Bien sûr, nous avions été prévenus, mais il était difficile de croire qu'une enfant aussi ravissante pût recéler en elle les sept enfers réunis.

Notre première rencontre eut lieu au début du printemps. J'étais en visite chez Mrs. Pritchett, ma plus proche voisine. J'avais commis l'imprudence de lui avouer qu'il m'arrivait fréquemment d'être débordée par mes travaux ménagers. Elle avait aussitôt insisté pour que je vienne chez elle constater de visu comment s'organisait une journée digne de ce nom. Je n'ai jamais pu résister à une démonstration basée sur l'expérience. Voilà sans doute pourquoi, lorsque je reviens de la foire annuelle du pays, je suis toujours munie de ces petits instruments ménagers qui paraissent sur place si simples à utiliser, mais qui se métamorphosent entre mes mains en d'insondables mystères, rétifs à toute manipulation...

Il y avait deux heures que j'admirais Mrs. Pritchett. Elle rangeait, arrangeait, remaniant et ordonnant toute chose, lissant les surfaces chiffonnées, faisant disparaître toute trace, toute preuve qui aurait pu laisser penser que Mr. Pritchett ou aucun autre être vivant fût jamais passé par là.

« Pauvre Mr. Pritchett... » me laissai-je aller à penser...

Dans la rue des Ormes, le living-room de Mrs. Pritchett avait été baptisé le « reproche vivant », — par rapport aux nôtres. Ni Mr. Pritchett, ni l'enfant Pritchett, n'avaient le droit de déranger l'ordonnance uniforme des « journées » de la maîtresse de maison, toutes ces journées qui s'emboîtaient en ronronnant, suite de petits compartiments propres étiquetés « nettoyage », « pâtisserie », « bébé », « marché ». Dans la nursery, je la regardai se pencher sur la voiture de l'enfant et enfoncer soigneusement un centimètre de couverture du côté droit, ce qui centrait très exactement sous le menton de Pritchett junior le nœud bleu qui ornait ladite couverture.

Pritchett junior, lui, demeurait inerte, mis à part quelques lents clignements des paupières. Au bout de sept mois et demi d'une existence parfaitement stéréotypée, il avait adopté le comportement et l'expression d'un juge de Cour Suprême. Mrs. Pritchett poussa la voiture jusque sur le porche ensoleillé, et le laissa à sa contemplation du monde. Evidemment, à cet âge-là, mes propres enfants attiraient plutôt l'attention par leurs hurlements... Mais au moins, ils ne ressemblaient pas à des saucisses farcies.

Revenue dans son living-room, Mrs. Pritchett souleva les raides coussins du canapé, afin d'inspecter de près les crevasses le long des accoudoirs. Elle me conta qu'un jour, il y avait deux ans de cela, elle avait découvert un pépin d'orange enterré là — d'où je conclus que, durant les brèves absences de son épouse, Mr. Pritchett était encore victime d'un état de péché inhérent à sa nature. Je fus ravie de l'apprendre. Il s'entêtait à manger des oranges dans le living-room, me dit-elle, bien qu'il ne continuât point à empiler les épluchures dans les cendriers. Il ne l'aurait pas pu, Mrs. Pritchett l'ayant obligé à cesser de fumer et ayant supprimé les cendriers...

Hélas !... la Doctrine Pritchett sur la Parfaite Ménagère, au fur et à mesure que la conférence avançait, me devenait aussi étrangère que les rites druidiques, n'ayant pas plus de chances d'être mise en pratique chez moi. Je m'apprêtais à fuir lorsqu'on sonna à la porte.

Une maigre fillette d'une douzaine d'années, portant lunettes et dont les cheveux raides pendaient mollement en rideau sur son front, tenait en laisse, d'une main ferme, une beauté de quatre ans, une mignonne à fossettes en tablier bleu. Le sourire de la petite mignonne était un véritable enchantement. Voici, pensai-je, l'image de la perfection. On oubliait de voir que les coudes ainsi que les genoux de la petite étaient entourés de pansements, et qu'une de ses joues duvetées était marquée d'un vilain bleu.

L'aînée éloigna une mèche gênante en soufflant dessus et donna un tour supplémentaire à la laisse.

— « Voici Nina, » fit-elle, en désignant la petite. « Nous venons d'emménager dans la nouvelle maison qui se trouve au bout de la rue et je fais le tour des voisins pour les prévenir — ce n'est que juste ! Surtout ceux qui ont des enfants. »

Elle lança un regard inquisiteur par-dessus l'épaule de Mrs. Pritchett, vers le living-room.

« Vous permettez que j'entre ? Il n'y a aucun danger, je vous assure. C'est une toute nouvelle laisse, comme vous pouvez le constater. Par ailleurs, Nina a quelque respect pour moi. Ça a toujours été ainsi. Quelle chance, hein ? Mais, évidemment, » ajouta-t-elle, « je ne peux être avec elle constamment. Il y a l'école, et tout... C'est que je voudrais vous expliquer, si vous le permettez ? Merci, c'est gentil de nous faire entrer. »

Mrs. Pritchett et moi nous reculâmes devant l'assurance de la fillette. Je m'assis sur le siège que je venais de quitter. La matinée devenait enfin amusante.

« Comme c'est bien tenu, » dit-elle, regardant le living-room. « Est-ce que toute la maison est comme ça ? Vous devez avoir des refoulements,

ou quelque chose de ce genre. J'en sais long sur notre subsconcient bestial. Vous comprenez, mon frère... *son* père... » (elle secoua la laisse pour indiquer Nina), « ... est professeur à l'Université. A propos, mon nom est Garnet Bayard. »

Elle tendit une petite main assez sale, d'abord vers Mrs. Pritchett, ensuite vers moi. Sa poignée de main fut rapide et brève. Elle s'assit tranquillement dans le meilleur fauteuil, la radieuse petite Nina s'appuyant contre ses genoux osseux.

« Voici ce dont il s'agit, » dit-elle, se penchant confidentiellement vers nous. « Nina libère ses instincts agressifs sans tenir aucun compte de leurs conséquences douloureuses. Pour elle-même, je veux dire. De là les pansements dont elle est couverte. Il va de soi que ce dont ses victimes peuvent avoir à pâtir la laisse parfaitement indifférente. Ils — c'est-à-dire ses parents et le psychiatre — croient que ce n'est là qu'une simple phase provisoire de son développement. Je suis personnellement un peu fatiguée de cette phase. Je vis avec mon frère et sa femme depuis la naissance de Nina, et franchement, elle a toujours été ainsi. J'ai horreur d'avoir à m'exprimer comme une réactionnaire, mais tant que la psychiatrie ne relèvera pas davantage des sciences exactes... » (Garnet leva les sourcils et haussa les épaules), « ... on peut aussi bien s'adonner à la sorcellerie. Je trouve d'ailleurs l'étude des sciences occultes fascinante. Mon frère possède toute une collection de livres anciens sur ce sujet... »

Mrs. Pritchett, dont la bouche s'ouvrait et se refermait sans émettre de sons, retrouva finalement la voix.

— « Je ne comprends pas très bien. De quoi êtes-vous donc venue nous *prévenir ?* »

Garnet la regarda avec étonnement.

— « Je suis venue au sujet de Nina. Elle mord. Elle rue. Elle pince les bébés. Elle lance son tricycle dans les postérieurs des braves vieilles dames et ne manque jamais son but. C'est le diable incarné. »

Mrs. Pritchett déglutit.

— « Vous... Vous voulez dire qu'elle s'attaque à des gens qui ne lui ont rien fait ? A quoi pensent ses parents ? N'ont-ils donc aucune influence sur elle ? »

— « Ils n'ont que moi, » dit Garnet, « moi et la laisse. Quant à ce qu'ils pensent, le saura-t-on jamais ! Par exemple, Pamela, la mère de Nina, est couchée en ce moment ; elle lit Proust. On pourrait supposer que la lecture de Proust l'obligerait à repenser, réanalyser, redisséquer de vieilles impressions nébuleuses de son passé, plus qu'a moitié oubliées... Pas du tout, ça l'endort. Elle est plutôt fatiguée par le déménagement, et la vue de toutes ces caisses à déballer et toutes ces valises à vider l'a simplement menée à Proust. Et voilà. »

Mrs. Pritchett avait atteint le stade des torsions de mains.

— « Mais enfin, nous, les voisins, que devons-nous faire ? »

Garnet la contempla un moment, puis parla d'une voix apaisante.

— « Pour Nina ? Rien. Sauf tenir votre grille fermée et verrouillée.

Et quand vous sortez vous promener, retournez-vous souvent. Elle est extraordinairement silencieuse quand elle s'approche de ses victimes. »

L'heure du déjeuner venant, je me sauvai, emportant avec moi l'image réjouissante d'une Mrs. Pritchett pétrifiée d'horreur, les yeux écarquillés, fascinée par on ne sait quelle épouvantable vision d'irréparable désordre. Je décidai que le printemps était encore plus beau que d'habitude. Bien sûr, notre quartier n'était ni terne, ni ennuyeux avant l'arrivée de Nina et Garnet, mais il n'y avait guère de sujet d'indignation. D'accord, nous, les femmes, réagissions vivement quand il était question des Pritchett. Certaines d'entre nous faisaient claquer leurs langues, d'autres hochaient la tête, d'autres encore ricanaient, mais nous donnions toutes de la voix pour psalmodier en chœur : « Pauvre Mr. Pritchett !... » Etant leur voisine immédiate, j'en voyais davantage que la plupart. Par exemple, tous les matins, Mrs. Pritchett balayant le porche après le départ de son mari, comme décidée à effacer jusqu'à l'ombre de ses pas. Je l'entendais donner ses ordres, faire ses sermons, et pas une seule fois Mr. Pritchett ne se permettait la moindre répartie.

Bien sûr, lors de certaines soirées, j'avais bien entendu quelques spéculations gauloises quant à la manière dont Pritchett junior avait pu arriver... Sa venue ne se produisit qu'après six ou sept ans de mariage, et lorsque Mrs. Pritchett commença à arborer les larges robes sombres destinées à dissimuler son embonpoint naissant, les bons vivants du voisinage n'hésitèrent pas à déclarer qu'elle allait sûrement donner le jour à une créature robot du genre polyvalent, mais dénué de cordes vocales.

Nous fûmes toutes très déçues de ce que le bébé ne dérangeât aucunement la rigueur des journées ménagères du foyer Pritchett. Certaines femmes disaient : « Attendez, vous verrez quand il commencera à manger et à marcher tout seul ! » Quant à moi, je n'avais aucun espoir de ce genre. J'étais persuadée que Mrs. Pritchett aurait raison de son fils. J'avais assisté à la lente métamorphose de son mari. Il n'avait pas toujours été un objet de pitié pour les voisins.

Dans le temps, nous nous étions prêté des livres, lui et moi, et parfois il nous était arrivé d'échanger quelques mots au crépuscule, lui se tenant sur son gazon propret et contemplant d'un œil attendri notre cour semée de jouets, d'enfants braillards, de chats et de chiens.

Nous parlions bière, pigeons et peinture à l'huile. Il aimait tout cela. Mais Mrs. Pritchett avait exclu le tout de sa maison, comme étant trop salissant. Il disait parfois de jolies choses imprévues. Ainsi, le soir où je lui fis part de mes efforts pour mesurer mes fenêtres en vue de confectionner des rideaux neufs. Je m'y étais reprise à quatre fois, et chaque fois le nombre de centimètres était différent. C'était réellement exaspérant.

— « Oui, » avait-il dit avec un bon sourire, « il y a quelque chose de très bizarre dans le comportement des mètres. Je pense qu'ils doivent nous détester, et de temps à autre, ils ne peuvent résister à l'envie de nous ridiculiser. Rien que pour nous apprendre à être assez fous pour croire que nous pouvons apprivoiser un peu d'espace, ou plus encore, l'enfermer. »

Je rentrai chez moi et contemplai mon mètre d'un regard différent. Les paroles de Mr. Pritchett ne servirent qu'à affermir ma conviction que ce monde est un endroit terrifiant et merveilleux, où tout est possible. Le tout est de conserver suffisamment de souplesse d'esprit pour l'apprécier comme il convient.

*
* *

Je me mis à souhaiter, peu charitablement, que la première attaque de Nina fût dirigée contre Mrs. Pritchett. Malheureusement, elle s'exerça sur mes deux enfants. C'est en soignant et consolant que j'appris l'affaire, histoire ponctuée de force larmes et sanglots. Nina, montée sur son tricycle, s'était lancée sur mes fils alors qu'ils jouaient tranquillement aux billes. Le plus grand dommage avait surtout été causé à leur fierté. Il était impensable qu'une fillette de quatre ans se fût attaquée à des garçons de huit et dix ans. Et, bon sang de bois, elle n'en retrouverait plus l'occasion ! Les pleurs cessèrent quand ils se mirent à se démontrer mutuellement comment ils s'y prendraient pour s'en défendre. J'intervins pour les séparer avant qu'ils n'oublient que ce n'était là qu'une démonstration, et leur dis combien je serais déçue de les voir s'abaisser à se battre contre une enfant de quatre ans.

— « Mais que devons-nous faire ? » hurlèrent-ils. « Tu veux donc que nous nous couchions par terre pour que ce vieux tricycle nous passe mieux sur le corps ? Tu nous veux en miettes ? »

Je me souvins des paroles de Garnet :

— « Retournez-vous souvent. Et si vous la voyez venir, mettez-vous à l'abri. Fuyez ! »

Je n'obtins en réponse que des regards belliqueux, mais au bout de deux semaines, c'était devenu la réaction habituelle de tous les enfants du voisinage ainsi que de la plupart des adultes. Elle mordit le facteur au pouce, s'y agrippant comme un chien furieux. Elle assaillit le gros Mr. Simpson, s'attaquant à son ventre, à deux reprises différentes. Chaque fois que des enfants étaient rassemblés, elle les dispersait en pédalant furieusement dans le tas.

Je m'habituai à entendre sans cesse dans la rue des hurlements et des bruits de fuite éperdue. Et au milieu des drames et du sang, Nina conservait son sourire angélique. Toutes les mères se prirent à souhaiter la venue des vacances d'été. Les écoles fermeraient, et Garnet aurait davantage de temps pour jouer son rôle de gardienne.

Nous étions tous d'accord pour reconnaître que Nina souffrait des suites de ses attaques autant que ses victimes. Davantage même. On ne la voyait jamais que recouverte de pansements. Nous hésitions à rendre visite à ses parents, car les premiers à l'avoir fait avaient été quelque peu surpris par l'accueil des Bayard.

J'appris que la mère de Nina était une femme languissante vivant entre des monceaux de livres et des couches de poussière et qui, en entendant énumérer les méfaits de Nina, se hérissait ou éclatait de rire. Les rires du Professeur Bayard sonnaient plus creux, et l'on remarqua qu'il arborait

plusieurs bleus au tibias. De plus, chez lui, le professeur n'était vêtu que de shorts et plusieurs dames âgées qui se rendirent chez eux furent choquées par la vue de sa maigre poitrine nue. Quant à la conversation, elles n'en avaient jamais entendue de pareille, dirent-elles. D'innombrables crudités, mais aussi toute une série de mots dont l'usage n'était pas courant. Les Bayard semblaient être des gens divertissants, mais j'étais trop occupée à ce moment-là pour rechercher leur compagnie.

Par ailleurs, Garnet venait me voir assez souvent pour que je fusse au courant de la vie des Bayard, bien que, de manière générale et pour ma plus grande délectation, sa conversation prît des tours plus imprévus. Quand elle était accompagnée de Garnet, Nina n'avait rien de menaçant. Elle jouait avec les jouets abandonnés des garçons, image même de la joie sereine. J'en demeurais charmée. Cependant, Garnet ne manqua pas de remarquer que même les bulldozers sont parfois en panne d'essence.

La conversation de Garnet produisait sur moi l'effet que m'avait produit celle de Mr. Pritchett dans les temps passés. Il me parut certain qu'elle était douée d'une sorte de génie et pourrait bien un jour étonner le monde par son originalité et sa flamme. Mais, à l'âge de douze ans, elle se contenta de m'étonner, moi. Sa vivacité d'esprit, sa manière d'assimiler, de percevoir, de refuser — sa façon de jouer avec des mots nouvellement découverts, le plaisir qu'elle prenait à modeler sa pensée avec rigueur — tout cela m'enchantait. Je l'aimais pour sa capacité de s'intéresser à tout : les gens, les chats, la pâtisserie, les étoiles ou la manière de récurer un plancher.

Aujourd'hui, je comprends que Garnet, de tout temps, avait été créée pour être poète. Alors que je n'ai vu en elle que l'image d'une apprentie sorcière...

Tout commença le jour où elle se précipita chez moi pour m'annoncer qu'elle avait découvert, dans ses livres de sorcellerie, une cure possible pour Nina.

— « Je suis convaincue, » déclara-t-elle, « qu'elle est, pour reprendre un terme barbare, « habitée » par un démon. Et pourquoi pas ? N'est-ce pas là ce que le psychiatre essaie de lui extirper à l'aide de poupées et de meubles miniature ? Il lui donne ces objets afin qu'elle construise un monde à son échelle et réagisse à ce contact, tandis qu'il l'observe. Pour réagir, elle réagit : elle arrache, elle écrase, elle émiette. Pourquoi toute cette mise en scène ? Il en apprendrait autant en la voyant à l'œuvre dans la vie de tous les jours. Savez-vous à combien s'élèvent nos notes de frais, rien que pour les pansements ? Elle finira par se tuer, si nous ne trouvons pas rapidement une solution. » Garnet repoussa nerveusement une mèche de cheveux. « D'un jour à l'autre, à présent, elle peut s'en prendre aux automobilistes.

» Il faut que je m'en retourne. J'ai laissé Pamela alors qu'elle était en train de lui mettre un nouveau bandage. Non, Nina n'a attaqué personne aujourd'hui. Pas encore. Mais la semaine dernière, il nous a semblé remarquer, Pam et moi, que Nina adorait être pansée... Elle venait de barrer la route à un homme à bicyclette et, après cet exploit, semblait convaincue

d'avoir mérité là un pansement de taille, alors qu'un petit sparadrap aurait fait l'affaire. Ce qu'elle a hurlé ! Depuis, nous tentons une expérience. Nous lui faisons d'importants pansements, plusieurs fois par jour, de manière à la faire ressembler à une momie. Mais je n'ai pas grande confiance dans le résultat escompté. Nina ne cesse de protester parce qu'il n'y a pas de « rouge ». Vous n'auriez pas une bouteille de sauce tomate ? Nous n'en usons guère. Pamela est d'avis que les gens qui en mangent mériteraient d'être rejetés dans les ténèbres, mais moi je ne déteste pas ça... »

Je trouvai la bouteille en question, et la remis humblement à Garnet.

— « J'espère que vous découvrirez le pourquoi de son attitude » souhaitai-je. « Cette idée de pansements me semble assez astucieuse. Peut-être se fait-elle du mal uniquement pour obliger sa mère à la couver ? »

Garnet secoua impatiemment la tête.

— « Ce serait trop simple et fort peu drôle, en plus. A propos, j'aurais besoin de quelques... fines herbes. Pour le philtre, vous savez, l'exorcisme. Depuis deux jours j'essaie de rassembler les éléments nécessaires, ça commence à faire un fameux tas de saletés. Auriez-vous du romarin ? Bon. Merci. Je prendrai également quelques graines de pavot. Je n'ai pas parlé à Pam de mon projet. Je sais que mon frère ne dirait rien, ça l'amuserait plutôt. Mais Pamela est parfois très mère-poule, vous n'imagineriez pas ! Ils se rendent ce soir à une réception donnée par la Faculté. Dès que je les aurai expédiés, j'agirai. »

J'en fus très alarmée.

— « Garnet ! Etes-vous bien sûre de ne pas lui faire de mal ? Vous n'allez pas lui faire prendre des drogues ou je ne sais quelle mixture ? »

— « Mais pas du tout. Je vais simplement la faire asseoir au centre d'un pentagone tracé à la craie, ensuite je prononcerai mon *abracadabra*. A vrai dire, j'ai combiné ensemble trois incantations : j'ai pris ce qu'il y avait de meilleur dans chacune d'elles. »

Elle allait sortir, hésita : « Heu... il n'y aucune raison pour que vous vous trouviez à proximité de la maison, ce soir, n'est-ce pas ? Il m'est venu à l'esprit que le démon de Nina pourrait essayer de trouver un autre habitat. Le livre ne semble pas envisager cette possibilité... Mais afin d'éviter tout risque inutile, pourquoi ne garderiez-vous pas votre famille tranquillement chez vous, disons, entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente ? »

Je lui promis de suivre son conseil, et Garnet s'en alla.

A mesure que l'heure de l'enchantement approchait, ce soir-là, je me sentais de plus en plus nerveuse. Je crois que je m'attendais plus ou moins à une gigantesque explosion suivie d'un nuage en forme de champignon...

Garnet m'appela au téléphone dès la fin de sa « cérémonie ».

— « Bien sûr, tout a très bien marché. Nina était là, assise, essayant de s'écraser les doigts avec son marteau de caoutchouc et souriant comme un ange. Je me démenais comme une folle — pensez donc, il fallait allumer les baguettes d'encens, accomplir les gestes rituels, chanter les incantations magiques, jeter par ci par là de petits paquets d'herbes — lorsque soudain,

les rideaux de la fenêtre tombèrent avec fracas. Nina se mit à pousser des hurlements déchirants. J'avais plutôt la tremblote moi-même, mais restaient encore quelques détails à mettre au point. Nina ne cessait de pousser des cris perçants et de taper du talon — le diable incarné ! A la seconde où je finissais de jeter le sort, on sonna à la porte d'entrée. Comme j'allais ouvrir, Mr. Pritchett entra précipitamment et prit Nina dans ses bras, avant même que j'aie eu le temps de dire un mot. Vous comprenez, il passait par hasard, et ayant entendu les cris de Nina, avait cru qu'elle s'était fait du mal.

» Il n'avait pu s'empêcher de regarder par la fenêtre, et m'apercevant, je suppose qu'il pensa que j'avais perdu la tête ! Mais écoutez bien... le pire, c'est que Nina cessa *instantanément* de pleurer, et au lieu de lui donner des coups de pied, elle s'est mise à l'embrasser...

» Mr. Pritchett était tout pâle et respirait bruyamment... alors, je lui ai offert du gin, et il l'avala d'un trait ! Et ce n'est pas tout ! En partant, il marmonnait quelque chose au sujet de bière, de pigeons et du droit qu'a tout être humain d'être lui-même ! Dites, qu'en pensez-vous ? »

Je raccrochai finalement, pensant : « Pauvre Mr. Pritchett, un seul verre de gin suffit à ressusciter toutes ses vieilles amours... »

Je me sentais si triste pour lui qu'abandonnant pour un instant la douce et chaude ambiance de notre living-room, je sortis contempler les étoiles. Au bout d'un moment, je fus certaine de bien entendre la voix de Mr. Pritchett : debout sur le pas de la porte de sa cuisine, il jetait des bouteilles de bière vides dans l'obscurité et braillait d'une voix avinée les paroles très crues d'une chanson à boire. Derrière lui, j'aperçus Mrs. Pritchett, les mains serrées contre la poitrine, la bouche grande ouverte, mais ne proférant pas la moindre parole.

*
* *

On ne peut pas dire que, ces temps-ci, la rue des Ormes soit absolument morne, bien que l'indignation publique n'ait plus tellement de sujets sur lesquels s'exercer. Evidemment, certains d'entre nous font encore marcher leurs langues lorsqu'il s'agit de ce petit garnement de Pritchett, mais d'autres se contentent de sourire. J'ai entendu dire que certaines personnes s'indignaient des saletés causées par les pigeons de Mr. Pritchett, mais moi, j'aime voir leur carrousel sur fond d'azur.

Hier, en allant passer un petit moment chez cette pauvre Mrs. Pritchett, j'ai trouvé, comme d'habitude, les cendriers du living-room débordants de pelures d'oranges. Par terre, gisait une bouteille de bière vide, à moitié cachée par le volant d'un fauteuil. Mais aussi, le regard de Mrs. Pritchett arborait une nouvelle lueur, comme si elle contemplait une image particulièrement plaisante.

— « Mr. Pritchett, » m'a-t-elle confié avec fierté, « vient d'être nommé à un poste beaucoup plus important. J'avoue que je ne suis nullement étonnée, c'est une nature si énergique ! »

Je suis au regret de devoir dire que les Bayard ont quitté le quartier.

Le coup des pansements a probablement opéré des miracles sur Nina, à moins que ce ne soit le psychiatre. Les gens d'ici la regrettent encore. Après tout, il ne court pas tant de beauté par le monde, et l'on ne se résigne pas sans peine à s'en séparer ; surtout lorsqu'elle s'accompagne, comme ce fut le cas toutes ces dernières années, de la douceur rayonnante de la nouvelle Nina.

Mais c'est Garnet qui me manque le plus. Si pleine d'enthousiasme, de cœur, d'originalité, si charmante. Et pourtant, il fut un temps où elle m'inspirait une sainte terreur. Car qui peut se faire à l'idée que la Justice Immanente en personne se promène dans votre quartier — à moins que ce ne soit une Sorcière ?

(Traduit par Régine Vivier.)



Le condamné

par GÉRARD KLEIN

Un conte ultra-bref, d'un genre inattendu et différent de tout ce qu'on a pu lire auparavant de Gérard Klein. Où s'unissent l'allégorie philosophique et l'histoire à « chute ».



Je vis au centre d'une sphère sans bords et déformable. Le temps s'écoule sans que je change. Aussi loin que porte ma vue, je ne vois rien qui bouge. Je ne peux pas créer, je ne peux pas rêver. Le temps emporte mes pensées aussitôt nées. Je ne puis qu'être, sans passé et sans mémoire. Il me reste tout juste le souvenir d'avoir vécu autrefois pour mieux faire ressortir l'ignominie de ma situation. Je ne vieillis pas. Et quoique je ne discerne pas mieux le terne avenir que le morne passé, je sais que je ne vieillirai jamais, que je ne mourrai pas. Je sais que les hommes redoutent la vieillesse et haïssent la mort, mais quoique j'aie partagé jadis ces sentiments, je souhaite infiniment sentir s'espacer les battements de mon cœur et les pulsations de mes artères, se raidir mes muscles, se déformer mes os. Mais je n'ai plus qu'un souvenir interminable du corps que j'ai abandonné.

C'est par un soir d'été que je tuai ce corps. Peut-être était-ce par jeu. Mais la vérité est que j'avais trop de chance et étais solitaire. Il n'est pas bon pour un homme que les dieux le chargent d'un lourd poids de bonheur sans lui accorder la moindre aide.

Je me tuai. Je me tuai pour retenir en mon esprit un visage qui en fut effacé et que dans un effort horrible et vain j'essaie sans cesse de rappeler. J'entendis les cris, puis les pleurs flottant en une mer sonore, tandis qu'on soulevait mon corps bercé de la marche incertaine des porteurs. Puis je fus projeté ici.

Il n'est ici nulle part où je puisse aller. Cette sphère est infinie. Il n'est si long voyage qui mène à son bord.

Au centre de la sphère, je tournoie. Cela me permet de sentir couler le temps. Tant de tours. Mais le temps est un fleuve d'un égal débit et, quoique les années passent, je ne change jamais. Le temps est un sable vert et j'en compte les grains sans pouvoir les marquer et sans les reconnaître. Je ne peux rien bâtir, ni rêve ni création Le temps est là seulement pour que je me rende compte de la durée infinie de cette absence de vie.

Il m'arrive pendant des temps immenses d'avoir une apparence de vie. Et je crois au matin que j'ai quitté la sphère sans bords, le désert clos de temps. Mais il arrive dans la journée que je vieillisse et au soir que je meure. Et lorsque la fausse aurore m'apporte une nouvelle vie, je sais que je ne suis que le jouet de quelque dérision suprême.

Puis j'oublie.

Mon esprit est très lucide. Mais je ne peux ni créer ni rêver. Je ne souffre pas. Je regrette mon corps, ma vraie vie, la vieillesse arrêtée de mes membres, la douleur endurcie de mes nerfs et mes os tordus le long du temps.

Je suis seul, définitivement.

Et je sais qu'au-delà d'une distance infinie, au-delà d'une zone indécise, s'étend une autre sphère et vit un autre être, mais je ne l'atteindrai jamais.

Je suis en Enfer.



■ ***L'un des nôtres à l'honneur.***

La revue *Scientific American* a consacré son numéro spécial de septembre 1958 à l'innovation dans les sciences. La partie physique de ce numéro a été confiée au docteur John R. Pierce. Le Dr. Pierce est un vieux fanatique de la science-fiction. Après avoir écrit des lettres aux magazines de science-fiction, il se mit à écrire des nouvelles et des essais, aussi bien sous son propre nom, de 1930 à 1944, que sous le pseudonyme de J. J. Coupling à partir de 1944. On se souviendra en particulier de sa nouvelle parue dans « Fiction », *« Mr. Kincaid voyage dans le passé »*.

Le Dr. Pierce, qui dirige les recherches sur les télécommunications à la fameuse Bell Telephone C°, et qui donna son nom au transistor, est un des savants les plus éminents de notre époque. Son *« Traité des faisceaux électroniques »* est employé dans l'enseignement supérieur dans tous les pays, Russie comprise. Son ouvrage de vulgarisation *« Electrons, ondes et messages »* est un des chefs-d'œuvre du genre. Le Dr. Pierce n'a nullement honte de son intérêt pour la science-fiction et l'a fréquemment défendue lors des réunions de l'association américaine pour l'avancement des sciences.

La place qui lui est réservée dans cet important numéro du *Scientific American* est un honneur de plus.

Culbute dans le temps

(*Pilgrimage*)

par CHAD OLIVER

Une petite ville de l'Est du Texas, pleine de réminiscences sudistes, et une visite des Grands Galactiques qui se déroule comme jamais encore on n'y avait assisté. Sur ces données, Chad Oliver a réussi une nouvelle imprévue et fort drôle.



GRAND-PÈRE Erskine avait décidément quelque chose qui n'allait pas et tout Pryorville le savait. Il ne s'agissait pas, bien entendu, du simple fait que grand-père était un incurable hurluberlu. *Cela,* c'était depuis cinquante ans l'évidence même et les excentricités de grand-père faisaient partie du mode de vie de Pryorville au même titre que les pique-niques, le jeu des charades ou la jolie fille de la maison voisine.

Cette fois-ci, c'était autrement alarmant.

D'abord, Grand-père était heureux. Il faisait aux gamins des sourires rayonnants et ses remarques d'ordinaire acides avaient perdu beaucoup de leur mordant. Ensuite, Grand-père travaillait, et cela en dépit de sa ferme conviction hautement proclamée que l'application laborieuse était la marque infaillible d'un esprit faible. Il est vrai que personne n'avait une idée bien nette de ce que Grand-père pouvait faire, mais toujours est-il qu'il travaillait. Et, signe le plus inquiétant, Grand-père avait été surpris exprimant son enthousiasme à propos du prochain Pèlerinage annuel de Pryorville. Quand on se rappelait l'avoir entendu déclarer péremptoirement que le Pèlerinage représentait l'institution la plus ennuyeuse que l'humanité eût jamais mise sur pied, il y avait vraiment de quoi être effrayé.

Deux jours avant le Pèlerinage, tous ces symptômes étaient manifestes et l'on sentait qu'une crise approchait. Grand-père Erskine se réveilla aux premières lueurs de l'aube et ne prit même pas la peine de canarder, avec la carabine à air comprimé qu'il gardait sous la main à cet effet, le geai bleu aux cris rauques qui logeait dans l'arbre en face de sa fenêtre. Chaussé de ses pantoufles antédiluviennes claquant à chaque pas, il enfila le vestibule, en maudissant à voix basse les carpettes jetées çà et là sur le parquet bien ciré, et entra majestueusement dans la salle de bains. Il se savonna le visage et passa sur sa peau rose et luisante la lame d'un rasoir à manche, après quoi il se frictionna avec une bonne dose de lotion du Cerf Sauvage. Et comme la cousine Bess avait en horreur l'odeur du Cerf Sauvage, qui, déclarait-elle, lui soulevait le cœur, il s'arrangea pour en asperger généreusement la pièce. Il employa deux brosses noires ovales pour lisser ses

cheveux blancs coiffés en arrière, passa avec soin le peigne dans son bouc, et revint dans le vestibule, nu comme un ver.

De nombreuses pensées pieuses étaient accrochées, dans de petits cadres bruns, aux murs tapissés d'un papier jaune à fleurs. Grand-père les détestait toutes, mais il réserva son regard le plus corrosif à celle qui affirmait : UNE FEMME VERTUEUSE AVEC UN BEAU BÉBÉ DANS UNE MAISON BIEN TENUE FAIT LE BONHEUR D'UN BON CHRÉTIEN. Une surface de deux mètres carrés de mur était occupée par une galerie de portraits, photographies jaunies des membres défunts du clan Erskine avec leurs femmes à la mine aussi austère qu'eux et leurs enfants. Bon nombre de ces hommes portaient l'uniforme des Etats confédérés et avaient le visage encadré d'une imposante barbe noire. Les femmes portaient des robes à col montant, étaient coiffées avec de lourds bandeaux et affichaient toutes une expression de désapprobation générale. Les enfants étaient guindés, intimidés et propres comme des sous neufs. Grand-mère était là aussi, dans le bas à droite. Grand-père lui trouvait l'air un peu fatigué.

Une fois dans sa chambre, Grand-père s'habilla avec un soin digne d'un maniaque. Il passa son pantalon noir collant et boucla ses bretelles par-dessus sa fine chemise blanche. Il noua méticuleusement sa cravate noire, boutonna son gilet doublé de soie et endossa sa redingote noire. Puis il s'assit sur le bord de son lit et, après maints soupirs accompagnés de jurons, parvint à enfiler ses bottes de cow-boy aux reflets éblouissants. Il compléta sa tenue avec un chapeau noir à larges bords, admira son image dans la glace fêlée et s'approcha de la bibliothèque. Il tira sur son bouc et réfléchit un moment. Dans le passé, il avait obtenu d'excellents résultats avec la *Vie du Marquis de Sade,* ainsi qu'avec *Ulysse,* de James Joyce, mais seulement avec les quelques personnes cultivées de la ville. Il tendit la main pour prendre *L'amant de Lady Chatterley,* une valeur sûre, mais se ravisa et choisit un gros volume intitulé : *Le Général Sherman, un héros américain.* Il eut un petit ricanement de satisfaction. Le général Sherman, cela devait réussir infailliblement.

Grand-père émergea de sa chambre, le livre sous le bras. Il descendit lourdement l'escalier en colimaçon et s'arrêta sur le palier pour écouter. Oui, il enendait un caquetage de voix féminines ; ces dames étaient levées et déjà actives. Grand-père respira profondément et continua de descendre l'escalier en chantant avec entrain l' « Hymne de Combat de la République ».

Les voix féminines se turent immédiatement.

Grand-père entra dans le living-room, enleva son chapeau et fit une magnifique révérence. « Je vous souhaite le bonjour, cousine Bess, » dit-il, « et à vous aussi, ma *chère* Mrs. Jackson. Où est mon déjeuner, nom de Dieu ! »

La cousine Bess, une grande femme à tête de gallinacé, qui jouait le rôle d'une femme de pionnier dans le Pèlerinage, ne cilla pas. Mrs. Jackson, qui siégeait au Comité de Direction et était taillée à peu près comme un échalas, agita son petit éventail et rougit.

— « Le café est sur le poêle, » dit la cousine Bess.

Grand-père soupira.

— « La courtoisie est-elle morte ? » questionna-t-il. « En est-on arrivé là... à ce qu'un gentleman doive faire cuire lui-même ses œufs sur le plat ? »

— « Vous n'êtes pas un gentleman, » dit la cousine Bess. « C'est moi qui vous le dis. »

Grand-père rejeta son chapeau sur sa nuque.

— « Je vais aller déjeuner à l'hôtel et exposer mes griefs, » annonça-t-il. « En tant que femme de pionnier, ma chère, vous devriez être sacrifiée aux Indiens au premier accident de chariot. »

— « Ça c'est trop fort ! » dit cousine Bess.

— « Ça c'est trop fort ! » fit, en écho, Mrs. Jackson.

— « C'est bien mon avis, » dit Grand-père en gagnant la porte de son pas pesant et en la claquant derrière lui.

Il s'arrêta sur la grande véranda et se mit derrière une des colonnes blanches pour allumer un bon cigare noir à l'abri du vent. Il en tira avec délice quelques bouffées, descendit les marches et partit en direction de la ville.

Grand-père se sentait en forme.

Il allait s'offrir un bon petit déjeuner avec quatre tasses de café, puis il pourrait attaquer son travail de la journée.

Son seul problème était qu'il ne savait pas encore exactement où il volerait le poste de télévision.

*
* *

Loin au-dessus de la ville, où l'azur du ciel cédait la place au vide noir de l'espace semé d'étoiles, le grand astronef attendait. Il se déplaçait juste assez pour compenser la rotation de la Terre. Sa mission était presque terminée, mais la curiosité des savants qui l'occupaient n'était pas entièrement satisfaite. Il était d'usage, naturellement, d'agir par l'entremise d'un indigène, et de préférence d'un indigène disposé à violer les tabous de sa culture contre une récompense appropriée. Mais le mode de paiement choisi par le vieux bonhomme était d'une étrangeté déconcertante.

*
* *

Il serait inexact de dire que Pryorville était dans la fièvre des préparatifs du Pèlerinage, mais on ne pouvait nier que la ville était nettement moins morte que d'habitude. Le vieil Hôtel du Bayou (construit en 1839) avait été repeint à neuf et la longue balustrade en fer qui courait le long du balcon brillait au soleil matinal. Chaque femme en ville était occupée à mettre la dernière main à son costume du XIXe siècle plus ou moins authentique et le corral aux barrières de bois souffrait de l'affluence annuelle des chevaux devant participer au défilé. D'antiques automobiles étaient stationnées le long des rues et l'on voyait même un vieux chariot du temps de la conquête de l'Ouest arrêté près du pont à la sortie de la ville. Une fenêtre sur deux était pavoisée aux couleurs des Etats confédérés.

Grand-père traversa toute cette splendeur fanée, son exemplaire du

Général Sherman, un héros américain serré fortement sous son bras. Sa voix résonnait gaiement dans la rue et les paroles inattendues de l' « Hymne de Combat de la République » cinglaient l'air printanier comme un blasphème. Non pas que Grand-père éprouvât une sympathie débordante pour les Yankees ; il n'était pas excentrique à ce point. Mais il aimait simplement ennuyer le monde. L'étroitesse d'esprit et l'hypocrisie de la ville l'irritaient au-delà de toute expression. Il chantait l'hymne yankee pour la même raison qu'il s'appliquait à tituber un peu en marchant. Pryorville était sèche comme de l'amadou — même la vente de la bière était interdite dans le comté — et un homme devait avoir l'air légèrement ivre s'il voulait conserver le respect de soi-même.

Et il y avait une lueur mauvaise dans les yeux de Grand-père, une lueur de satisfaction anticipée qui rendait tout le monde nerveux.

Grand-père rencontra le maire vêtu de son déguisement complet de cow-boy, revolver à six coups y compris. Le maire fit de son mieux pour l'ignorer, mais Grand-père était un homme qui ne se laissait pas ignorer. Grand-père s'arrangea pour placer quelques allusions perfides au sujet d'opérations véreuses sur le pétrole avant que l'autre pût lui échapper. Puis il coinça Mrs. Audrey Busby devant l'hôtel. Mrs. Busby était déjà équipée de ses bottes de squaw et de sa verroterie navajo.

— « Ah ! Mrs. Busby, » dit Grand-père avec une profonde révérence. « Vous avez passé l'aspirateur dans le wigwam, au moins ? »

Mrs. Busby pinça ses lèvres minces en une moue sévère.

— « Vous ne devriez pas vous moquer du Peau Rouge, » dit-elle.

— « Je ne me moquais pas, » affirma-t-il.

— « Nous aurions tous beaucoup à apprendre du Noble Sauvage, » déclara Mrs. Busby. « Il savait vivre en harmonie avec la Nature. C'était un enfant des solitudes élevé à rude école. Il vivait en liberté avec les créatures des bois. »

— « Le seul bon Indien, » dit froidement Grand-père, « c'est l'Indien mort. »

Tandis que Mrs. Busby cherchait dans ses souvenirs du folklore indien une repartie appropriée, Grand-père fit son entrée dans la salle à manger de l'hôtel où il fut enchanté d'apercevoir Allan Garner en train de déjeuner seul à une petite table sous un énorme lustre. Allan était un avocat du pays, partisan convaincu des Droits des Etats (1). On l'avait vu fondre en larmes en entendant jouer « Dixie » (2).

— « Vous permettez que je me mette près de vous ? » demanda Grand-père en s'asseyant.

Allan considéra sans enthousiasme visible le livre que Grand-père déposa sur la table.

Grand-père se régala d'un splendide petit déjeuner comprenant jambon, œufs, biscuits et bouillie de maïs et au cours duquel il toucha à de nom-

(1) Doctrine de la souveraineté absolue des Etats, défendue par les Etats sécessionnistes en 1861.

(2) Chant patriotique des Etats confédérés, composé en 1859.

breux sujets. Il fit remarquer la supériorité du Général Grant sur le Général Lee et disserta abondamment sur le rôle de la Cour Suprême dans la société américaine.

— « Vous direz ce que vous voudrez, monsieur, » dit Allan Garner, « avant la Guerre de Sécession, on menait une vie douce et distinguée dans les plantations. Remarquez bien que je ne suis pas pour l'esclavage sous quelque forme que ce soit... »

— « Vous voulez simplement de la main d'œuvre gratuite pour pouvoir siroter en paix votre punch à la menthe, hein ? »

— « Je ne bois pas, » dit Allan Garner.

— « Dommage, » fit observer Grand-père. « C'est une coutume qui passe pour changer certaines personnes en êtres humains. »

— « Un jour, monsieur, vous irez trop loin. »

Pour une raison ou une autre, cette remarque déchaîna chez Grand-père une violente crise de rire. Il en gloussait encore dans sa barbe après qu'Allan eut quitté l'hôtel en fureur.

En finissant sa dernière tasse de café, Grand-père décida que l'endroit idéal où voler un poste de télévision serait sa propre maison. Certes, le poste appartenait à la cousine Bess, mais c'était là un détail sans importance.

Il régla l'addition et regagna d'un pas nonchalant la maison blanche qu'il partageait avec la cousine Bess. Il s'introduisit dans la cour de derrière par la grille en fer et jeta un regard dépourvu d'affection aux poules qui caquetaient dans le poulailler. Il y avait trois chats à l'air satisfait d'eux-mêmes sous la véranda de derrière et Grand-père s'arrêta pour les saluer. Il admirait les chats. C'étaient des créatures indépendantes. Les chats survivraient, pensait-il, quoi qu'il arrive.

Il ouvrit sans bruit la porte en toile métallique de la véranda de derrière et entra dans la maison. Tant qu'elle était éveillée, la cousine Bess parlait — toute seule au besoin, bien qu'il y eût presque toujours quelqu'un de la famille pour lui donner la réplique. Cela rendait l'entreprise ridiculement facile. Il détecta la cousine Bess à la voix et en déduisit qu'elle devait être à la cuisine en train de préparer des sandwiches avec sa sœur May. Grand-père se déchaussa et se glissa par le vestibule jusqu'à ce qui était autrefois le salon de musique. Un piano s'y trouvait encore, mais le meuble qui occupait maintenant la place d'honneur était le petit appareil de télévision. Grand-père débrancha la prise, souleva le poste en poussant un grognement, et l'emporta sans faire de bruit jusqu'à la véranda de derrière. Là, il remit ses bottes et transporta le poste au garage derrière le poulailler. Il le posa sur le plancher de sa voiture, la seule Volkswagen de la ville, et le recouvrit d'un sac à grains taché de moisissure. Puis il se mit au volant et sortit à reculons dans la rue.

Il lança à toute vitesse la petite voiture semblable à une punaise sur la grand-route en direction du nord-est. Il eut bientôt dépassé les limites de Pryorville et, à cinq kilomètres de la ville, il bifurqua dans une route qui s'enfonçait dans la fraîche forêt de pins. Il fit encore une dizaine de kilo-

mètres et, juste avant de parvenir à l'embarcadère sur le bayou (1) du Poisson-chat, il obliqua une nouvelle fois pour prendre un chemin de terre qui serpentait à travers les taillis sombres et conduisait à une vieille cabane au bord de l'eau. Cette cabane avait appartenu jadis au vieux McGee, qui s'en servait lorsqu'il venait à la pêche, mais elle était abandonnée depuis la mort de McGee. Grand-père s'arrêta le temps nécessaire pour poser le poste de télévision sur ce qui restait de l'appontement, puis remonta dans sa voiture et continua jusqu'à l'embarcadère de Perry. Là, il loua un bateau à rames au jeune Perry, déclina une offre de canne à pêche et de vers de terre, et s'éloigna à la rame dans le bayou tout en tirant sur son cigare. Quand il eut contourné le promontoire qui le dissimulait aux regards, il vint accoster devant la cabane du vieux McGee et chargea dans le bateau le poste de télévision volé. Puis il reprit les avirons et repartit.

L'air était chargé d'odeurs d'eau écumeuse, de poisson et de végétaux en décomposition. Il se faufila avec son bateau entre les grands cyprès dont les racines noueuses se tordaient comme des serpents dans l'eau noirâtre et peu profonde. Le soleil lui chauffait le dos, mais il y avait assez de vent pour tempérer l'ardeur de ses rayons.

Grand-père rama pendant presque une heure, sans cesser de blasphémer, et il arriva finalement à l'un des îlots désolés qui émergeaient par endroits du bayou aux eaux basses. Il attacha son bateau à une souche d'arbre, mit le poste de télévision sur son épaule et posa le pied sur le sol spongieux d'où l'eau gicla sous la pression. Il suivit la piste à peine visible qu'il avait tracée jusqu'au centre de l'île et plaça le poste sur un roc plat et sec. Puis il s'épongea le front.

Ça y était. Le dernier paiement avait été effectué. Il n'avait pas encore sa récompense, naturellement, mais on ne revenait pas sur un marché conclu — et puis, de toute façon, il n'y pouvait rien : la source d'énergie était commandée par les passagers de l'astronef.

Il restait un jour et demi à attendre.

Il leva la tête, mettant la main en visière sur ses yeux pour se protéger du soleil. Il ne distinguait rien. Depuis le premier contact, l'astronef était demeuré invisible ; il faisait simplement descendre une petite sphère la nuit pour prendre le butin que Grand-père apportait dans l'île.

Enfin, cela n'avait pas d'importance.

Ils stationnaient là-haut et cela suffisait.

Grand-père retourna à son bateau, détacha l'amarre et reprit le long trajet jusqu'à l'embarcadère de Perry.

*
* *

Cette nuit-là, tandis que la pleine lune baignait le bois de pins d'une lueur argentée, l'astronef fit descendre sa sphère sur l'île dans le bayou du Poisson-chat pour y cueillir le poste de télévision et hissa à bord contenant et contenu. Les savants mirent le poste en pièces détachées, l'étudièrent,

(1) Dans le sud des Etats-Unis, bras marécageux de delta.

inscrivirent son numéro dans un répertoire et le rangèrent avec le reste des spécimens ethnologiques de la Terre.

On était encore à quelques jours du Pèlerinage, mais les officiers et les membres d'équipage de l'astronef se pressaient déjà autour des écrans de vision réglés sur les rues de Pryorville, loin en dessous l'eux. La fonction essentielle des écrans était de leur permettre de se constituer une documentation d'ordre social et culturel sur les indigènes, mais ils observaient maintenant les images avec un enthousiasme qui n'était pas uniquement scientifique. Après tout, on ne tombait pas souvent sur un indigène à l'esprit aussi biscornu que celui de Grand-père.

*
* *

Le jour du Pèlerinage se leva et un soleil aux reflets cuivrés commença sa longue ascension dans un ciel bleu et pur. C'était une agréable journée de printemps. La chaleur n'était pas excessive et les touristes affluaient en masse à Pryorville. La plupart venaient du Texas et de la Louisiane, mais il en arrivait aussi de l'Oklahoma et d'autres Etats voisins.

Pryorville était une localité à l'histoire pleine d'intérêt dont le Pèlerinage tirait un parti maximum. Avant l'arrivée des Blancs, le pays, couvert de bois de pins, était l'habitat des Indiens Caddo. Par la suite, du fait de sa situation sur le bayou du Poisson-chat, la ville était devenue un centre important d'expéditions de marchandises par bateaux à vapeur. De longues files de chariots y apportaient des chargements de peaux de buffles qui étaient entassées dans les vieux vapeurs à roue arrière et transportées à la Nouvelle-Orléans par la voie de la Rivière Rouge. Pryorville avait connu une ère de rapide développement au cours de laquelle les gracieuses demeures de style méridional et les débits de boissons avaient surgi du sol en nombre à peu près égal. Elle se faisait même gloire d'un meurtre célèbre, perpétré par un riche Yankee sur la personne d'une dame de petite vertu, une certaine « Saphir » Sadie, originaire du pays.

Malheureusement pour Pryorville, ses clairvoyants fondateurs, considérant le chemin de fer comme une attraction éphémère, avaient refusé de lui laisser étendre ses services à la région, si bien que les ingénieurs avaient fait passer la voie ferrée par Deputy et que Pryorville en avait été quitte pour garder ses bateaux à vapeur et ses souvenirs. Elle était devenue une ville tournée résolument vers le passé ; elle périclitait. Chaque année, au printemps, les vieilles maisons où s'entassaient les antiquités étaient ouvertes au public, une pièce de théâtre rappelant le meurtre de Saphir Sadie était jouée et un défilé avait lieu, servant de prétexte à une reconstitution historique des faits romanesques dont Pryorville avait été témoin.

La ville vivait pour le Pèlerinage. En fait, le Pèlerinage était un reflet exact de ce qu'il y avait maintenant d'artificiel, de compassé et de desséché dans Pryorville.

Et c'était aujourd'hui le grand jour.

Chacun avait revêtu son costume.

Les piles de sandwiches rivalisaient de hauteur dans les stands.

La cousine Bess apportait les dernières retouches à sa robe entièrement filée à la main et à sa capeline de femme de pionnier. Son sang d'ordinaire paresseux courait précipitamment dans ses veines. Elle était une admiratrice convaincue et une ardente propagandiste de ce qu'elle nommait souvent l'esprit des pionniers et elle ne se sentait réellement vivre qu'une fois l'an, lors du Pèlerinage.

Le maire était déjà en selle. Il chevauchait un splendide étalon bai, mais l'effet imposant qui aurait dû en résulter était quelque peu gâté par l'embonpoint du cavalier et par son chapeau blanc dont les larges bords battaient au rythme du trot de sa monture. Il était déguisé en ce qu'il se représentait comme la tenue classique du cow-boy, costume qui lui plaisait particulièrement, car il lui fournissait une bonne excuse pour avoir un revolver. Il parcourait la rue dans un sens puis dans l'autre, l'air heureux, s'appliquant à dégainer son arme en un éclair et tirant sur tous les touristes des cartouches à blanc. Son vieux colt faisait autant de bruit qu'un canon et le maire se sentait dans son élément. Il était fermement convaincu d'être un tireur né dont l'œil restait de glace en toutes circonstances.

Ses douleurs et son lumbago oubliés, Mrs. Audrey Busby n'avait pas seulement l'aspect extérieur d'une Indienne ; dans sa propre pensée, elle *était* une Indienne. Depuis sa coiffure à plumes jusqu'à ses bottes de squaw, elle était un musée ambulant. Son visage peint était figé dans une immobilité absolue. Elle parlait en phrases courtes, hachées, et il y avait quelque chose comme du dédain dans le regard qu'elle promenait autour d'elle. Au diable les maisons exiguës et les rues encombrées du monde des visages pâles ! Elle était libre, libre comme le vent, et tout ce qu'elle désirait, c'était retourner à son wigwam... ou le mot exact n'était-il pas plutôt wickiup ?

Brun, élégant dans son costume noir, sa cravate noire filiforme soigneusement nouée, Allan Garner était à l'hôtel, regardant par la fenêtre. Ce qu'il voyait ne lui causait pas une impression extraordinaire. Pour lui, bien qu'il y eût vécu toute sa vie, Pryorville était le symbole de la décadence du Sud. L'ancienne façon de vivre n'avait jamais été la même « après la Guerre ». Son cœur était resté dans la plantation qu'il n'avait jamais possédée. Il pensait avec mélancolie à la douceur de la vie à l'époque où les gentlemen pouvaient s'asseoir dehors avec leurs dames sur une grande terrasse blanche sous les étoiles, en écoutant les accents lointains des banjos. Il considérait le Pèlerinage comme une pâle imitation de ce qui avait existé réellement, mais cela valait mieux que rien.

Alignés le long de la Grand-rue, hommes, femmes, enfants attendaient.

Le défilé devait commencer à dix heures.

A dix heures moins cinq exactement, Grand-père Erskine se glissa en ricanant dans le grenier de la maison qu'il partageait avec la cousine Bess et alla directement à une curieuse machine qu'il avait cachée dans une caisse d'emballage. Il caressa sa barbe blanche, se frappa du plat de la main sur la cuisse et abaissa un interrupteur à bascule qui brillait dans la pénombre.

*
* *

Dans l'astronef, loin au-dessus des rues de Pryorville, les lumières baissèrent momentanément quand un énorme flot d'énergie fut tiré de l'installation atomique et dirigé dans la machine que Grand-père Erskine avait mise en marche dans son grenier. Presque tous les occupants de l'astronef se groupèrent en souriant autour des écrans de vision. Ce défilé allait valoir la peine d'être observé...

*
* *

A dix heures et quelques minutes, la tête du défilé apparut. Les touristes et les citoyens de Pryorville massés le long de la Grand-rue poussèrent une exclamation d'enthousiasme. Ils entendaient la musique de la fanfare de l'Ecole Supérieure de Pryorville. Les jeunes filles en jupes de satin courtes et chaussées de bottes blanches parurent les premières, levant haut les genoux et souriant aux coups de sifflet de la foule.

La fanfare suivait.

Au dernier rang des musiciens, les joueurs de tuba paraissaient quelque peu nerveux...

Derrière les joueurs de tuba, venaient les Indiens.

Pour commencer, les spectateurs ne remarquèrent rien d'anormal. Les uns riaient et faisaient des signes d'amitié aux Indiens. D'autres les montraient du doigt et les contemplaient avec curiosité. Deux gamins s'égosillèrent pour pousser ce qu'ils s'imaginaient naïvement être des cris de guerre. Un homme habillé comme un joueur professionnel tira de sa poche un petit pistolet qu'il déchargea en l'air.

Et alors la foule regarda de plus près et le silence se fit soudain. La dernière chose qu'on eût attendue d'un Indien participant à un défilé, c'était bien qu'il fût *un authentique Indien*. Or ceux-ci...

Il y avait là cinq Indiens foulant de leurs pieds nus la chaussée goudronnée. Ils portaient de simples bandes-culottes en peau de bête et leur torse brun était orné de tatouages compliqués. Leurs cheveux noirs avaient été arrachés, laissant leur tête chauve à l'exception d'une mèche sur le dessus du crâne. Deux des hommes portaient des masses de bataille en bois dur hérissées de dents d'orphie. Deux autres avaient des arcs et le cinquième une lance à la pointe munie d'une pierre et un petit bouclier ovale.

Deux Indiennes suivaient les hommes. Elles étaient courtes sur jambes et grassouillettes. Un morceau d'étoffe leur ceignait la taille en guise de jupe et elles ne portaient pour toute autre parure qu'un collier de coquillages.

Il était évident que Mrs. Audrey Busby ne se fût jamais montrée en public dans une telle tenue.

Les Indiens dégageaient une odeur bien personnelle et avançaient dans la Grand-rue comme s'ils étaient les maîtres de la localité. Quand une des femmes de Pryorville s'évanouit sur le trottoir à leur passage, l'un de ces farouches guerriers caressa machinalement le manche de son couteau à scalper, mais ne rompit pas la formation.

De la véranda de la maison blanche au coin de la rue partit un éclat de rire sardonique. C'était Grand-père Erskine qui, confortablement installé

dans son fauteuil à bascule, regardait l'histoire authentique de Pryorville défiler devant lui.

Il y avait un chariot fatigué et boueux tiré par des bœufs autour desquels évoluait un nuage de mouches. Une femme aux cheveux gris enserrés dans un foulard faisait claquer un long fouet et excitait les bœufs avec des jurons qui amenèrent sur les lèvres de Grand-père un sourire approbateur. Un garçon au visage criblé de taches de son se posta à l'arrière du chariot pour utiliser la Grand-rue comme un urinoir envoyé à point par la Providence. Un homme grisonnant, à cheval, précédait le chariot, un très long fusil appuyé sur sa selle. Quand un chien s'élança en aboyant dans la rue, l'homme lui logea tranquillement une balle dans la tête.

Oui, ils étaient tous là : les chasseurs de buffles crottés jusqu'aux yeux, dévisageant les jeunes femmes avec des airs de concupiscence qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler, les cow-boys tirant des coups de revolver dans les devantures, les soldats confédérés aux yeux rougis par la fatigue.

Et Saphir Sadie était là, elle aussi, dans une belle voiture. En personne, elle était loin de ressembler à la délicate dame en robe blanche qui jouait son rôle dans la pièce. Saphir Sadie était un fameux brin de fille et sa profession ne faisait pas le moindre doute.

Longtemps avant la fin du défilé, les spectateurs s'étaient éclipsés. Les touristes prirent la fuite avec ensemble tandis que les habitants de Pryorville s'enfermaient dans leurs maisons.

Mais le spectacle n'en continuait pas moins.

Le whisky se mit à couler en abondance. Les Indiens établirent leur camp dans un terrain vague et les squaws entreprirent aussitôt de rôtir le chien abattu. Saphir Sadie établit son commerce à l'Hôtel du Bayou cependant que des plaisanteries obscènes soulevaient des tempêtes de rire à la table de poker. Les cow-boys et les chasseurs de buffles se mirent à prospecter les maisons une à une pour en déloger les jolies filles du Sud. Deux excellentes batailles se déroulèrent en l'espace d'une demi-heure, dont la plus meurtrière eut lieu avec des fusils de chasse à vingt pas de distance.

Sur la véranda de la maison que la cousine Bess n'était plus là pour partager avec lui, Grand-père se frottait les mains de joie.

— « Sacré nom d'un chien ! » s'exclama-t-il en cherchant un cigare dans ses poches. « Il va y avoir du sport ce soir dans cette bonne vieille ville ! »

Grand-père n'avait qu'un léger regret.

Il eût voulu pouvoir observer *l'autre extrémité* de la grande opération de basculement dans le Temps...

*
* *

Les occupants de l'astronef, eux, pouvaient l'observer, et ils ne s'en privèrent pas. Une loi fondamentale de la nature veut que la matière ne puisse être ni créée ni détruite. Si certaines personnes étaient arrachées au passé par le Dislocateur Temporel Sélectif (que Grand-père s'obstinait à appeler une Machine à explorer le Temps), certains contemporains devaient alors être expédiés pour les remplacer, en remontant le cours du Temps. Le

plus grand soin était pris, naturellement, pour qu'aucune personne moderne ne soit envoyée dans une époque qui ne lui convînt pas. Il pouvait peut-être en résulter quelque gêne pour les indigènes, mais Grand-père avait gagné sa récompense en constituant fidèlement une collection de spécimens ethnologiques. Le DTS cesserait de fonctionner quand la source d'énergie de l'astronef ne serait plus là ; pour tous les intéressés, il s'agissait donc d'un voyage sans retour. L'équipage de l'astronef avait pris plaisir au défilé, mais l'autre extrémité du déplacement dans le temps était non moins intéressante. Ils s'assemblèrent autour des écrans de vision temporels...

***

La cousine Bess revint brusquement à elle. La dernière chose dont elle conservait un souvenir précis était d'avoir revêtu son costume de femme de pionnier, tissé à la maison, et coiffé sa capeline avant le défilé. Ensuite, il y avait eu ce bourdonnement dans ses oreilles... un coup de soleil, probablement.

Un martèlement de lourdes bottes se fit entendre sur la véranda. *La véranda ?* Où était-elle ? Cette cabane en rondins...

La porte s'ouvrit avec fracas et un homme sale, porteur d'une barbe noire qui lui donnait un air féroce, entra en coup de vent dans la cabane. La cousine Bess ne l'avait jamais vu de sa vie.

— « Salut, mon bijou ! » lança-t-il d'une voix de stentor, écarquillant les yeux dans la pénombre et appliquant une claque sonore sur son postérieur de femme de pionnier. « Qu'est-ce que tu m'as fait à croûter ? »

— « A croûter ? » répéta la cousine Bess.

Le visage de l'homme s'assombrit comme un ciel d'orage.

— « Tu veux dire que la tambouille est pas prête ? C'est-y une dérouillée que t'attends, Lucy ? »

— « Lucy ? » questionna la cousine Bess en reculant jusqu'au mur. « Je crains qu'il n'y ait une terrible méprise. Je vous assure que j'ignore totalement... »

— « Nom de Dieu ! » hurla l'homme en jetant à terre son chapeau crasseux. Il la regarda sous le nez. « C'est pourtant vrai que c'est pas Lucy ! Cette salope-là a *encore* foutu le camp ? Où est-elle ? »

— « Vraiment, je n'en sais rien, monsieur. Je suis la cousine Bess — c'est ainsi qu'on m'appelle — et j'habite Pryorville. Cette personne du nom de Lucy... »

Ecumant de rage, l'homme allait et venait dans la cabane, regardant sous le lit et dans les placards. Il revint se placer devant la cousine Bess et la dévisagea d'un air menaçant.

— « Si tu crois, femme, que tu peux aider Lucy à se cavaler et que je vais laisser passer ça... » dit-il. « On t'a encore jamais appris à te conduire ? »

La cousine Bess mit ses mains sur ses larges hanches.

— « Je vous assure que je n'ai jamais entendu parler de cette créature du nom de Lucy. Et d'abord, tâchez d'être poli quand vous parlez à une dame ! »

L'homme éclaircit sa gorge barbue et cracha avec précision sur le sol en terre battue. Il allongea le bras et pinça l'épaule de la cousine Bess d'un air songeur, comme s'il évaluait les mérites d'une vache primée à un concours.

— « Une dame, hein ? Ma foi, Bess, j'ai jamais eu le défaut d'être rancunier. Un échange est un échange, c'est ce que je dis toujours. Je m'appelle Amos, Amos Carrico, et je veux bien t'avoir pour femme jusqu'à ce que ma Lucy rentre au bercail. Allez, embrasse-moi. »

La cousine Bess appuya son dos encore plus fort contre le mur, sans égard pour les échardes. Elle couvrit de ses mains son visage empourpré.

— « Non, je vous en prie... » murmura-t-elle.

Amos Carrico pouffa de rire.

— « Timide, hein ? V'là qui me change ! Ça fait rien, Bess. On verra ça plus tard, on a tout le temps. Seulement, faut qu'un homme mange, pas vrai ? T'es encore un peu troublée, à ce que je vois, alors je vais m'occuper de la boustifaille. Va m'écorcher ce cochon que j'ai tué là-dehors. Et on va avoir besoin de bois pour le feu, aussi. »

— « Ecorcher ? » balbutia cousine Bess. « Le cochon ? »

Amos planta sur ses hanches ses mains grosses comme des jambons et l'observa avec curiosité.

— « Qu'est-ce que t'as, femme ? T'as pas l'air de piger. Sors avant que je te flanque une rossée. »

— « Une rossée, » fit la cousine Bess. Elle se demanda si elle ne devrait pas s'évanouir, mais elle chassa cette pensée. Amos pourrait la hacher menu pour son dîner. Une horrible certitude se faisait jour dans son esprit. Dieu savait que ce n'était pas la sorte de vie qu'elle avait imaginée pour une femme de pionnier, mais mieux valait se tenir à carreau.

Elle baissa la tête avec soumission, entrebâilla la porte et se glissa dehors.

Oui, mais comment s'y prenait-on pour écorcher un cochon ?

*
* *

Mrs. Audrey Busby avait l'impression d'avoir été battue comme plâtre. Chaque pas qu'elle faisait lui ébranlait tout le corps et ses pieds saignaient. Elle secoua la tête comme pour chasser les innombrables toiles d'araignées qui lui obscurcissaient le cerveau. Le réalisme dans un défilé, c'était parfait, mais vraiment...

Quand elle parvint enfin à recouvrer une vision nette de ce qui l'entourait, la première chose qu'elle aperçut fut un Indien à moitié nu et tatoué qui la précédait sur un poney moucheté. Sur un poney ! Et elle qui marchait, qui avalait la poussière qu'il soulevait, et qui portait un fardeau sur son dos par-dessus le marché !

— « Hé ! Vous ! » cria-t-elle. « Vous là-devant ! »

Le sauvage arrêta son poney et regarda en arrière. Ses yeux étaient noirs comme la nuit et son visage portait les traces d'une lutte inégale contre un accès de petite vérole. Tout d'abord, il ne répondit pas. Puis il

fit faire demi-tour à sa monture et vint regarder de près Mrs. Busby. Il la considéra longuement, puis éclata de rire.

— « Qu'y a-t-il de si drôle ? » demanda Mrs. Busby.

L'Indien se pencha pour toucher la coiffure emplumée de Mrs. Busby. Il jeta un coup d'œil sur sa verroterie navajo et sur ses bottes de squaw que la marche avait mises en lambeaux. Il eut un regard soupçonneux pour sa peau blanche et lui dit quelque chose qui était certainement une question, mais formulée dans un langage totalement inconnu d'elle.

— « Parlez anglais pour commencer, » dit Mrs. Busby.

Le sauvage plissa le nez, poussa un grognement et donna un coup de talon à son poney. Celui-ci prit le petit trot, laissant Mrs. Busby dans la poussière. Mrs. Busby regarda autour d'elle, se souvenant de cet étrange bourdonnement dans ses oreilles. Elle ne voyait qu'une terre désolée et sans chemin. Au loin, elle entendit le hurlement lugubre de ce qu'elle espéra n'être qu'un coyote.

L'Indien s'éloignait d'elle et ne regardait même pas derrière lui.

Mrs. Audrey Busby épongea la sueur qui lui coulait dans les yeux et se mit à courir pour essayer de le rattraper. Il lui était vraiment impossible de rester là seule au milieu de cet horrible désert. Elle pleurait un peu, mais reprit visiblement confiance en apercevant un village.

Assurément, les femmes n'étaient pas habillées de façon décente, et cela menaçait d'être plutôt gênant. Mrs. Busby ricana nerveusement. Elle n'y pouvait rien. Quoi qu'il se fût passé, elle arrivait chez des Indiens.

« Attendez-moi ! » cria-t-elle en continuant de courir tout en retenant d'une main sa coiffure de plumes instable sur sa tête.

Si elle pouvait seulement se rappeler le nom de ces habitations ; étaient-ce des wigwams ou des wickiups ?

***

L'homme qui avait été le maire de Pryorville se trouva soudain au bout d'une longue rue poussiéreuse. Un soleil implacable luisait dans un ciel bleu sans nuages. Des deux côtés de la rue s'alignaient des boutiques aux devantures factices et des saloons où l'on menait grand tapage.

Des saloons ? A Pryorville ? Sacrebleu ! On poussait un peu trop loin cette mascarade !

Le maire remonta son pantalon de cow-boy et enfonça son grand chapeau plus profondément sur ses yeux. Il ressentait une impression vraiment étrange. Quelque part, en route, il avait perdu son cheval. Du beau travail ! Pourtant, il aurait dû s'y attendre, avec toute cette racaille étrangère à la ville.

Bizarre. Cet endroit n'était *pas du tout* Pryorville...

De l'autre côté de la rue, une silhouette sombre venait à sa rencontre. L'homme marchait légèrement courbé, d'une allure posée trop familière. Il avait un revolver au côté.

Le maire s'immobilisa, trop terrifié pour faire le moindre geste. Il avait son colt dans son étui, mais il venait de perdre tout intérêt pour les batailles

à coups de revolver. Il fit un pâle sourire et regarda l'homme qui venait vers lui.

L'autre continuait d'approcher. C'était un homme de haute taille, squelettique. Il devait mesurer un mètre quatre-vingts et ne pas peser plus de soixante kilos. Il portait un vêtement d'un noir de deuil et un feutre de prix. Il avait une petite toux sèche à la résonance macabre. Il s'arrêta. Ses yeux étaient froids comme la glace.

— « Mon Dieu, » murmura le maire, « c'est Doc Holliday. Vous n'êtes donc pas mort ? »

— « Pas encore, » dit l'homme avec calme. « Et vous ? »

— « Moi ? » Les mains du maire tremblaient violemment et il prenait soin de les tenir loin, le plus loin possible, de la crosse de son colt. « Non, je ne suis pas mort. Du moins, je ne *crois* pas. »

— « C'est difficile à dire parfois, » fit observer Doc. « C'est un fameux colt que vous avez là, étranger. »

Le maire avala sa salive.

— « Ce vieux pétard ? » Il sourit avec effort. « Je le porte simplement pour rire. Il est chargé à blanc, vous comprenez. Avec des cartouches à *blanc*. »

— « Un type ne trimbale pas de la quincaillerie comme ça s'il n'a pas l'intention de s'en servir. »

— « D'accord, » convint le maire sans difficulté. « Oh ! c'est tout à fait juste. » Avec une précaution infinie, il déboucla la ceinture à laquelle pendait son arme et la laissa tomber dans la poussière de la rue. « Vous n'avez jamais rien dit d'aussi juste. Peut-être accepteriez-vous... euh... de boire un coup avec moi, vieux Doc ? »

— « Une bouteille ou deux ne seraient pas de refus, » dit Doc Holliday. « C'est chic de votre part, étranger. Oui, j'ai nettement l'impression qu'une bouteille ou deux ne me feraient pas de mal. »

— « Moi aussi, » dit le maire.

Il suivit le bandit squelettique dans le plus proche saloon, se demandant vaguement quelle était la situation politique dans cette ville. De toute façon, il ne serait sûrement pas mauvais d'avoir Doc Holliday de son côté...



Pendant un moment terrible, quand ses oreilles eurent cessé de bourdonner, Allan Garner crut qu'il était mort et qu'il se trouvait dans un Walhalla sudiste. Il le voyait là, devant lui, exactement comme dans ses rêves : une magnifique demeure blanche en haut d'une éminence verte, de majestueux piliers bordant une longue et fraîche véranda, le chant des oiseaux dans les grands magnolias.

Il éprouvait une sensation d'étouffement dans la poitrine. Il ne pouvait imaginer ce qui s'était passé et il s'en souciait peu. Il savait qu'il était dans son cher vieux Sud... tous ses sens le lui disaient. Chère vieille terre ancestrale !

Il était sur cette terre bénie et c'était tout ce qui importait.

Oh ! une fille ravissante foulait d'un pas gracieux la pelouse verte. Une charmante beauté du Sud, toute crinoline et coton fin...

Et écoutez ! Le son des banjos dans les quartiers des esclaves. Les nègres heureux qui savaient que leur rôle était de chanter et de rire. Point de Ligne Nationale pour l'Emancipation des Peuples de Couleur, pour les exciter et semer le désordre...

Oh ! c'était le paradis !

Mais c'était si loin, là-bas sur la haute colline verte. Pourquoi était-il ici dans la vallée ? Une soudaine sueur froide envahit ses paumes. Il baissa la tête pour se regarder. Non, il était toujours lui-même, Dieu merci ! Il était toujours Allan Garner. Il portait toujours le costume noir et la cravate mince qu'il avait mis pour le Pèlerinage. Mais...

Il se retourna et aperçut une vieille case décrépite avec des trous béants en guise de fenêtres et dont les côtés étaient faits de planches disjointes et gauchies. Un poulet famélique grattait la terre durcie de la cour. Une odeur rance émanait de la cuisine.

Il savait de quoi il s'agissait. Allan Garner n'avait pas besoin d'un dessin pour saisir la réalité.

C'était *sa maison.*

Il éclata en sanglots comme un enfant. Oh ! ignominie !

— « Métayer ! » s'écria-t-il. « Moi, un métayer ! »

Il s'effondra en pleurnichant. Et, sans pouvoir expliquer par quel miracle, il *comprit.*

— « Grand-père Erskine, » s'écria-t-il, frappant de ses poings la terre sèche et compacte. « Oh ! misérable vieillard ! Oh ! traître à la Cause... ! »



Pendant ce temps, le vieillard en question se payait du bon temps. Il avait mis son costume de l'étoffe la plus fine, sa barbe était taillée de frais et peignée et il sentait à une lieue la Lotion du Cerf Sauvage. Il s'assit gaiement à la table de poker (celle-ci avait été une pièce d'antiquité précieuse appartenant à la cousine Bess, mais il n'y avait plus à s'inquiéter de la cousine Bess maintenant) et il tira vers lui une poignée de jetons.

Grand-père fit claquer ses doigts.

— « Repassez-moi le whisky, » dit-il.

Un Indien au sourire grimaçant vint le servir, non sans en profiter pour en boire une lampée.

— « A toi de faire, Saphir, » dit d'une voix traînante un chasseur de buffles grisonnant tout en secouant nonchalamment la cendre de son cigare sur le tapis.

Saphir Sadie ajusta son châle pour découvrir un peu plus sa gorge généreuse et battit les cartes de ses doigts habiles et parfumés.

Dehors, les coups de feu et les vociférations se succédaient sans interruption.

Grand-père rayonnait de satisfaction. Il avait l'impression, assez peu justifiée, de tirer d'une vie de labeur la plus magnifique des récoltes.

— « C'est une petite ville bougrement agréable que vous avez là, » dit un cow-boy en étudiant ses cartes. « On s'y sent comme chez soi. »

— « Vous l'avez dit, » fit Grand-père, le visage épanoui. « Oh ! on a eu des hauts et des bas, je suis le premier à le reconnaître. Mais on tient le bon bout maintenant, et on n'est pas prêt de le lâcher. Tout ce qui nous manquait, c'était un brin de sang nouveau. » Il alluma un nouveau cigare. « Verse-nous une autre tournée de ce whisky, Sitting Bull ! »

L'Indien s'approcha en titubant pour saisir la bouteille. Une chanson aux paroles obscures, mais nettement joyeuse, s'échappait de ses lèvres.



L'astronef avait accompli sa mission. Loin au-dessus de la Terre, ses réacteurs crachèrent de longues flammes et il disparut dans l'immensité noire qui était son domaine. Dans son sillage, s'attardait le doux éclat argenté d'un rire.

(*Traduit par Roger Durand.*)



■ ***Au-delà du rideau de fer.***

Un nouveau magazine de science-fiction russe vient d'être lancé. Il s'appelle ***« Le Pionnier de l'Oural »***. Il est critiqué par la presse soviétique pour avoir publié un roman de Victor Kovalev intitulé : ***« Les chasseurs sous la terre »***. Ce roman est considéré comme trop naïf car, dit-on, l'Oural est habité aujourd'hui, non par des paysans, mais par des savants et des techniciens.

■ ***Des ouvrages scientifiques russes.***

Les Editions d'Etat de Moscou viennent de publier une série d'ouvrages scientifiques en français. On trouve ces livres à la Librairie du Globe, 21, rue des Carmes (Paris-5e). En dépit de leur prix bon marché (leur prix moyen est de 100 F), il s'agit de mises au point fort complètes sur des problèmes d'actualité. Les ouvrages les plus intéressants de cette série sont : ***« L'origine de la terre et des planètes »***, par B. Lévine ; ***« N. Lobatchevski, sa vie, son œuvre »***, par V. Kagan ; et ***« N. Joukovski, fondateur des sciences aéronautiques »***, par S. Strijevski.

Et la vie s'arrêta...

par THOMAS OWEN

Thomas Owen est avec Jean Ray l'un des meilleurs auteurs fantastiques belges. Nous avons publié jadis de lui deux nouvelles à la trame frappante : « Le péril *» (n° 12) et «* 15-12-38 *» (n° 24). Le conte que vous allez lire aujourd'hui est la simple suggestion d'un thème fantastique — suggestion infiniment troublante, et plus inquiétante encore de rester inachevée.*



J'ai voulu prendre la défense de la réalité. J'ai voulu combattre le monstre de l'apparence. J'ai voulu confondre l'imposture de ce bas monde.

Ernest HELLO.

LA lune s'était levée. Une vilaine lune rousse, énorme, béante comme une plaie dans le ciel, comme la gueule maudite d'un enfer glacé, mais rougeoyant. Au-dessous d'elle, les peupliers tout noirs frémissaient à peine agités par la brise.

Le village était silencieux, mortellement calme, ses maisons muettes rangées peureusement le long de la route. Les chariots s'étiraient à la belle étoile, bras levés, en un geste d'inutile supplication. A la façade de la petite église, l'affiche d'une vente publique, décollée, bougeait un peu de temps en temps. Tache claire dans la noirceur des pierres.

Ce n'était pas la paix. Mais plutôt une attente inquiète. Le village ne sommeillait pas tranquillement. Il fermait les yeux, il se bouchait les oreilles. Pas un bruit de chaîne dans les étables, pas un jappement de chien. Rien ne vivait vraiment en cette minute suspendue.

C'est alors que *son* pas retentit sur la chaussée. Lent, régulier, sonore. Non point le pas furtif d'un ennemi en quête d'une mauvaise action ni celui d'un ami qui s'en revient joyeusement. Non. Le pas d'un maître, satisfait de s'entendre, de peser sur la route de toute sa puissance.

Il avait franchi le pont et, dès lors, on pouvait suivre, enjambée par enjambée, sa marche menaçante. Sa haute silhouette se découpait dans la clarté lunaire et son ombre immense devant lui s'étendait comme un tapis de ténèbres.

Le silence était terrible autour de ce pas implacable. *Il* marchait sans se presser, sans hésiter, sûr de lui.

La fontaine, inconsciente, continuait à couler en un mince filet. Elle

seule, dans la nuit claire, bruissait doucement, confiante, insensible à l'angoisse. L'eau était argentée et blanche. Elle chantait...

Lorsqu'*il* passa à sa hauteur, elle s'arrêta de couler...

Le village entrait dans le malheur.



Swammerdam se retourna sur le côté dans son sommeil, cessa de ronfler, puis s'assit brusquement dans son lit en criant :

— « Qui est là ? »

C'était un petit homme sans âge, au menton fuyant, à la bouche molle, aux joues pendantes. Une figure éteinte, toute en soucis.

Il regardait autour de lui avec anxiété. Ses mains avaient ramené la couverture contre sa poitrine, préparant la plongée de la tête sous les draps.

Swammerdam n'était pas courageux. Il sentit une sueur glacée envahir désagréablement tout son corps malingre. Il tendit l'oreille, réprima avec peine le tremblement de sa lèvre inférieure et s'efforça de répéter sa question. Mais aucun son ne sortit de sa gorge serrée. Cependant, il avait cru entendre un pas...

Swammerdam était horloger. En face de lui, sur une commode, étaient rangées trois pendules anciennes auxquelles il travaillait depuis plusieurs jours. Elles étaient précieuses et, comme il avait le goût du beau, il ne songeait pas à s'en séparer le soir et leur faisait tout naturellement les honneurs de sa chambre.

Les trois pendules, sans s'accorder évidemment sur l'heure exacte, y allaient de leur tic-tac précis. Et, dans son angoisse, Swammerdam trouva un réconfort relatif à les entendre ainsi vivre dans la nuit.

Mais soudain, tandis qu'il était là à reprendre son souffle, à comprimer d'une main les battements de son cœur qui peu à peu régularisait son allure, il eut la sensation d'un courant d'air glacé, venu de Dieu sait où à travers les murs. Il frissonna. C'était plus intolérable qu'une vision effrayante car rien ne permettait de s'y soustraire. Il plongea alors sous ses couvertures à la recherche de la tiédeur du lit. Bien en vain. Il se mit à grelotter lamentablement. Il risqua ensuite, prudemment, un œil...

Le silence était mortel dans la pièce. Sur la commode, les trois pendules s'étaient arrêtées...



Le Dr. Bissélius ne dormait plus dans son lit depuis quinze ans. Assis dans une haute bergère, un coussin sous la tête, les pieds dans une chancelière doublée de mouton blanc, des moufles aux mains, une couverture sur les genoux, il avait trouvé une solution aux malaises terribles qu'il éprouvait une fois étendu.

Le Dr. Bissélius était cardiaque. Il n'ignorait rien de la gravité de son état. Il se contentait de durer. Et pour s'aider à cela, il prenait d'infinis ménagements.

Le soir, à portée de sa main, sur un guéridon, il posait un flacon d'éther

et une seringue à injections, emplie d'une solution camphrée dont il attendait, en cas d'alerte, le réconfort nécessaire pour franchir le cap d'une crise toujours imprévisible.

Ces temps derniers le Dr. Bissélius se sentait mieux. Avec des précautions sévères, il pourrait prolonger sa vie de quelques années encore.

C'était un bon et vieil homme, veuf depuis toujours, lui semblait-il, et qui trouvait sa joie dans l'étude et la numismatique.

Chercheur avisé, il s'était fait une fort jolie collection de monnaies anciennes et la chose n'était pas rare de voir un spécialiste, venu même de l'étranger, se déplacer jusqu'à sa lointaine province pour lui demander quelque conseil ou lui proposer quelque achat.

Le temps qu'il ne consacrait pas à classer et à étiqueter les pièces rares qu'il manipulait avec des gestes précieux de philatéliste, il le donnait à quelques malades nécessiteux, anciens clients qu'il soignait par charité. Le nouveau médecin suffisait largement aux rares exigences d'une population désespérément bien portante.

Le Dr. Bissélius était long, maigre et voûté. Il marchait très lentement, appuyé sur une canne à bec de corne, à bout caoutchouté. Il avait un visage osseux de moine thibétain, des cheveux très fins et très rares, des yeux très bleus, une bouche mince et édentée. Silhouette familière et sympathique, il était l'objet de la vénération et de l'estime générales.

Cette nuit-là, le Dr. Bissélius cherchait à peine le sommeil. Il était paisible, à demi inconscient, presque bienheureux. Il lui semblait flotter dans quelque chose de nuageux, de nébuleux et de doux qui aurait été l'image même du repos bien gagné. Son esprit était très lucide, dégagé des soucis de son pauvre corps, détaché de toutes les choses terrestres...

Au-dehors, très lointain, un pas dans le silence...

Soudain, alors qu'il songeait à sa vie écoulée, comme à celle d'un autre, alors que son souffle merveilleusement régulier faisait un murmure berceur entre ses lèvres minces, alors que rien ne laissait présager une aggravation subite de son état, il ressentit au côté une brusque douleur, comme un coup perfide et profond.

La crise survenait, brutale, inattendue, le prenant au dépourvu.

« Serait-ce pour maintenant ? » pensa-t-il avec effroi.

Et sa main droite, à tâtons, chercha la seringue toute prête sur le guéridon, comme on cherche une arme pour se défendre.

Mais se défend-on contre cette chose ? Dans sa précipitation maladroite, le vieil homme fit tomber le flacon d'éther qui se brisa au sol. Des effluves, aussitôt, en montèrent jusqu'à ses narines, bienfaisants, soutenant fort opportunément ses forces défaillantes.

Les doigts tremblants, le Dr. Bissélius réussit à saisir la seringue et même à se piquer le bras gauche, à travers sa manche... Mais, la force d'injecter la solution camphrée ?... Il étouffait. Son pouce ne suffisait point tout à coup, à vaincre cette force terrible d'inertie. Il se sentait si faible, si paralysé, si désespérément impuissant. Il...

Il ouvrit la bouche toute grande à la recherche d'un peu d'air et râla...

***

La « marquise » s'était levée pour donner à boire à son chat Rhâmi. Elle trottinait, nu-pieds, dans sa longue robe de nuit en pilou, pareille à un spectre maigre et plat, sa tête blanche branlante hérissée de papillotes.

Rhâmi était malade, très malade. Il était le seul ami de la « marquise ». Celle-ci sentait confusément que le jour où Rhâmi rendrait son dernier soupir, elle n'aurait plus guère de motif de tenir à la vie.

Mais la « marquise », malgré son grand âge, sa solitude, sa maigreur, le tremblement perpétuel de sa tête et de ses mains, était solide encore comme ces vieux arbres dégarnis, à demi morts, qui résistent à tous les assauts du vent pendant des années.

Elle n'était pas plus marquise que vous ou moi, mais une sorte de dignité austère et hautaine émanait de sa personne et, dans le village, depuis trente ans, on avait pris l'habitude de lui donner cet aristocratique sobriquet.

C'était une ancienne institutrice, coquette sans doute dans sa jeunesse, qui, bien avant l'âge de la pension, avait trouvé, par l'heureux hasard d'une opportune rente viagère, l'occasion de vivre en une quiète et suffisante aisance.

Les mauvaises langues disaient d'elle qu'un protecteur chenu l'avait couchée sur son testament après l'avoir couchée dans son lit. Mais que ne dit-on pas au village ?

La « marquise » enveloppa Rhâmi dans un fichu de laine, le borda comme un enfant dans son panier et, mains nouées pour en dominer l'éternelle agitation, elle s'apprêta à se recoucher.

La lune suffisait à éclairer sa chambre. A sa lumière blafarde, en passant devant son lavabo, la « marquise » eut pour son visage, dans le miroir, un sourire amusé.

Pauvre vieille figure, si mince, si pâle, si ridicule avec ce nez pointu, cette bouche édentée et cette couronne de papillotes comme les pétales d'une extraordinaire fleur fanée.

Stupide, aussi, ce tremblement continuel, à petits mouvements saccadés, ramenant le menton vers le cou, puis le relevant de côté, pour l'abaisser à nouveau...

Elle étendit les mains devant elle, comme une somnambule ou comme pour une incantation. Et, de les voir crochues au bout de ses maigres poignets, misérablement agitées, échappant au contrôle de sa volonté, elle se sentit envahie d'un insurmontable désespoir.

Elle n'avait jamais songé à sa mort, elle s'était installée dans sa vieillesse et son infirmité, mais à présent que Rhâmi lui semblait perdu, elle mesurait tout à coup sa condition lamentable.

« Que me voilà donc diminuée ! » pensa-t-elle.

Où donc était le temps où, jeune maîtresse d'école, elle parcourait allègrement la campagne ensoleillée avec ses petites élèves ? Quelles jacasseries joyeuses et quels jeux pleins de fraîcheur où elle se montrait plus jeune qu'elles toutes ! Le temps de ses robes de coutil bleu, de ses petits cols

blancs, de ses mains potelées pleines de fleurs, de son visage rose et lisse, si tendrement aimé.

Pourquoi vouloir durer encore, alors que la vie ne lui laissait d'elle-même qu'un effrayant fantôme ?

Mais, tandis qu'elle était là, les mains tendues, face à son image dans le miroir, la « marquise » sentit un trouble nouveau, extérieur à elle-même, l'envahir tout à coup. *Quelqu'un* marchait au-dehors...

Son sang, un moment remué par l'afflux des souvenirs, se faisait plus lent en ses veines durcies. Une sorte de torpeur la gagnait, alourdissait ses tempes. Sa tête, dans le miroir, lui parut s'immobiliser. Elle lui trouvait soudain, sur ses épaules pointues, une dignité inattendue, insolite, une majesté irréelle. Ses mains même, ses pauvres mains diaphanes, éternelles agitées, s'apaisaient comme pour une imposition.

La « marquise » n'était point née de la veille, tant s'en faut. Son esprit, resté très lucide, perçut d'abord confusément, puis avec une netteté accrue, la puissance agissante d'un sortilège. Aussi, instinctivement, se raidit-elle. Elle avait trop, au long de sa vie, érigé la contradiction en principe, pour ne pas se dresser contre cette force obscure qui prétendait avec une froide ténacité lui apporter une paix dont elle ne voulait plus.

Contre l'immobilité qui entrait en elle, sa volonté se banda. Elle ne cèderait pas ainsi. Elle se révoltait, s'arcboutait pour résister au mauvais sort. Elle se déchirait presque de l'intérieur à force d'allonger les bras et les doigts pour les voir bouger, à force de tendre le cou pour libérer son chef, toujours branlant naguère, de cette fixité qu'elle devinait mortelle.

Le moment était exagérément tendu. Il atteignait son point de rupture...

C'est alors que, dans son panier, Rhâmi poussa un faible gémissement. Il suffit à déjouer le maléfice.

De colère, la « marquise » trembla... Que son seul ami pût être, lui aussi, victime de cette « présence » dont elle subissait le charme redoutable, la secoua toute d'un frémissement terrible, insurmontable, qui la fit grelotter d'abord, puis trépigner, gesticuler, se démener enfin convulsivement.

Le cri perçant, horrible, qu'elle poussa pour se soulager, la sauva de la crise de nerfs et, avec elle, le village, de la mort.

***

Au-dehors, *le pas* s'éloignait pesamment. Ou put l'entendre, sonore, franchir le pont, décroître et disparaître bientôt dans la nuit.

La lune se voila, retirant son épingle du jeu...

La « marquise », inondée de sueur, haletante mais apaisée, agenouillée auprès de Rhâmi expirant, se mit à pleurer en dodelinant la tête comme une pauvre vieille qu'elle était...

Swammerdam, l'horloger, le nez au ras des couvertures, respira plus librement, son atroce angoisse dissipée. Sur la commode, l'une après l'autre, les trois pendules, miraculeusement, recommencèrent leur tic-tac...

Le pouce du Dr. Bissélius trouva la force nécessaire à terminer l'injec-

tion salvatrice et le bonhomme, échappant à l'étouffement, fit « Ah !... » et se remit à vivre tout surpris...

La fontaine reprit sa chanson et le filet d'eau blanche et argentée coula à nouveau, sans s'être aperçu de rien...

Bientôt, un coq chanta victorieusement. On entendit un bruit de chaîne dans une étable. Un chien, quelque part, fit donner sa bonne grosse voix rassurante.

Le village l'avait échappé belle...



UNE DISTINCTION

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que la revue « Fantasy and Science-Fiction », dont « Fiction » est l'édition française, vient de recevoir aux U. S. A., pour 1958, le prix du meilleur magazine de science-fiction de l'année. Cette distinction acquiert d'autant plus de portée si l'on sait le nombre extrêmement important (une trentaine) de revues du genre outre-Atlantique. Voilà une garantie de plus en ce qui concerne la qualité des récits que nous publions.

Sus à la Salamandre !

(*Operation Salamander*)

par POUL ANDERSON

Voici la suite de la nouvelle la plus controversée de l'année 1957 dans « Fiction » : « Loup y es-tu ? *» (n° 49). Ce fut à l'époque cette nouvelle qui déclencha indirectement la querelle Poul Anderson dans notre courrier des lecteurs. Ainsi la jugeait un de nos correspondants : «* Ce mélange de sorcellerie et de science, de superstition et de technique, constitue un cocktail assez fade et peu appétissant... *» D'autres personnes par contre goûtaient le mélange, sensibles à l'humour extrêmement particulier que recélait ce tableau d'un monde où la magie était contrôlée par la technologie.*

Dans « Sus à la Salamandre ! *», vous retrouverez les deux héros de «* Loup y es-tu ? *» : Steve le loup-garou et Djinny la sorcière, aux prises avec une nouvelle situation explosive. Et une seconde fois, Poul Anderson a réussi, jusque dans les moindres détails, une peinture savoureuse de cet incroyable futur qu'il appelle l'Age Thaumaturgique. Que les lecteurs qui n'ont pas apprécié le premier récit nous pardonnent — et qu'ils songent que tout le monde n'est pas de leur avis !*



Le ciel était truffé de balais volants, et les flics devenaient cinglés en essayant de contrôler la circulation. Le Match Universitaire de la Rentrée attire toujours une flopée de gens et une avalanche d'enthousiasme. Je ne partageais guère cet enthousiasme. Ma vieille Chevrolet d'avant guerre se faufila devant une énorme Lincoln 200 dragons-vapeur, avec manche bleu céleste, paille en polyéthylène et radio tonitruante. A mon passage elle ricana avec mépris, mais c'est moi qui arrivai le premier au râtelier de stationnement libre. Descendant de selle, j'empochai la clé puis, morose, me frayai un passage à travers la foule.

Les kachinas de la Météo soignent particulièrement leur boulot pour les matches nocturnes. L'air avait une petite saveur fraîche et pétillante, et les feuilles mortes crissaient sur les trottoirs. Telle une grosse citrouille jaune, une lune rondelette se levait sur les bâtiments éteints de l'Université Trismégiste. J'évoquai les champs et les bosquets du Middle West, ses odeurs de terreau humide et ses traînées de brume, et mon côté loup voulut m'entraîner à la chasse au lapin sauvage. Mais, avec un entraînement approprié, un garou sait contrôler ses réflexes, et la lumière polarisée ne provoque plus guère qu'un frisson primitif le long de ses nerfs.

Et puis cette impulsion fut bientôt enfouie sous de plus mornes réflexions. Djinny, ma chérie ! Elle aurait dû être à mon côté, le visage au

vent, ses longs cheveux frémissant dans le froid ; mais ma seule consolation était une gourde d'alcool dont la possession était illégale. Et d'ailleurs, pourquoi venais-je voir le match ?

Ayant dépassé la Maison des Teth Caph Sameth (1), je me trouvai dans l'Université. Trismégiste a été fondée après l'avènement de la science moderne, ainsi que le prouve son implantation générale. Le plus grand des édifices abrite la Faculté des Langues, car les langages exotiques sont nécessaires aux Charmes les plus puissants (et c'est pourquoi tant d'étudiants Africains et Asiates viennent y étudier l'argot Américain) ; mais il y a deux salles d'Anglais, l'une pour le Collège d'Art, l'autre pour la Poésie Mécanisante. Près de là s'élève le Bâtiment Thérianthropologique, où se tiennent sans arrêt des expositions de technique étrangère ; ce mois-ci était consacré aux Esquimaux, en l'honneur du Dr. Ayingalak, l'Agekok actuellement en visite. Assez loin de là, c'est la Zoologie, soigneusement isolée par une barricade pentagonale, car certains de ces animaux à longues pattes sont des voisins peu agréables. L'Ecole Médicale possède un Centre de Recherches rutilant, don de la Fondation Rockefeller, et d'où sont déjà sorties d'extraordinaires inventions, par exemple les lentilles polaroïdes qui permettent aux types affligés du Mauvais Œil de mener une vie normale.

Seule la Faculté de Droit est demeurée classique. Là, les occupations sont toujours d'un autre monde...

Traversant le Mail, je longeai le petit immeuble noirâtre des Sciences Physiques ; c'est le moment que choisit le Dr. Griswold pour me héler. Il descendit les marches hâtivement, petit bonhomme agité, muni d'une barbiche et de gais yeux bleus. Cependant quelque part derrière leur pétillement, on percevait un regard d'étonnement douloureux, comme celui d'un enfant qui n'a jamais bien compris pourquoi personne ne s'intéresse vraiment à ses jeux.

— « Ah ! Mr. Matuchek, » fit-il. « Vous allez au match ? »

Je me contentai d'opiner de la tête, ne tenant pas spécialement à sa compagnie ; mais il se joignit à moi, et je dus me montrer sociable. Non que je joue le lèche-bottes — je suivais ses classes de chimie et de physique, mais c'était là du gâteau. Non... je n'eus simplement pas le cœur de repousser ce brave vieux jeton esseulé.

— « Moi aussi, » poursuivit-il. « J'ai cru comprendre que les « cheerleaders » (2) ont prévu quelque chose de très spectaculaire pour la mi-temps. »

— « Ouais ? »

Il pencha la tête pour me refiler un coup d'œil d'oiseau.

— « Si vous avez une difficulté quelconque, Mr. Matuchek... et si je puis vous aider... je suis là pour ça, vous savez. »

Je mentis :

— « Ça va très bien. Merci quand même, monsieur. »

---

(1) « Fraternité », ou Association d'Etudiants.

(2) Un « cheerleader » est un des « meneurs de jeu » qui dirigent les démonstrations d'enthousiasme des étudiants supporters, lors des tournois de football.

— « Cela ne doit pas être facile pour un homme mûr, ancien combattant et acteur célèbre, de débuter avec un tas de jeunes chiots remuants, » dit-il. « Je me souviens de la façon dont vous m'avez aidé le mois dernier lors de ce... heu... cet incident malheureux. Croyez-moi, Mr. Matuchek, je vous suis très reconnaissant. »

— « Bah, ce n'était rien... Je suis venu ici pour m'instruire. » (*Et pour être avec Virginie Graylock... mais maintenant c'est impossible.*)

Je n'avais aucune raison de lui raconter ma vie. C'était bien simple. Après avoir aidé à chasser les kaftans du Califat (1), j'étais revenu à la Metro-Goldwyn-Merlin et j'avais repris mon rôle de loup-garou pour cette firme. Mais l'exploit qui m'avait valu de faire connaissance avec Djinny m'avait aussi coûté un tronçon de queue, et l'espèce de touffe qui restait était un sacré handicap. Bien sûr, j'avais des médailles, mais des héros de la guerre, on en trouvait à la pelle — ce n'est pas que j'estime avoir été plus héroïque qu'un autre... seuls les événements m'avaient obligé à agir comme je l'avais fait. Je n'arrivai pas à mettre de la conviction dans mon rôle de « *Abbott & Costello contre Paracelse* » ; je ne méprise pas le divertissement pur, mais je m'étais découvert un désir tout neuf de faire des choses plus significatives.

Djinny put me faire entrer à l'Agence de l'Arcane, où elle était Sorcière-chef, et je pus collaborer à ce contrôle des forces paranaturelles dont dépend dorénavant le monde entier. Pour être précis, je partageais avec bien des gens le rêve de dompter l'Air et le Feu — suffisamment en tout cas pour les atteler à un vaisseau aérien et aller voir les planètes. Mais il me fallait d'abord un entraînement professionnel. Stephen Matuchek et la MGM se séparèrent donc avec des grognements d'estime mutuels, et je partis au collège avec mes petites économies et ma bourse de G.I.

Djinny, elle, voulait obtenir une agrégation — elle avait déjà une licence — et Trismégiste lui offrit un poste d'instructeur, pour lequel l'Agence lui accorda un congé prolongé. La même école... nous serions ensemble pendant toutes nos heures de liberté, et je pourrais probablement la décider à un mariage rapide. Ça se présentait merveilleusement.

Tu parles.

Griswold soupira, ayant peut-être perçu ma réticence.

— « Il y a des moments où je me sens parfaitement inutile... »

— « Pas du tout, monsieur, » lui répondis-je avec un enjouement calculé. « Comment la... heu... disons, l'alchimie.. pourrait-elle exister sans une bonne base de chimie et de physique nucléaire ? On produirait des mélanges empoisonnés ou on ferait sauter la moitié d'un comté. »

— « Bien sûr, bien sûr. Vous me comprenez, vous. Vous connaissez quelque chose du monde... plus que moi, en fait. Mais les étudiants... après tout, je suppose que c'est normal. Ils veulent prononcer quelques mots, faire quelques passes et obtenir tout de suite ce qu'ils désirent, sans se casser la tête à apprendre la grammaire Sanscrite ou la table périodique. Ils n'ont pas réalisé qu'on n'a rien pour rien. »

---

(1) Voir « *Loup y es-tu ?* »

— « Bah ! ils grandiront. Ils comprendront. »

— « Même l'administration... cette Université ne comprend pas le besoin que nous avons des Sciences Physiques. A l'Université de Californie, ils viennent d'obtenir une Pierre Philosophale d'un milliard de volts, mais ici... » Griswold haussa les épaules. « Excusez-moi. J'ai horreur de m'apitoyer sur moi-même. »

Nous arrivions au Stade. Je remis mon billet, mais refusai les verres-pour-voir-la-nuit. J'avais reçu le regard-magique lors de mon entraînement de base. Ma place était devant la ligne des 30 yards, entre une étudiante au frais minois et un Ancien qui hurlait déjà à s'arracher le larynx. Un plateau automatique s'approcha ; j'achetai un hot dog, et louai une boule de cristal. Mais ce n'était pas pour suivre les détails du match. Je marmottai au-dessus du globe, je regardai, et j'y vis Djinny.

Elle était assise en face, sur la ligne des 50, le chat noir Svartalf sur les genoux, ses cheveux émettant une tache rouge sur le fond neutre des humains qui l'environnaient. L'enchantement qui émanait d'elle était beaucoup plus vieux et beaucoup plus puissant que l'Art dans lequel elle excellait. Même à travers le terrain, et malgré la mauvaise qualité du cristal, elle me faisait palpiter.

Le problème consistait tout bonnement en ceci : Malzius, le Président de Trismégiste, n'était qu'une pompeuse médiocrité dont l'acte majeur avait été de mettre sous sa coupe les administrateurs. Tout ce qu'il voulait était accordé. Et sa décision la plus incongrue avait été que tout le personnel devait prêter serment d'obéir en tous points au Règlement de l'Université, tant que les contrats étaient en cours. Malgré ça, il avait réussi à grouper une Faculté très compétente, car la paie était bonne, et le Règlement paraissait normal. Djinny avait signé son contrat un mois avant que je m'inscrive, et elle ne vit l'entourloupette que lorsqu'il fut trop tard.

... Les étudiants et les membres de la faculté, jusques et y compris les instructeurs, n'étaient pas autorisés à se fréquenter en dehors des cours...

Bien entendu, j'avais foncé dans le bureau de Malzius et demandé une mesure d'exception. Inutile. Il n'allait pas modifier le petit bouquin pour moi — « mauvais précédent, Mr. Matuchek, mauvais précédent » — et j'avais admis, maussade, que c'était un mauvais président... il eût fallu modifier complètement la Règle, car les Serments prêtés ne permettaient aucune dérogation. Pas même dans le cas d'un étudiant d'une autre Université, ce qui me rendait inutile d'en changer. Etant donné que le contrat de Djinny n'expirait qu'en Juin, la seule solution aurait été que je ne m'inscrive pas du tout, mais, avec sa détermination d'acier trempé, elle n'avait pas voulu en entendre parler. Perdre une année entière ? Qu'étais-je, un loup ou une mauviette ? Nous nous étions disputés à ce sujet, et en public encore. Et quand on peut se rencontrer uniquement à des réunions officielles, il est assez difficile de s'embrasser pour se réconcilier.

Oh ! bien sûr, nous étions toujours fiancés et nous nous voyions toujours à des cocktails, des thés... nous faisions de notre mieux. Cependant, comme elle me l'avait fait remarquer avec cette logique glacée que je savais être une défense, mais que néanmoins je ne pouvais briser, nous

étions humains. Elle était donc obligée de sortir de temps à autre avec quelque collègue mâle célibataire, en souhaitant que ce fût moi, et de mon côté je promenais une fille occasionnelle...

Ce soir, Djinny était avec le Dr. Alan Abercrombie, Professeur Assistant de Négromancie Comparative, mince blond, beau... le roi des five o'clock, quoi. Il s'était pas mal occupé d'elle ces derniers temps, pendant que je fulminais tout seul.

Très seul. Svartalf le chat doit considérer que ma morale ne vaut guère plus que la sienne : j'avais tout à fait l'intention d'être fidèle, mais quand vous parquez votre balai dans une allée au clair de lune, et qu'un mignon petit lot bien rembourré s'entortille autour de vous... Mais les grands yeux jaunes du chat qui me surveillaient toujours de l'arbre voisin me coupaient remarquablement mes effets... Bref, je me résignai très vite, et passai mes soirées à étudier ou à boire de la bière.

L'Ancien que j'avais pour voisin m'écorcha les oreilles lorsque les équipes des universités adverses s'amenèrent en courant dans le clair de lune ; c'étaient les Griffons de Trismégiste, et les Wyverns d'Albertus Magnus. Les très vieux Anciens disent qu'ils ne pourront jamais s'habituer à voir tant de nains à quat'z'yeux cavalant sur le terrain — à croire qu'une équipe de football était composée de dinosaures aux temps qui ont précédé l'Age Thaumaturgique ! Mais, bien sûr, l'Art est essentiellement intellectuel et a communiqué son propre ton aux sports.

La partie eût ses moments intéressants. Les Wyverns se mirent à léviter, et leur petit centre-arrière s'avéra être un pélican-garou. Dushanovitch, transformé en condor, le cloua sur nos 20 yards. Andrewski est le meilleur daim-garou des Grands Dix, et les retint pendant deux essais. Au troisième essai, Pilsudski eut le ballon et devint un kangourou. Son jeu de jambes fut magnifique en évitant un plaquage et il fit la passe à Mstislav (1). Les Wyverns redescendirent, pensant que Mstislav allait transformer le ballon en corbeau pour marquer ; mais, tout en évitant leurs contre-sorts, il le transforma, avec un à-propos foudroyant, en un petit cochon... bien graissé extérieurement. (Ce n'étaient que des transformations mineures, des passes hâtives sur un objet déjà sensibilisé, en comparaison des terribles Mots que j'eus à entendre avant l'aube).

Peu après, une brutalité inutile nous coûta 15 yards : Domingo marcha accidentellement sur une feuille de score que le vent avait balayée sur le terrain, et passa ses griffes à travers plusieurs des noms des Wyverns. Mais il n'y avait pas eu grand mal, et nos adversaires eurent la même pénalité quand Thorsson se laissa entraîner par l'excitation générale et lança un éclair. A la fin de la première mi-temps, le score était : Trismégiste 13, Albertus Magnus 6, et le public était prêt à démolir les gradins.

Je repoussai mon chapeau sur l'oreille, lançai un regard mauvais à l'Ancien, et regardai dans ma boule. Djinny était meilleur supporter que moi : elle était encore en train de sautiller et de brailler, semblant à peine remarquer que les bras d'Abercrombie l'entouraient. A moins qu'elle n'en

(1) Le lecteur aura noté la qualité des noms américains...

fût point gênée ?... J'avalai une longue gorgée vengeresse de ma gourde d'alcool.

L'escadron des « cheerleaders » vint parader sur le terrain. Les instruments tissèrent une manœuvre aérienne compliquée, tambourinant et tûtûtant, tout en exécutant la traditionnelle marche vers la Reine Universitaire. Il paraît qu'il est traditionnel aussi qu'elle chevauche une licorne à leur rencontre, mais pour une raison quelconque cela fut négligé cette année...

Soudain mes cheveux se hérissèrent sur mon cou et je ressentis l'appel instinctif de mon Changement-de-Peau. Je récupérai juste à temps mon apparence humaine et restai assis, traversé d'un frisson. L'air était pourri de danger. *Personne d'autre* ne pouvait donc le percevoir ?

Cherchant son origine, je réglai mon cristal sur l'escadron des « cheerleaders », a peine conscient des hurlements :

Aleph, Beth, Gimel, Daleth, Hi, Vô,
Nomine Domini, Bouh, Hou, Hou !
Qu'ils fondent au feu et soient percés d'épingles,
Trismégiste gagne toujours...

MAC ILWRAITH !

— « Hé là !... qu'est-ce qui ne va pas, mon pote ? » L'étudiante à côté de moi s'écarta, et je me rendis compte que j'étais en train de sortir mes crocs.

— « Heu... Rien !... du moins je l'espère... »

Je composai mon visage avec effort et le conservai humain.

Ce petit gars blond et grassouillet au milieu de l'escadron ne paraissait pas dangereux, mais je subodorais une noirceur certaine dans son avenir immédiat. Je m'étais déjà occupé de lui auparavant, et...

Je ne l'ai pas cafardé à l'époque, mais c'est lui qui avait failli faire supprimer le cours de chimie de Griswold. Etudiant en médecine, c'était un type plein de possibilités, pas un mauvais gars, mais affligé d'une combinaison malheureuse d'aptitude naturelle à l'Art et d'irresponsabilité totale. Les carabins sont réputés pour leurs joyeuses petites farces, telles que faire valser un squelette animé à travers le dortoir des filles, et lui, il avait des dispositions précoces.

Voici comment la chose s'était passée. Griswold nous faisait la démonstration d'un agent catalyseur, et Mac Ilwraith avait murmuré un Sort-Farce pour faire surgir un chat du tube à essai. Seulement... il s'était gouré dans les proportions, et avait obtenu un tigre géant ! J'avais foncé dans un placard, utilisé ma lampe de poche à rayons lunaires, et m'étais transformé ; en loup-garou, j'avais pourchassé Minou par la fenêtre et l'avais fait grimper à un arbre, jusqu'à ce que quelqu'un appelle la Section Exorcismes.

J'avais vu faire Mac Ilwraith ; j'allai ensuite le trouver, et l'avertis que s'il troublait encore le cours, je le mettrais en petits morceaux, dans le sens le plus littéral du terme. Rigoler, c'est bien gentil, mais pas aux dépens

des étudiants qui veulent réellement apprendre, ni à ceux du brave vieux bonze qui veut leur enseigner quelque chose.

— « *Vive l'équipe !* »

Le « cheerleader » remua les bras. A ce moment, un jet de feu multicolore s'élança du néant et s'éleva, plus haut qu'un homme, en un tourbillon de rouge, bleu et jaune, entouré d'un halo d'étincelles. En plissant les yeux, j'arrivai à distinguer une forme lézardesque, souple dans la chaleur blanche de l'aura.

L'étudiante poussa un cri.

— « Par Hermès, » s'étrangla l'Ancien, « qu'est-ce que c'est ? Un démon ? »

— « Non, un Elémental du Feu, » murmurai-je. « Une salamandre. Très dangereux. Il n'aurait pas dû jouer avec ça. »

Mon regard parcourut le terrain tandis que la forme embrasée commençait son numéro, bondissant, trébuchant, épelant des mots en longues flammes... Ah ! il y avait là-bas un pompier en costume liturgique complet, et il faisait les passes qui rendent cette Chose sans danger. Ce devrait être suffisant... Tremblant encore, j'allumai une cigarette. On ne doit pas convoquer les fétiches de Loki. L'odeur de la menace m'emplissait les narines.

Le cristal me montra Abercrombie en train d'applaudir, mais Djinny avait un pli soucieux entre ses grands yeux verts. Elle n'aimait pas ça plus que moi. Mac Ilwraith avait des plaisanteries réellement douteuses.

Je fus probablement le seul du stade à avoir vu. Le gars fit un geste à son bâton, qui eut soudain des ailes. Le gros pompier, qui se balançait en gesticulant, faisait une cible parfaite pour une belle oie en bonne santé.

— « *Yaoup !* »

Le pompier s'élança vers le ciel. La Salamandre hésita. Puis tout à coup, Elle bondit, s'allongeant jusqu'à dépasser les murs. Il y eut une tache éblouissante, puis la Chose disparut.

Ma cigarette s'enflamma soudain, et je la jetai au loin. Sans même réfléchir, je larguai ma gourde de poche. Elle explosa d'un coup et l'alcool fit une flamme bleue. La foule se mit à brailler, jetant les cigarettes, frappant les poches où avaient gîté les allumettes, se débarrassant des bouteilles. La Reine de l'Université poussa des cris quand son léger costume prit feu. Elle put l'enlever à temps pour éviter d'être brûlée sérieusement, et partit sur le terrain en miaulant. En d'autres circonstances, j'aurais été bigrement intéressé.

La Salamandre arrêta sa course erratique, et Se matérialisa entre les poteaux d'un but... qui commencèrent à se consumer ; Elle formait un brasier intolérable qui rugissait et brûlait le gazon alentour. Le pompier s'y précipita, criant la formule de l'extinction. Une langue de feu sortit de la gueule de la Salamandre. J'entendis nettement un juron du Bronx, puis Elle disparut de nouveau.

Le speaker, qui aurait dû être en train de calmer les spectateurs, poussa un hurlement quand la Chose passa devant son cagibi. Ce qui provoqua

la panique ! En un clin d'œil, cinquante mille personnes se griffaient, s'écrasaient, s'étouffaient aux portes, aveuglées de terreur, essayant par la force de se tailler un chemin.

Je bondis jusqu'au terrain par-dessus les gradins, marchant sur quelques têtes. Il y avait des morts dans ces rangs surpeuplés.

— « Djinny ! Djinny, viens ici, tu seras en sécurité ! »

Elle ne m'avait certainement pas entendu dans ce vacarme, mais vint d'elle-même, traînant par le poignet un Abercrombie terrorisé. Nous nous rencontrâmes au milieu du tumulte.

Les Griffons sortirent de leur vestiaire, tout bouillants... *Bouillant* est le mot propre : la Salamandre s'y était matérialisée, et s'était joyeusement enroulée autour des tuyaux de douches.

Des sirènes se mirent à beugler sous la lune, et des balais de police foncèrent au-dessus de nous, tentant de canaliser les fuyards.

L'Elémental s'amusa à lécher un peu l'un des balais. Le chauffeur piqua suffisamment pour pouvoir sauter, puis l'appareil en flammes s'écrasa sur l'herbe.

— « Dieu ! » s'exclama Abercrombie, « cette brute n'est pas contrôlée ! »

— « Vous m'en direz tant, » grognai-je. « Djinny, tu es sorcière. Peux-tu y faire quelque chose ? »

— « Je peux l'éteindre si Elle se tient coite assez longtemps pour que je puisse réciter le sortilège, » fit-elle. Des cheveux désordonnés tombaient sur son visage aux pommettes saillantes, et sur ses épaules couvertes de fourrure. « C'est notre seule chance — le charme qui La retenait est rompu, et Elle le sait ! »

Je me retournai, me souvenant de l'ami Mac Ilwraith, et l'attrapai au collet. Je hurlai :

— « T'étais cinglé, ou quoi ? »

— « Je n'ai rien fait... » articula-t-il. Ses dents s'entrechoquèrent tandis que je le secouais.

— « Pas de salades ! Je t'ai vu ! »

Il s'écroula sur le sol.

— « C'était seulement pour rigoler, » gémit-il. « Je ne savais pas... »

Je me dis sombrement que c'était sans doute vrai. C'est ça l'ennui avec l'Art... avec toutes les forces aveugles utilisées par l'homme, le feu, la dynamite, l'énergie atomique ou la thaumaturgie. N'importe quel abruti peut en apprendre assez pour déclencher quelque chose ; de nos jours, on leur apprend à huit ans à ensorceler les abeilles. Mais ce n'est pas toujours facile d'arrêter le « quelque chose ».

Les blagues d'étudiants étaient un problème normal à Trismégiste, comme dans toutes les Universités. Elles étaient habituellement sans conséquences — entrer dans les dortoirs avec des feux follets, ou attirer la lingerie des filles par les fenêtres avec des charmes. Elles étaient quelquefois marrantes, comme la fois où la statue d'un digne et révéré Recteur s'était animée et baladée en ville en braillant des chansons douteuses. Elles tom-

baient souvent à plat, comme la fois où les gars changèrent en pierre le Doyen Hornsby, et où personne ne le remarqua pendant trois jours.

Mais cette fois, la blague avait dépassé notre contrôle. La Salamandre était parfaitement capable de ravager la ville entière.

Je me tournai vers le pompier, qui tremblait dans son coin, essayant d'appeler un balai de police. Dans la pâle lumière dansante, personne ne le voyait. « Qu'avez-vous l'intention de faire ? » lui demandai-je.

— « Faut que j'aille faire mon rapport, » dit-il rudement. « Et ensuite je suppose qu'il nous faudra un Elémental de l'Eau. »

— « J'ai l'habitude des Hydros, » offrit Djinny. « Je vous accompagne. »

— « Moi aussi, » fis-je aussitôt.

Abercrombie me fusilla du regard.

— « Que savez-*vous* faire ? »

— « Je suis un garou, » rétorquai-je. « Quand je suis loup, le Feu ne peut pas m'atteindre facilement. Cela pourrait être utile. »

— « Parfait, Steve ! »

Djinny me sourit, de ce sourire qui était si souvent passé entre nous. Je l'enlaçai impulsivement et l'embrassai.

Elle ne gâcha pas son énergie pour une gifle. Je récoltai un uppercut qui me fit presque tomber. Ce serment deux fois maudit ! Je pouvais voir la tristesse cachée dans ses yeux, mais son esprit l'obligeait à obéir au Règlement de Malzius.

— « Ce n'est... heu... pas un endroit pour une femme — une dame aussi charmante que vous, » murmura Abercrombie. « Je vais vous raccompagner chez vous, ma chère. »

— « J'ai un travail à faire, » dit-elle, impatiente. « Qu'ont-ils à traîner comme ça, ces flics ? Il faut qu'ils nous emmènent d'ici. »

— « Alors, je viens aussi, » fit Abercrombie. « Les bénédictions et les malédictions ne me sont pas tout à fait étrangères, quoique j'ai bien peur que le sortilège pour avoir une bourse perpétuellement garnie dépasse un peu mes capacités. N'importe comment, le Département du Trésor n'aime pas beaucoup ça. »

Même à ce moment, avec l'émeute qui grondait et l'enfer qui se déchaînait sur terre, je notai avec satisfaction que Djinny n'accordait aucune attention à sa blague éculée. Elle fronça le sourcil d'un air absent et regarda autour d'elle. La Reine de l'Université était blottie près des gradins, couverte du manteau de quelqu'un. Djinny sourit et lui fit signe. La Reine Universitaire se dépouilla du manteau et courut vers nous dans l'état où elle était. Trente secondes plus tard, trois manches à balais de la police étaient près de nous !

Le pompier les réquisitionna et nous fûmes emportés par-dessus le stade, jusque dans la rue.

Pendant ce court trajet, je vis trois maisons en feu. La Salamandre ne se débrouillait pas mal !

*
* *

Notre équipe se regroupa au commissariat du District... une équipe hagarde et barbouillée de suie, aux yeux désespérés. Les Chefs de la police et des pompiers étaient là aussi, et un jeune officier s'arrachait les cheveux devant son standard. Djinny, qui avait récupéré son manche à balai personnel, et était venue via son appartement, arriva avec Svartalf sur une épaule et le *Manuel d'Alchimie et de Métaphysique sous le bras*. Abercrombie faisait les gros yeux au pauvre Mac Ilwraith terrifié, et je dus lui dire de laisser tomber.

— « Mon devoir... » commença-t-il. « Je suis un des censeurs, vous savez. »

Je suppose qu'il est nécessaire d'avoir des renifleurs dans une université, pour s'assurer que les gars n'enchantent pas l'alcool dans les Maisons de Fraternités, ou qu'ils n'introduisent pas des succubes en fraude. Et, chaque année, il y a quelqu'un qui essaie de se présenter à un examen avec un pote sous son veston pour lui murmurer les réponses. Néanmoins, je n'aime pas les fouineurs professionnels.

— « Vous vous occuperez de lui plus tard, » dis-je, et je poussai le gosse vers la porte. « La Salamandre va peut-être nous donner du fil à retordre. »

Le Président Malzius entra en grommelant.

— « Que signifie tout ceci ? » demanda-t-il. Son pince-nez tressautait au-dessus de ses grosses bajoues. « Vous apprendrez, messieurs, que j'étais en train de préparer un discours très important. Le Totem des Lions donne un banquet demain et... »

— « Y aura p't'être pas de banquet, » grogna le flic qui avait été le chercher. « Y a une Salamandre en liberté dans le secteur. »

— « Une Sala... Non ! C'est contre le Règlement ! Il est absolument interdit de... »

Le standardiste leva la tête.

— « Elle vient d'enflammer l'Eglise Méthodiste de la 14e Rue, » dit-il. « Et, bon Dieu, tout notre matériel est déjà en batterie... »

— « Impossible ! » s'écria Malzius. « Un démon ne peut s'approcher d'une église. »

— « Quel est le degré de stupidité exigé dans votre boulot ? » lui jeta Djinny. « Ce n'est *pas* un démon. C'est un Elémental. » Recouvrant son sang-froid, elle continua lentement : « Il n'y a pas beaucoup d'espoir d'utiliser un Hydro pour vaincre la Salamandre, mais nous pouvons en dresser un à combattre les feux. Il aura toujours trois métros de retard, mais au moins la ville entière ne sera pas détruite. »

— « A moins que la Salamandre ne devienne *trop* forte, » coupa Abercrombie. Son visage était décoloré et il avait du mal à s'exprimer. « Alors elle fera évaporer l'Hydro. »

— « Con... convoquez deux Créatures de l'Eau, » bégaya Malzius. « Non.. cent, si vous voulez. J'annule les conditions d'établissement de demande officielle d'autorisation de... »

— « Il y a une limite, monsieur, » lui dit Abercrombie. « La force restreignante requise est fonction exponentielle de la masse totale incor-

porée. Il n'y a probablement pas assez d'adeptes en ville pour en contrôler plus de trois à la fois. Si nous en appelions quatre, nous inonderions la cité, et la Salamandre se contenterait d'aller ailleurs. »

— « Alan... » Djinny posa son manuel sur le bureau et se mit à feuilleter. Abercrombie se pencha sur son épaule, n'oubliant pas de poser négligemment une main sur sa hanche. Je ravalai difficilement mes jurons les plus gratinés. « Alan, pour commencer, pourriez-vous convoquer un Hydro, et le mettre au travail ? »

— « Mais bien sûr, ma belle, » sourit-il. « C'est un problème — hum ! — élémental. »

Elle lui lança un regard inquiet.

— « Ils peuvent être aussi dangereux que le Feu ou l'Air, » l'avertit-elle. « Il ne suffit pas d'en connaître la théorie. »

— « J'ai une petite expérience. » Il se rengorgea. « Pendant la guerre... Lorsque tout ceci sera terminé, venez donc prendre un verre chez moi et je vous raconterai ça. »

Ses lèvres frôlèrent *sa* joue.

— « Mr. Matuchek ! » gémit Malzius. « Ça ne vous ferait rien de *ne pas* faire pousser vos crocs ? »

Je me secouai et rentrai ma rage.

— « Ecoutez, » dit le chef de la police. « Il faut que je sache ce qui se passe. C'est vous autres qui avez commencé cette salade et je ne tiens pas à ce que vous fassiez empirer la situation. »

Voyant que Djinny et Beau Mâle étaient, après tout, légitimement occupés, je soupirai, puis sifflai une cigarette.

— « Laissez-moi vous expliquer, » offris-je. « J'ai appris quelques petites choses sur ce sujet, pendant la guerre. Un Elémental n'est pas la même chose qu'un démon. Tout démon est un être distinct, aussi individuel que vous et moi. Mais un Elémental fait partie de la Force concernée : en l'occurrence, le Feu ou, plus exactement, l'Energie. Il est extirpé de la matrice de l'énergie de base, reçoit une individualité temporaire, et retourne à sa matrice quand l'Adepte a fini d'en user. »

— « Hein ? »

— « C'est comme une flamme. Une flamme n'existe que potentiellement jusqu'à ce que quelqu'un allume un feu, et elle retourne à une existence potentielle pure et simple quand le feu est éteint. Et, bien sûr, le second feu que vous allumez, même si c'est sur la bûche initiale, n'est pas identique au premier ; alors vous comprenez pourquoi un Elémental n'est pas tellement pressé d'être renvoyé à ses sources. Si jamais il se débarrasse de tout contrôle, comme l'a fait notre Salamandre, il fera l'impossible pour rester en ce monde et accroître sa propre force. »

— « Mais comment se fait-il qu'Elle puisse brûler une église ? »

— « Parce qu'étant une simple force physique, Elle n'a pas d'âme. Tous les vrais individus, humains ou autres, sont sous une certaine contrainte de... nature morale. Un démon est allergique aux symboles sacrés. Un homme qui a fait le mal doit vivre avec sa conscience dans ce monde et affronter le jugement dans le monde suivant. Mais un feu s'en moque

éperdument. Et la Salamandre, ce n'est que ça : un Feu exalté. Elle n'est tenue que par les lois physiques de la nature et de la paranature. »

— « Alors comment peut-on... heu... l'éteindre ? »

— « Un Hydro de masse égale pourrait le faire — par annihilation mutuelle. La Terre pourrait l'étouffer, ou l'Air se retirer de Son voisinage. L'ennui, c'est que le Feu est le plus agile de tous : il peut s'échapper d'un endroit avant que tout autre Elémental puisse l'attaquer. Il ne nous reste donc que le Sort-Congédieur. Mais il faut le prononcer en présence de la Salamandre, et cela prend environ deux minutes. »

— « Ouais... et quand elle vous entend commencer votre récitation, elle vous extermine ou elle se taille. C'est tout simplement merveilleux. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? »

— « Je n'en sais rien, Chef, » dis-je, « c'est un peu comme si on voulait embrasser un crocodile. » Je claquai les lèvres. « Mais il faut faire vite. Chaque feu allumé par cette créature lui donne un peu plus d'énergie, et Elle en devient d'autant plus forte. Et il y a un point critique où Elle devient trop puissante pour être affectée par qui ou quoi que ce soit. »

— « Et alors qu'arrive-t-il ? »

— « Ragnarok. »

Je vis Djinny se détourner du bureau. Abercrombie dessinait à la craie un pentagramme sur le parquet pendant que Malzius, tout bredouillant, avait été chargé de stériliser un canif avec une allumette (le sang est un bon succédané des poudres rituelles, car il contient les mêmes protéines). Djinny posa une main sur la sienne.

— « Steve, cela prendra trop de temps pour trouver tous les Adeptes de la ville et pour les organiser, » dit-elle. « Dieu seul sait ce que ferait la Salamandre pendant ce temps. Veux-tu tenter de la localiser ? »

J'acquiesçai.

— « Bien sûr. Elle ne peut me faire aucun mal — si je fais attention — tant qu'Elle ne sera pas assez grande pour brûler tout l'oxygène de la planète. Mais *toi*, tu vas rester ici ! »

— « Tu as déjà entendu parler du Serment de ma corporation ? Allez, viens. »

En sortant, je lançai à Abercrombie un regard en coin. Il s'était entaillé le poignet et avait aspergé les Signes ; il était plongé dans son invocation. Je sentis une humidité froide entrer dans la pièce.

Dehors, la nuit était toujours très automnale et la lune était haute. Les toits formaient une silhouette dentelée contre le vif rougeoiement d'une douzaine de foyers autour de nous, et des sirènes hurlaient dans les rues. Au-dessus, je vis ce qui ressemblait à un tourbillon de feuilles mortes sur le fond des étoiles indifférentes ; c'étaient des paniquards qui fuyaient sur leurs manches à balai.

Svartalf sauta à l'avant de la Cadillac de Djinny, et j'enfourchai la selle arrière. Nous nous élançâmes vers le ciel.

Au-dessous de nous, une flamme bleue cracha soudain et les lumières du commissariat s'éteignirent. A ce moment, de l'eau s'engouffra dans la rue

dans un fracas énorme ; le Président Malzius se débattait dans le torrent comme un bouchon de liège.

— « Par Satanas ! » m'étranglai-je. « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Svartalf fit descendre la Cadillac.

— « Quel idiot, » grogna Djinny. « Il a laissé l'Hydro se répandre sur le plancher... d'où les courts-circuits... »

Elle fit quelques passes rapides avec sa baguette. Le torrent se calma, rentra en lui-même et devint une masse liquide de trois mètres de haut, étincelant dans la lumière lunaire. Abercrombie surgit enfin et dirigea l'Hydro vers le foyer le plus rapproché.

Je ris.

— « Va donc chez lui pour l'entendre parler de sa vaste expérience, » dis-je.

— « Ne frappe pas un homme à terre, » rétorqua Djinny. « Tu as fait ta part de bourdes, Steve Matuchek. »

Svartalf fit remonter le balai et nous rasâmes les cheminées. *Hé !* me dis-je. En pincerait-elle pour ce troll (1) ? Un profil de médaille... un langage sucré... l'intimité... Je renfonçai en moi un malaise soudain et me mis à loucher vers l'avant, essayant de repérer la Salamandre.

— « Là ! » cria Djinny par-dessus le sifflement de l'air pourfendu. Svartalf hérissa la queue et cracha.

∴

Le quartier de l'Université est plein d'une vétuste distinction : de vieilles bicoques de bois pseudo-gothiques qui étaient passées de l'état d'hôtels particuliers à celui de pensions de famille, parsemées de petites bâtisses commerciales. Ledit quartier brûlait joyeusement, semblable à une poignée d'étoiles rougeâtres clignotant dans l'obscurité entre les réverbères. Pendant que je regardais, une des étoiles explosa dans une bouffée de vapeur — l'Hydro avait dû se brancher sur une bouche d'incendie, et inonder la baraque. J'eus brièvement la pensée hérétique que la Salamandre rendait un grand service en incendiant ces tératologies architecturales... mais, évidemment, des vies et des propriétés étaient en jeu.

Immense, terrible, l'Elémental se dressa près de la maison dont Il s'était repu. Il avait doublé de taille, et c'était impossible de Le regarder au centre, tant Il était ébouissant. Des flammes se tordaient autour de sa tête de reptile.

Svartalf freina et nous planâmes à six mètres du sol, juste au niveau de la gueule béante. Djinny paraissait burinée dans la nuit par ce rayonnement intolérable. Elle s'arc-bouta dans ses étriers et entonna le sortilège ; sa voix se perdit presque dans le vacarme du toit qui s'effondrait soudain. « *O Indra, Abadon, Lucifer, Moloch, Héphaïstos, Loki...* »

La Salamandre entendit. Ses yeux brillants se tournèrent vers nous et Elle bondit.

---

(1) Espèce de gnome, dans la mythologie scandinave.

Svartalf brailla quand ses moustaches se ratatinèrent — ce n'était peut-être que par vanité offensée — fit faire un virage au balai et démarra à toute vitesse. La Salamandre rugit, avec la voix d'une centaine de forêts en flammes. Soudain la chaleur qui me rôtissait le dos disparut et la Chose se matérialisa *devant* nous.

Montrant du doigt, je hurlai :

— « Par ici ! Là-dedans ! »

Je couvris les yeux de Djinny et cachai mon visage dans son dos quand nous traversâmes la vitrine de la Brasserie Stub. La langue de feu tenta de nous atteindre, se recroquevilla, et la Salamandre rampa jusqu'à la porte.

Nous descendîmes en hâte du balai et regardâmes autour de nous. La salle était déserte. Tout le monde avait fui. J'aperçus un verre presque plein de bière près du comptoir, et l'engloutis.

— « Tu aurais pu m'offrir à boire, » dit Djinny. « Alan l'aurait fait, lui. » Avant que je me resaisisse suffisamment pour décider si c'était une injure ou une plaisanterie, elle continua, chuchotant rapidement : « Elle n'essaie pas de fuir. Elle acquiert des forces — de la confiance, Elle veut nous tuer ! »

Même à ce moment, je désirais lui dire que des cheveux roux ébouriffés et un trait de suie sur un nez aristocratique étaient tout à fait ensorceleurs. Mais l'occasion ne paraissait pas très propice.

— « Elle ne rentrera pas ici, » soufflai-je. « Elle ne peut guère qu'enflammer l'immeuble par radiation thermale, et ça prendra du temps. Pour le moment nous sommes en sécurité. »

— « Mais... ah ! oui, bien sûr. Toutes ces brasseries d'université sont en acier réfrigérant, d'après ce qu'on m'a dit. »

— « Oui. » Je regardai par la vitrine brisée. La Salamandre me regarda à son tour, et des taches se mirent à danser devant mes yeux. « C'est pour que la clientèle n'échauffe pas trop les boissons... Vite, fais agir ton charme. »

Djinny secoua la tête.

— « Inutile. Ça irait seulement se perdre dans la nature. Nous devrions peut-être discuter avec Elle, pour trouver... »

Elle trotta jusqu'à l'ouverture et la Chose s'accroupit dans la rue, allongea le cou et lui souffla dessus. Je me tins derrière ma migonne, me sentant quelque peu cloîtré et inutile. Svartalf, qui lapait de la bière renversée sur le comptoir, leva la tête et gronda.

— « Ohé, Fille de la Lumière ! » cria-t-elle.

Un frisson parcourut l'échine de la Salamandre. Sa queue se mit à gigoter et un arbre prit feu de l'autre côté de la rue. Je ne puis décrire la voix qui répondit... crépitante, mugissante, sifflante, c'était la voix du Feu à qui on avait donné un cerveau et un gosier.

— « Fille d'Eve, qu'as-tu à dire à quelqu'un de Ma race ? »

— « Par le Tout-Puissant, je t'ordonne de retourner dans tes liens, et de cesser d'embêter le Monde. »

— « O-oh... ho, ho, ho ! » La Chose s'assit (l'asphalte se mit à bouillir)

et secoua le ciel de son rire. « Tu me donnes des ordres, ô Combustible ? »

— « J'ai à ma disposition des Pouvoirs si puissants qu'ils pourraient réduire ta pauvre étincelle an néant d'où elle vient. Arrête, et obéis, avant qu'il ne t'arrive un sort pire que le Congédiement. »

Je crois que la Salamandre fut réellement surprise pendant un moment.

— « Plus grands que *Moi ?* » Puis elle éclata d'un rire tel que la taverne vibra. « Tu oses dire qu'il y a des forces plus puissantes que le Feu, que Moi qui vais consumer la Terre ? »

— « Plus puissantes et plus belles, ô Faiseuse de Cendres. Réfléchis... tu ne peux même pas pénétrer dans cette maison. L'Eau t'éteindra, la Terre t'étouffera, seul l'Air peut te maintenir en vie. Il vaut mieux que tu te rendes maintenant...

Je me souvins de la nuit où nous avions combattu ensemble un efrit (1). Djinny devait refaire le même coup — essayant de comprendre la psychologie de la Chose qui rageait et fulminait derrière la porte —, mais qu'espérait-elle en tirer ?

— « *Plus belles !* »

La queue de la Salamandre creusa des sillons dans la rue. Elle expectora des boules de feu et une pluie d'étincelles rouges, bleues et jaunes... un vrai feu d'artifice. J'eus la vision incongrue d'un gosse qui tape du pied en piquant une grosse colère.

— « Plus belles ! Plus fortes ! Tu oses dire... Haaaaa... » Des dents incandescentes brillèrent dans la gueule qui crachait le feu. « On va bien voir si tu seras belle quand tu seras morte asphyxiée ! »

Sa tête s'approcha de la vitre brisée. Elle ne pouvait dépasser la barrière d'acier réfrigérant, mais elle commença à aspirer l'air, puis à le rejeter. Une chaleur de haut fourneau me fit reculer en haletant.

— « Mon Dieu... Elle va épuiser tout notre oxygène... Reste ici ! »

Sans plus réfléchir, je bondis à la porte. Djinny poussa un cri, mais j'entendis à peine son « *Non !* » en franchissant le seuil.

Le clair de lune m'inonda, frais et picotant entre les vagues de chaleur. Je m'accroupis sur le trottoir brûlant et sentis un frémissement quand mon corps se transforma.

Je redevins loup, un loup que seul le contact de l'argent pouvait tuer... du moins je l'espérais. Ma queue abrégée chatouillait le fond de mon pantalon, ce qui me rappela que certaines blessures ne se cicatrisent jamais, même chez les garous.

Ce pantalon ! Enfer et damnation ! Vous avez déjà essayé de faire le loup lorque vous êtes empaqueté dans une chemise, un pantalon, du linge et une veste coupés pour un homme ?

Je tombai sur le museau. Mes bretelles glissèrent et s'enroulèrent autour de mes pattes arrière. Ma cravate m'entrava par-devant, et mon veston enveloppa joyeusement le tout.

J'attrapai fiévreusement les vêtements, les déchirant de mes crocs en roulant sur moi-même. La Salamandre se rendit compte de ma présence

---

(1) Voir « *Loup y es-tu ?* »

et Sa queue vint s'abattre dédaigneusement sur mon dos. Pendant un instant d'agonie, peau et poils partirent avec le tissu... puis je fus libre, et les molécules fluides de mon corps se refirent d'elles-mêmes. Sans me rendre compte de ce que je faisais, je ramassai une chaussure tombée de ma patte devenue trop petite, la posai sur la patte de la Salamandre et appuyai de toute ma force.

Elle rugit et sursauta, me faisant face. Ses mâchoires s'ouvrirent assez largement pour me couper en deux. Je reculai timidement. Elle s'arrêta, mesura la distance, disparut dans le néant, puis Se matérialisa sur mon dos.

Je *crois* que je l'ai mordue à l'endroit évident où on mord les salamandres lorsqu'elles s'assoient sur vous, mais la souffrance que j'éprouvais était trop grande pour que j'aie eu l'idée de vérifier. Soudain Elle disparut, la rue fut vide et tranquille entre les maisons en flammes, et je recouvrai mon intégralité, tout en essayant de prendre haleine.

Lorsque je repris mes sens, ma tête ébouriffée reposait dans le giron de Djinny, et elle me caressait en pleurant. Je léchai faiblement sa main. Les forces me revenaient. En tant qu'homme, je serais naturellement resté où j'étais, mais, en tant que loup, avec mes instincts de loup, je m'assis et me mis à glapir.

— « Steve... Père Tout-Puissant, Steve, tu nous as sauvé la vie, » chuchota Djinny. « Encore une minute et nous suffoquions tous. J'ai encore l'impression que mes poumons sont de la poussière de momie. »

Svartalf s'amena du bar en trottinant, l'air aussi pimpant que peut l'être un chat aux favoris roussis. Il miaula. Djinny émit un rire chevrotant et m'expliqua :

— « Mais tu dois à Svartalf une pinte de crème ou quelque chose comme ça. Il t'a sauvé lui aussi. Encore quelques secondes et tu étais mort — mais il m'a montré comment repousser l'Animal. »

Je dressai les oreilles interrogativement.

— « C'est lui qui manipulait les robinets à bière, » dit-elle. « Moi je remplissais bock après bock, et j'allais les jeter sur la Salamandre. Ça ne faisait que L'incommoder... mais ajouté aux ennuis que tu lui causais, cela a suffi pour La faire fuir. »

Gâcher ainsi de la bière, pensai-je. Mais il y avait encore du boulot à abattre...

Chaque médaille a son revers. L'ennui d'être garou est que, dans l'Autre forme, on a essentiellement un cerveau animal, avec seulement une couche superficielle de personnalité humaine. Ou pour parler clairement, en tant que loup, je suis plutôt stupide. Je pensai simplement qu'il valait mieux reprendre ma forme humaine... ce que je fis. Je m'aperçus alors de ma tenue...

Je grognai : « Oh ! catastrophe ! » et me préparai à reprendre l'Autre forme.

— « Ça ne fait rien, » dit rapidement Djinny, ôtant son manteau de fourrure. Je battis tous les records de vitesse en l'enfilant. Il me serrait aux épaules, mais il était assez long... si je faisais bien attention. Le vent aigu

de la nuit me cinglait les jambes, mais mon visage devait être à la température de la Salamandre.

— « Où allons-nous maintenant ? » fis-je avec une certaine hâte. « Cette espèce de bestiau est capable d'être n'importe où. »

— « Je pense qu'Elle va rester près de l'Université, » dit-elle. « Elle y trouvera de quoi se sustenter, et Elle n'est pas très maligne. Remontons sur notre manche à balai. »

Elle alla le chercher dans le bar surchauffé, et nous nous élevâmes.

— « Tout ce qu'on a fait jusqu'à présent, » dis-je, « c'est de perdre notre temps. »

— « Non, pas complètement. Je commence à comprendre son esprit. » Djinny tourna la tête pour me faire face tandis que nous dépassions les toits. « Je ne savais pas sous quelle forme on L'avait convoquée — on peut façonner les Elémentaux en n'importe quoi, ou presque. Mais le « cheerleader » s'est apparemment contenté de Lui donner des connaissances d'Anglais et une intelligence rudimentaire. Ajoute à cela la nature versatile du Feu, et qu'obtiens-tu ? Un gosse. »

— « Drôle de moujingue, » marmonnai-je, serrant son manteau contre moi.

— « Je t'en prie, Steve ; c'est important. Réfléchis : Elle a toutes les caractéristiques d'un enfant. L'imprévoyance, le manque total de sagacité... une Salamandre habile se serait tenue tranquille, amassant lentement des forces, et ne songerait jamais à brûler la planète entière. Car qu'utiliserait-elle ensuite comme oxygène ? Tu noteras aussi Sa vanité fantastique ; Elle s'est mise dans un rage folle quand je lui ai dit qu'il y a des puissances plus fortes et plus belles qu'Elle, et ma remarque sur la beauté l'a touchée autant que celle sur la force. Sa faculté d'attention est très limitée... Elle aurait facilement pu nous détruire avant de s'occuper d'un ennui aussi bénin que celui que tu as provoqué. Et en même temps, dans les limites de cette attention, Elle ne s'attache qu'à une seule solution, à l'exclusion de toute autre. »

Ma propre vanité n'est pas petite non plus. Je grommelai :

— « Je n'étais pas un ennui si bénin que ça. »

Djinny sourit et me tapota la joue.

— « Ça ne fait rien, Steve, ça ne fait rien. Je t'aime quand même... et maintenant je *sais* que tu feras un bon mari. »

Ce qui me procura un certain bien-être... jusqu'à ce que je me demande à quoi elle pensait exactement en disant cela.

Nous aperçumes la Salamandre enflammant un théâtre au-dessous de nous, mais Elle disparut pendant notre passage et reparut à 1 500 mètres de là, près du Centre Médical de Recherches. La brique de verre ne brûle pas très bien. En approchant, nous La vîmes donner coléreusement des coups de pattes dans le mur, puis disparaître de nouveau. Ignorante et impulsive... une enfant... un marmot d'Enfer, oui !

⁂

Arrivant au-dessus de l'Université, nous vîmes de la lumière dans le Building de l'Administration.

— « Notre QG est probablement là maintenant, » dit Djinny. « Allons au rapport. »

Svartalf nous déposa sur le Mail, et gravit les marches avec une majesté affectée.

Une escouade de flics armés d'extincteurs gardait l'entrée.

— « Hé là ! » L'un d'eux nous barra le passage. « Où allez-vous ? »

— « A la Conférence, » fit Djinny en lissant ses cheveux.

— « Ouais ? » L'œil du policier tomba sur moi. « Et t'as mis ton habit de gala, hein, mon gars ? Ha, ha, ha ! »

Je commençais à en avoir marre pour cette nuit... Je fis le garou, et son falzar se volatilisa. Quand il leva sa matraque, Djinny la transforma en boa constrictor. Je repris ma forme humaine, nous abandonnâmes l'escouade à ses propres problèmes, et enfilâmes le hall.

La salle de réunions de la faculté était archi-comble. Malzius avait convoqué tous ses professeurs. En entrant, j'entendis son ton compassé :

— « ... C'est déshonorant ; les Autorités ne veulent même pas m'écouter. Messieurs, c'est à nous de défendre l'honneur de la Robe contre la Ville. » Il sourcilla lorsque Djinny et Svartalf s'amenèrent, puis vira au cramoisi quand je les suivis dans la splendeur d'un manteau de loutre. « Mr. Matuchek... je vous en prie ! »

— « Il m'accompagne, » fit sèchement Djinny. « Nous combattions la Salamandre pendant que vous étiez assis ici. »

— « Cela requiert un peu plus que de la vigueur, même la vigueur d'un loup, » sourit le Dr. Alan Abercrombie. « Je vois que Mr. Matuchek y a perdu sa chemise — si vous me permettez cet euphémisme... »

Ainsi que Malzius, il avait échangé ses vêtements trempés contre un costume de tweed. Djinny le regarda froidement.

— « Je croyais que vous dirigiez l'Hydro, » dit-elle.

— « Oh ! nous avons réuni assez d'Adeptes pour s'occuper de trois Elémentaux, » fit-il. « C'est du travail d'exécutant. J'ai estimé que ma place était ici. Nous pouvons contrôler facilement les incendies... »

— « ... Tant que la Salamandre n'en provoque pas de nouveaux, » coupa Djinny. « Et à chaque foyer qu'Elle allume, Elle devient plus grande et plus forte, pendant que vous restez ici à faire le beau. »

Il rit :

— « Merci, ma chère. »

Je serrai les dents à en avoir mal. Elle lui avait souri en retour.

— « Du calme, du calme ! » trompetta le Président Malzius. « Prenez un siège, miss Graylock. Avez-vous un élément à apporter à la discussion ? »

— « Oui. Je comprends la Salamandre. »

Elle prit place au bout de la table. C'était le dernier fauteuil vacant, aussi me retirai-je piteusement à l'arrière-plan.

— « Vous la comprenez suffisamment pour L'éteindre ? » demanda Van Linden, le professeur d'Alchimie.

— « Non. Mais je connais la façon dont Elle pense... »

— « Nous sommes plus intéressés par la façon dont Elle agit, » dit Van Linden. « Comment pouvons-nous La faire tenir tranquille assez longtemps pour prononcer un Sort contre Elle ? » Il s'éclaircit la gorge. « Il faut évidemment savoir par quel procédé Elle se meut si rapidement... »

— « Oh ! mais c'est très simple, » flûta timidement le petit Griswold. Il fut couvert par la riche basse de Van Linden :

— « ... C'est, bien sûr, à cause de l'affinité bien connue du Feu pour le Vif-Argent. Etant donné que, de nos jours, pratiquement chaque maison a un thermomètre... »

— « Sauf votre respect, cher monsieur, » l'interrompit Vittorio, de la Section Astrologie, « tout ce que vous racontez n'est que pure foutaise. Il s'agit tout simplement de la conjonction de Mercure et Neptune dans le Scorpion... »

— « Vous avez tort, monsieur ! » déclara Van Linden. « Tout à fait tort. Laissez-moi vous montrer l'*Ars Taumaturgica.* » Il chercha des yeux son exemplaire qui, évidemment, était égaré, et il dut utiliser une adaptation du chant d'Appel-Des-Morts pour le retrouver. Pendant ce temps, Vittorio braillait :

— « Non, non, non ! La conjonction avec Uranus s'opposant dans l'ascendant, comme je puis facilement le prouver... »

Il alla au tableau et commença un schéma.

— « Allons, voyons ! » intervint Jasper, Section Métaphysique. « Je ne comprends pas comment vous pouvez vous tromper tous deux si lourdement. Ainsi que je l'ai démontré à la dernière réunion de l'A.A.A.S., la nature intrinsèque.. »

— « Le contraire a été prouvé il y a dix ans ! » rugit Van Linden. « L'affinité... »

— « ...*Ding an sich*... »

— « ... sur Uranus... »

Je m'approchai en douce de Griswold et tirai sa manche. Il me suivit dans un coin. Je demandai :

— « Comment ça fonctionne, cette saloperie de Salamandre ? »

— « Oh... C'est principalement une question de mécanique ondulatoire, » chuchota-t-il. « Selon le Principe d'Incertitude de Heisenberg, un photon a une probabilité définie d'exister dans n'importe quel point de l'espace. La Salamandre utilise un simple procédé de diffraction pour modifier les coordonnées spatiales de psi au carré, allant en fait de point en point sans traverser l'espace interférentiel, comme lorsqu'un électron fait un bond quantitatif, quoique évidemment ma comparaison ne soit pas très exacte étant donné l'influence modificatrice de... »

Je soupirai.

— « N'en jetez plus... Ce petit meeting est en train de tourner à l'émeute. Ne voudrait-il pas mieux... »

— « ... nous en tenir au projet originel, » convint Abercrombie. se joignant à nous. Djinny le suivait. Van Linden pocha l'œil de Vittorio, tandis que Jasper les bombardait de craie. Notre petit groupe s'approcha de la porte.

— « J'ai déjà trouvé la solution de notre problème, » fit Abercrombie, « mais il me faudra de l'aide. Un Sort-Transformateur... changer la Salamandre en quelque chose de plus maniable. »

— « C'est dangereux, » dit Djinny. « Il vous faudra un Sort extrêmement puissant, et cela comporte un danger de contrecoup. Et dans ce cas... on ne sait ce qui peut arriver. »

Abercrombie se redressa avec un air de noblesse outragée.

— « Quand il s'agit de vous, ma chère, aucun hasard n'est trop grand. »

Elle le considéra avec admiration. Il faut être gonflé pour utiliser les Signes Ultimes.

— « Allons-y, » dit-elle. « Je donnerai un coup de main. »

Griswold s'accrocha à mon bras.

— « Je n'aime pas ça, Mr. Matuchek, » me confia-t-il. « L'Art est trop sujet à caution. Il doit y avoir une autre méthode, basée sur la nature et ses lois quantitatives. »

— « Oui, » fis-je tristement, « mais laquelle ? »

Je suivis dehors Djinny et Abercrombie, dont les têtes étaient rapprochées au-dessus du Manuel. Griswold m'accompagna et Svartalf agita sa queue vers la Faculté assemblée. Ils étaient trop occupés pour le remarquer.

Nous passâmes près de l'escouade de flics rageurs, mais ils n'osèrent rien faire. Le Building de Sciences Physiques n'était pas loin, et sa section Chimie possédait les ingrédients nécessaires. Nous pénétrâmes dans son obscurité pleine d'échos.

Le Laboratoire des Débutants, une longue pièce pleine de tables, d'étagères, et de silence, était notre objectif. Griswold fit la lumière, et Abercrombie regarda autour de lui.

— « Mais il faudra amener la Salamandre ici, » dit-il. « Nous ne pouvons rien faire sans Sa présence effective. »

— « Allez-y, préparez-vous, » lui dit Djinny. « Je sais comment faire venir l'Animal. Une petite transformation... »

Elle choisit quelques tubes à essais, les remplit de poudres variées, et dessina ses symboles sur le sol.

— « Quelle est l'idée générale ? » demandai-je.

— « Oh ! tire-toi de là, » me dit-elle aigrement. J'eus beau me dire qu'elle ne s'en prenait qu'à sa propre fatigue et à son désespoir, ça ne me consola pas beaucoup. « Nous allons utiliser Sa vanité, bien sûr. Je vais préparer quelques chandelles romaines, quelques fusées, les lancer... et naturellement Elle va venir pour tenter quelque chose de plus spectaculaire. »

Je me retirai dans un coin avec Griswold. Ça devenait une partie de Professionnels. J'avais franchement la trouille, et les genoux osseux du petit savant battaient une espèce de marche. Même Djinny... oui, de la sueur perlait sur son front lisse. Si ça ne collait pas... nous étions probablement tous fichus : soit la Salamandre, soit le contrecoup du Sort-Transformateur pouvait nous exterminer. Et nous n'avions aucun moyen de savoir si l'Animal était devenu trop fort pour une Transformation.

Ma sorcière termina la préparation de son feu d'artifice, marcha vers une fenêtre ouverte et se pencha. Des gerbes sifflantes de bleu et de rouge, des jets d'étincelles dorées, s'élancèrent en explosant.

Abercrombie avait terminé ses petits dessins. Il se retourna en souriant.

— « Ça colle, » dit-il. « Tout est sous notre contrôle. Je vais transformer en Matière l'énergie de la Salamandre. $E = mc^2$, vous savez. Voulez-vous m'allumer un bec Bunsen, Matuchek, et y poser un vase d'eau. Griswold, éteignez ces lumières et utilisez les ampoules polaroïdes. Il nous faut de la lumière polarisée. »

Nous obéîmes... et ça me faisait de la peine de voir un vieil homme distingué servir de laborantin à ce bellâtre condescendant.

— « Vous êtes *sûr* que ça va marcher ? » demandai-je.

Il sourit :

— « Evidemment. J'ai une certaine expérience. J'étais dans le Corps Quartier-Maître pendant la guerre, jusqu'à ce qu'on m'envoie dans la division de Propagande... les émissions radiophoniques de cauchemars, vous vous rappelez ? »

— « Ouais, » fis-je, « mais transformer de la boue en rations K, ce n'est pas la même chose que transformer cette Créature d'enfer. Vous et votre expérience ! »

Soudain, me rappelant comment il avait agi avec l'Hydro, je réalisai la vérité avec horreur. Abercrombie était confiant, sans peur... parce qu'il n'en *savait* pas assez !

Pendant une minute je ne pus décrisper mes muscles. Griswold se mit à tripoter d'un air malheureux des échantillons de métaux. Il y avait seulement quelques jours, ils les utilisait dans son cours, essayant de nous enseigner les propriétés de... Seigneur, comme ça paraissait loin...

— « Djinny ! » Je titubai vers elle, à la fenêtre d'où elle envoyait ses arcs-en-ciel. « Bon Dieu, chérie, arrête... »

Crrac ! La Salamandre était dans la pièce avec nous.

A moitié aveuglé, je reculai. Hideuse, énorme, Elle emplissait l'autre bout du Labo, et les dessus de tables se mirent à fumer.

— « Ah ! c'est comme ça ! » La voix du Feu nous brisa les tympans. Svartalf bondit sur une étagère et commença à verser des bouteilles d'acide sur la Vermine, qui ne s'en aperçut pas. « Alors, petites pestes humides, vous essayez de faire mieux que Moi ! »

Abercrombie et Djinny levèrent leur baguette et crièrent les quelques mots brefs de la Transformation.

Blotti dans mon coin, regardant au travers des vapeurs sulfureuses, je vis Djinny se contracter et bondir pour se mettre en sécurité. Elle avait dû pressentir le contrecoup. Il y eut une explosion fracassante, et l'air fut plein de verrerie volante.

Mon corps protégea Griswold, et le Sort ne fit que me transformer en loup. Je vis Djinny à quatre pattes près de là, derrière une table, à moitié inconsciente... mais saine et sauve, bénies soient toutes les Puissances. Svartalf... à sa place un pékinois jappait sur l'étagère. Abercrombie avait

disparu, mais un chimpanzé affublé de tweed fonçait en piaillant vers la porte.

Un jet de feu s'élança devant le singe. Il fit demi-tour en criant et se hissa sur une tuyauterie. La Salamandre arrondit l'échine et éclata de rire.

— « Vous voulez me jouer vos tours ? A Moi la Puissante, La Magnifique, la Terrible ? Ha, ils se sauvent comme l'eau se sauve d'une casserole brûlante ! Et c'est Moi, Moi, la casserole qui va vous faire rôtir ! »

Croyez-moi si vous voulez, ces paroles de mélo de basse catégorie ne nous parurent aucunement ridicules, car elles provenaient de la *Chose* dévorante, insensible, vaniteuse, puérile, qui se préparait à faire de notre Terre un brasier incandescent parmi les planètes.

Sous l'action des polaroïdes, je redevins humain et me dressai derrière la table. Griswold ouvrit un robinet, et dirigea le jet avec son doigt. La Salamandre siffla de colère... oui, l'Eau la gênait encore, mais il n'y avait pas assez de liquide ici pour l'éteindre ; maintenant il aurait fallu un lac entier... Elle tourna la tête, gueule grande ouverte, visa Griswold et prit une profonde inspiration.

Je reculai jusqu'au bec Bunsen qui réchauffait le futile cristallisoir d'eau. Djinny s'assit et me regarda à travers ses mèches roussies. La pièce éblouissait de chaleur, mes poumons étouffaient. Je n'eus aucun éclair de génie, j'agis guidé par mon instinct et quelques vagues souvenirs.

— « Tue-nous, » croassai-je. « Tue-nous si Tu l'oses. Notre serviteur est plus puissant que Toi. Il Te pourchassera aux confins de la création. »

— « *Votre serviteur ?* » Des flammes enveloppaient Ses mots.

— « Oui... notre serviteur, le Feu qui ne craint pas l'Eau ! »

La Salamandre fit un pas en arrière en grondant. Elle n'était pas encore assez forte pour que le nom de l'Eau la laisse indifférente.

— « Faites voir ! » fit-elle. « Faites-moi voir ! Je vous en défie ! »

— « Notre serviteur... petit, mais puissant, » haletai-je. « Plus brillant et plus beau que Toi, et inattaquable par l'Elément Humide. » Je marchai vers les bocaux d'échantillons, et saisis des pinces. « Auras-tu le courage de le regarder ? »

La Salamandre se hérissa.

— « Si j'aurai le *courage ?* Demande plutôt si *Il* aura le courage de m'affronter. »

Du coin de l'œil, je risquai un regard. Djinny s'était levée et serrait sa baguette. Elle se retenait de respirer et ses yeux étaient mi-clos.

Il y eut un silence... Je pris un morceau de magnésium avec les pinces et le tins à la flamme du bec.

Il éclata tout à coup en un rayonnement blanc bleuté ; je dus détourner mes yeux éblouis. La Salamandre n'était pas aussi aveuglante. Je vis la Brute se gonfler, et reculer en même temps.

— « Ne bouge plus ! » Je levai le morceau enflammé. Derrière moi, le murmure rapide de Djinny me parvint. Elle commençait l'invocation : « *O Indra, Abadon, Lucifer...* »

L'esprit enfantin, incapable de considérer plus d'une chose à la fois...

mais pendant combien de temps ? Je devais retenir son attention pendant les cent vingt secondes requises.

— « Du feu, » dit fiévreusement la Salamandre. « Ce n'est qu'un autre feu, un petit morceau de cette Force dont je proviens. »

— « Peux-tu faire ça, Fillette ? »

Je plongeai le magnésium enflammé dans le cristallisoir. Un jet de vapeur sortit de l'eau, qui se mit à bouillir... et le métal continua à brûler !

— « ...*abire ex orbis terrestris*... » continua Djinny.

— « $Mg + H_2O = MgO + H_2$, » murmura religieusement Griswold.

— « Kiik-iik ! » dit le chimpanzé-Abercrombie.

— « Yap-yap-yap ! » fit le pékinois-Svartalf.

— « C'est truqué ! » cria la Salamandre. « C'est impossible ! Moi-même je ne puis... Non ! »

— « Reste à ta place ! » aboyai-je de ma voix la plus militaire. « Et apprends que mon Serviteur peut te suivre partout où tu voudras fuir ! »

— « Je tuerai ce petit monstre ! »

— « Essaie donc, ma cocotte, » dis-je. « Veux-tu que le duel ait lieu sous la mer ? »

Des coups de sifflets percèrent le vacarme. La police avait vu par les fenêtres.

— « Tu vas voir, tu vas voir ! »

Il y avait presque un sanglot dans son rugissement. Je me baissai derrière la table, entraînant Griswold, à temps pour éviter un geyser de flammes.

— « Gna-gna-gna ! » appelai-je. « Tu ne m'auras pas ! C'est toi le chat ! »

Svartalf me lança un regard noir.

Le sol trembla quand l'Elémental s'avança vers moi, sans contourner les tables, mais passant *au travers*. La chaleur me déchira le gosier, tandis que je sombrais dans le noir.

Et alors elle disparut. Djinny venait de crier son : « *Amen !* » triomphalement, et l'air déplacé fit un bruit de tonnerre.

Je me redressai en vacillant. Djinny tomba dans mes bras. La police entra dans le labo et Griswold brailla quelque chose comme : « ... Appeler les pompiers avant que toute ma baraque soit brûlée... » Abercrombie décampa par une fenêtre et Svartalf sauta de son étagère. Il oubliait qu'un pékinois n'est pas aussi agile qu'un chat... et ses gros yeux fulminèrent d'indignation.

*
* *

Dehors, le Mail était frais et calme. Nous nous assîmes sur l'herbe couverte de rosée, regardâmes la lune et pensâmes que c'était tout simplement merveilleux d'être en vie.

Le Serment nous séparait toujours, mais de la tendresse apparaissait sur les lèvres de Djinny. Nous remarquâmes à peine quelqu'un qui passait en courant, criant que la Salamandre était partie, et les cloches qui sonnaient la bonne nouvelle à tous les hommes.

Finalement, ce fut Svartalf qui nous fit lever avec ses aboiements. Djinny gloussa :

— « Pauvre vieux. Je te changerai dès que je pourrai, mais nous avons une affaire plus urgente. Viens, Steve. »

Griswold, assuré que son précieux bâtiment était maintenant hors de danger, nous suivit à une distance pleine de tact. Svartalf resta assis... trop choqué pour bouger, à l'idée qu'il pouvait y avoir des affaires plus importantes que de lui rendre sa peau de chat.

Le Dr. Malzius nous rencontra à mi-chemin, sous un orme de l'Université. La lune éclairait son visage, et faisait briller son pince-nez.

— « Ma chère miss Graylock, » commença-t-il, « est-il vrai que vous soyez venue à bout de cette menace envers notre Société ? C'est vraiment remarquable. Acceptez mes félicitations. Les annales glorieuses de cette Institution dont j'ai l'honneur d'être Président... »

Djinny lui fit face, les poings sur les hanches, et le cloua du regard le plus glacial que j'aie jamais vu.

— « Le mérite revient à Mr. Matuchek et au Dr. Griswold, » fit-elle. « Ce dont j'informerai la presse. Nul doute dans ce cas que vous ferez voter un budget plus important à l'excellente Section du Dr. Griswold. »

— « Oh ! voyons, » bégaya ce dernier. « Je n'ai pas... »

— « Taisez-vous, nigaud, » lui souffla-t-elle. Puis, tout haut : « Ce fut seulement grâce à sa courageuse et prévoyante adhésion à l'enseignement de base des lois naturelles... Vous trouverez bien la suite tout seul, Malzius. Je pense que vous ne seriez pas très bien vu si vous continuiez à rationner son Département comme vous le faites. »

— « Oh... eh bien... après tout... » Le Président se moucha. « J'ai déjà longuement réfléchi à cette question. En fait, j'allais la proposer à la prochaine réunion du Conseil. »

— « J'en prends bonne note, » dit Djinny. « Maintenant, en ce qui concerne cette Règle stupide contre les relations entre Facultés et Etudiants... Mr. Matuchek va être sous peu mon mari. »

Ouch ! J'eus du mal à récupérer mon souffle.

— « Ma chère miss Graylock, » balbutia Malzius, « le décorum... les convenances... et il n'est même pas dans une tenue décente ! »

Je réalisai avec horreur que, dans l'excitation générale, j'avais perdu le beau manteau de Djinny.

Une paire de flics s'approcha, traînant une petite forme poilue qui se débattait. L'un d'eux tenait les vêtements que le chimpazé avait ôtés.

— « Je vous demande pardon, miss Graylock. » Le ton était proche de l'admiration. « On a trouvé ce singe en liberté et... »

— « Oh ! oui. » Elle rit. « Il faudra que nous le retransformions lui aussi. Mais pas tout de suite. Steve a encore plus besoin de ces pantalons ! »

Je les enfilai en quatrième vitesse. Djinny se retourna pour sourire avec une douceur angélique au Dr. Malzius.

— « Pauvre Dr. Abercrombie, » soupira-t-elle. « Ce sont des choses qui arrivent quand on joue avec les forces paranaturelles... Bon. Je crois,

monsieur, qu'il n'y a aucune Règle s'opposant à ce que des recherches soient menées par les membres de la Faculté ? »

— « Oh ! non, » dit le Président avec agitation. « Bien sûr que non. Au contraire ! Nous tenons à ce que nos gens publient... »

— « Je voulais m'en assurer. J'ai actuellement en tête un projet de recherches très intéressantes sur la Transformation. J'admets que c'est un peu dangereux. Il peut y avoir des retours de flamme, comme pour le Sort du Dr. Abercrombie. » Djinny s'appuya sur sa baguette et regarda le sol pensivement. « Il se pourrait même... oui, il y aurait même une petite possibilité que *vous* soyez transformé en singe, cher Dr. Malzius. Ou peut-être en asticot. Un asticot bien long, bien mince. Mais ceci ne doit pas nous arrêter dans les progrès de la Science, n'est-ce pas ? »

— « Comment ? Mais... »

— « Bien sûr, » ronronna ma sorcière, « si on m'autorisait à me conduire avec mon fiancé comme je l'entends, je n'aurais pas *le temps* de faire de la recherche. »

Malzius utilisa à peine cinquante mots pour formuler sa reddition.

Puis il s'en alla, drapé dans ce qui lui restait de dignité, tandis que le dernier incendie s'éteignait derrière les toits de l'Université.

Djinny me coula un long regard.

— « La Règle ne sera annulée officiellement que demain matin... » murmura-t-elle. « Crois-tu que tu pourras alors sécher quelques cours ? »

— « Kiik-iik-iik, » fit furieusement le Dr. Abercrombie. Plein de ressentiment, Svartalf survint, et le pourchassa jusqu'à l'arbre voisin.

(Traduit par P.-J. Izabelle.)

■ *Au sommaire de « Satellite » de ce mois.*

Au sommaire du numéro 16 de ***« Satellite »,*** qui paraîtra le 5 avril, vous trouverez : ***« Vert comme espérance »,*** par Charles Henneberg (de petits cadeaux qui n'entretiennent pqs l'amitié) ; ***« Dynastie »,*** par Michel Demuth (une succession à l'échelle galactique) ; ***« Pitié pour Superman »,*** par François Cavanna (les ennuis d'être un surhomme) ; ***« Les Chants de l'été »,*** par Robert Silverberg (une politique de véritable intégration) ; ***« Pari dans la Galaxie »,*** par Eando Binder (la loi des grands nombres) ; et autres récits passionnants de science-fiction.

LES LABORATOIRES BATTUS PAR LES COLLIERS MAGIQUES

par AIMÉ MICHEL

L'idée ennuyeuse et auguste d'une Science progressant logiquement grâce à la mise en œuvre de programmes établis à l'avance ne traîne plus guère, à l'heure actuelle, que dans de vétustes manuels de baccalauréat, ou dans ces cervelles inféconces qui voudraient nous faire prendre le scientisme modèle Auguste Comte pour de la Science. Il suffit de parcourir avec un peu d'attention les comptes rendus de recherches, même les plus austères, pour y découvrir une sorte d'hyper-espace de la recherche scientifique où les savants les plus officiels ne craignent pas, à l'occasion, de s'aventurer, sans pour cela abdiquer le moins du monde la rigueur de leurs méthodes.

En voici un exemple.

Il existe une petite publication, très confidentielle et très technique, éditée par quatre professeurs à l'Université de Bâle : A. Bühler, R. Geigy, A. Gigon et R. Tschudi, et qui a nom *Acta Tropica,* avec ce sous-titre : Revue des Sciences Tropicales et de Médecine Tropicale. Que les publications habituelles d'*Acta Tropica* n'aient qu'un rapport lointain avec la science-fiction, on s'en doute. Mais dans le volume 10, Numéro 1 de la collection, nous trouvons ce titre : « *De l'action protectrice des colliers dans la Malaria Aviaire* », par Pierre Baranger, professeur de chimie à l'Ecole polytechnique, et M. M. K. Filer, Finedon Hall Laboratories, Northants, Angleterre. « C'est, nous rappellent les auteurs, une des coutumes les plus répandues chez les indigènes d'Afrique, d'Asie, d'Océanie, etc., que de porter des colliers, des anneaux à la cheville ou au poignet, des boucles d'oreilles, etc., pour se protéger des maladies. Ces anneaux sont généralement en or, en argent, en cuivre ou en fer, certains sont bi- ou trimétalliques... Dans beaucoup de campagnes d'Europe on trouve des coutumes analogues encore vivantes.

« C'est aussi une attitude des plus répandues que de traiter de superstitions ces pratiques mystérieuses, qui semblent cependant se recommander d'une expérience multiséculaire.

« *Nous apportons ici les premiers résultats de recherches faites en vue de vérifier si le port d'un collier peut influencer l'évolution de la malaria aviaire expérimentale.* »

Voici donc deux savants, dont l'un, le professeur Baranger, est bien connu pour ses travaux sur la chimiothérapie du cancer, de la malaria, de la lèpre et de bien d'autres maladies, qui se proposent d'étudier les vertus curatives des colliers magiques (ou que l'on dit magiques).

Comment vont-ils s'y prendre ? Résumons leurs travaux, publiés en deux fois par *Acta Tropica.*

Dans une première série d'expériences, ils ont fait porter leurs essais sur deux formes de la malaria aviaire en infectant par injection des poulets âgés de 6 jours. Pour la première forme, on compte les parasites sanguins le 5eme jour après l'infection, ainsi que la survie moyenne. Pour la deuxième forme, on compte les animaux indemnes de parasites sanguins

les 16eme, 23eme et 30eme jours, le nombre d'animaux vivants le 30eme jour, ainsi que la survie moyenne après le jour d'infection.

D'autre part, deux jours avant l'infection, on a muni certains poulets d'un collier de 1 millimètre de section et de 2 centimètres de diamètre. Les métaux suivants ont éte essayés : or, argent, cuivre, fer, étain, zinc, aluminium, nickel, plomb, magnésium, manganèse, molybdène, alliage nichrome, alliage de laiton, alliage de maillechort. Des colliers textiles ont également été expérimentés : laine, coton, lin, nylon, soie, rayonne, sisal.

Nombre d'animaux utilisés dans cette première expérience : 350. Animaux témoins non munis de collier : 13. Animaux témoins non munis de collier, mais traités à la chloroquine : 6 ; à la quinine : 6.

Les résultats sont surprenants.

Pour la première forme de la malaria (forme exo-erythrocytique), la survie en moyenne est de 11 jours chez les poulets non traités (ni collier, ni chloroquine, ni quinine). Elle est de 24 jours chez les poulets traités à la chloroquine (qui est donc un remède efficace) et de 30 jours chez les poulets traités à la quinine (un peu plus efficace).

Mais cette même survie moyenne est de 20 jours sur un des deux lots de poulets munis d'un collier en or (au lieu de 11 !) et elle atteint presque 30 jours sur le deuxième lot !

Le cuivre est presque aussi efficace : survies moyennes de 22,5, de 26, de 28,5, de 27,4, de 27,4 encore, et de 28 jours dans les différents lots (rappelons que les poulets sans collier meurent en moyenne le 11eme jour, et les poulets traités à la chloroquine le 24eme). Le cuivre est donc en moyenne *plus efficace que la chloroquine*, une des deux armes de notre pharmacopée scientifique.

Quant aux formes érythrocytiques, elles donnent des résultats encore plus scandaleux, puisque la quinine elle-même y est battue par les colliers d'or et de cuivre.

En revanche, les colliers textiles sont pratiquement sans effet, ainsi que l'aluminium, la nichrome, le magnésium, le manganèse, le plomb, etc.

Les expérimentateurs ont noté que la forme du collier est sans effet ; que si un animal perd son collier, la parasitémie augmente dès le lendemain ; et qu'enfin le métal gainé de caoutchouc ou de vernis est aussi actif que le métal nu !

Les même expériences ayant été refaites avec des résultats équivalents pour le sarcome de Rous, nos auteurs ont voulu préciser mathématiquement l'action des métaux sur la malaria aviaire en fonction des divers facteurs quantitatifs entrant en jeu. Ils ont donc tout repris à zéro en utilisant seulement l'or et le cuivre, reconnus les plus actifs, *et un nombre d'animaux atteignant le millier*.

Ils ont obtenu une confirmation totale des premiers résultats, mais cette fois avec des chiffres et des courbes montrant :

1° que l'action du métal est *constante*, comme obéissant à une loi précise ;

2° qu'il existe une masse optimum du collier pour laquelle l'efficacité atteint son plus haut degré ;

3° que l'activité protectrice dépend uniquement de cette masse. N'interviennent ni la forme du collier ni sa position sur l'animal ;

4° que le contact du métal avec le corps de l'animal n'est pas nécessaire, mais seulement sa proximité ; *ce qui élimine l'hypothèse d'une action par traces infinitésimales du métal !*

Tout cela se trouve également dans *Acta Tropica*, volume 14, Numéro 4.

Conclusion : les colliers magiques préservent les poulets de la malaria plus efficacement que tous les médicaments connus, à condition d'être en or ou en cuivre fin...

J'ai demandé au Professeur Baranger comment il expliquait cette humiliante découverte. Il éclata de rire :

— Expliquer ? Je m'en garderai bien. Je suis un expérimentateur, et je vous livre ces expériences. Comprenez-les comme vous voudrez. Pour ma part, je n'aperçois aucune corrélation entre les propriétés physico-chimiques du cuivre et de l'or et leur activité protectrice. Cela fait partie de ces phénomènes « qu'on expliquera plus tard »... Peut-être...

NOTRE RÉFÉRENDUM

Résultats du mois de février

Ce classement est calculé d'après un total de points établi sur les bases suivantes : 3 points à la nouvelle citée première dans chaque réponse, 2 points à celle citée seconde, 1 point à celle citée troisième. (Entre parenthèses, le pourcentage de points obtenus par chaque nouvelle.)

1. **Une porte sur l'été,** par Robert Heinlein .... (28,22 %)
2. **Au bord du précipice,** par Richard Matheson .... (14,85 %)
3. **Vivez à l'échelle cosmique !,** par C. M. Kornbluth .... (13,38 %)
4. **Les souhaits aux étoiles,** par Judith Merril .... (11,69 %)
5. **Comment tuer un brontosaure,** par Brian W. Aldiss .... (11,42 %)
6. **Reflet dans un miroir,** par Julia Verlanger .... (7,93 %)
7. **Les temps à venir,** par Fernand François .... (6,45 %)
8. **Histoire romaine,** par Philippe Curval .... (3,08 %)
9. **Le grand chien noir,** par Charles G. Finney .... (2,98 %)

Commentaires

par ALAIN DORÉMIEUX

Pour sa troisième et dernière partie, le roman de Heinlen regagne la place de premier qu'il avait perdue le mois précédent au bénéfice de **« Ceux d'Argos ».** Il nous a paru intéressant de faire la moyenne générale des trois pourcentages qu'il a obtenus consécutivement : 30,75 %, 14,38 % et 28,22 %. Cette moyenne est de 24,45 %, soit un des meilleurs résultats atteints depuis le début de ces référendums.

Le succès de **« Une porte sur l'été »** tend donc à prouver que, contrairement à ce que certains prétendent, l'ensemble des lecteurs ne rechigne pas devant un roman « à suivre », pourvu que ce roman soit bon. Nous rééditerons l'expérience dans le courant de l'année 1959, en publiant un nouveau roman dont nous vous réservons encore la surprise.

Le reste du palmarès ce mois-ci est sans imprévu. Les suffrages des lecteurs se sont portés tout naturellement vers les nouvelles-vedette du numéro. Un seul point à relever : le succès important de la nouvelle d'Aldiss, auteur encore inconnu il y a quelques mois. L'aspect hors série de **« Comment tuer un brontosaure »** n'est pas resté inaperçu et a été apprécié.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

LE LIVRE DU MOIS

par IGOR B. MASLOWSKI

LES MEMOIRES DU FUTUR (To-morrow revealed), **par John Atkins** (Denoël).

Voici certainement un des ouvrages d'anticipation les plus originaux à paraître depuis que le genre est « entré dans les mœurs », après la guerre. C'est, je crois, un « premier » roman et son auteur est britannique. Britannique, le livre l'est jusque dans le moindre détail, et cela se devine à chaque ligne. Mais, pour un coup d'essai, c'est aussi un coup de maître, encore que d'aucuns (dont votre critique) déploreront des longueurs, ce défaut étant inhérent, il est vrai, à la nationalité de l'auteur.

Le sujet en est fort simple — c'est l'histoire de l'Humanité, de 1960 à 3750, écrite par un historien amateur du XXXVIIIe siècle sur la base de volumes provenant d'une bibliothèque égyptienne, découverte à la faveur d'un éboulement fortuit, et les sources de notre nouvel Hérodote ont pour nom H. G. Wells, Aldous Huxley, Ray Bradbury, George Orwell, Arthur C. Clarke et leurs confrères. Ce que notre auteur ignore évidemment, c'est qu'il s'agit d'œuvres de fiction, aussi essaie-t-il de reconstituer les avatars de notre génération et de ses descendants uniquement à partir d'événements relatés dans ces « sources ». Jules Verne n'est pas oublié, mais je dois préciser que les autres « sources » françaises citées dans les renvois de l'excellente adaptation de Michel Deutsch — Barjavel, Jimmy Guieu, etc., l'ont été à l'instigation de notre ami Jacques Bergier.

A cause de leurs « imprécisions », Verne et Wells sont les auteurs qui donnent le plus de fil à retordre à notre Hérodote du XXXVIIIe siècle, et il en vient à soupçonner le créateur de « 20 000 *lieues sous les mers* » de légèreté et de fantaisie typiquement françaises, cependant que Wells, lui, se fait carrément accuser de bluff, voire de mauvaise foi. Il est vrai que, grâce au développement et aux tendances actuelles de la science-fiction, les écrivains de la présente génération ont, sur leurs précurseurs, l'avantage de gambader à travers les siècles et de pousser parfois jusqu'en l'an 10000 et au-delà. Le hasard fait évidemment que notre narrateur ne découvre aucun ouvrage traitant d'événements postérieurs à sa propre époque. Hasard heureux, on en conviendra, puisque sans lui le chroniqueur aurait sans doute deviné la vérité...

Le travail de compilation nécessaire à la rédaction d'un tel ouvrage me semble impressionnant (Bergier serait probablement le seul autre spécialiste de S. F. capable d'un tel effort), et on peut affirmer qu'Atkins a tiré le maximum de ses lectures. Ce sont toutefois les observations politiques, sociologiques et autres dont il les agrémente que je considère comme les atouts majeurs de l'ouvrage. Ajoutons que le « Tableau chronologique de l'Histoire de l'Humanité de 1960 à nos jours » figurant en tête du volume facilitera la tâche de ceux des lecteurs que



pourrait désarçonner la lecture des premiers chapitres.

Pour l'ingéniosité et la saveur de cette reconstruction du monde à partir de la science-fiction, pour l'originalité de la tentative, pour la valeur de « somme » que l'ouvrage représente, voici ce mois-ci le livre qui mérite le plus d'être signalé à votre attention.

SCIENCE-FICTION

par GÉRARD KLEIN et IGOR B. MASLOWSKI

LE PONT SUR LES ETOILES (Star bridge), **par Jack Williamson et James Gunn** (Club Satellite).

On se souvient de l'étonnant roman de Jack Williamson « *Les Humanoïdes* », paru, avant que le terme de science-fiction soit seulement accrédité en France, chez Stock. Depuis, d'autres livres de Williamson ont paru au Rayon Fantastique : « *La légion de l'espace* » et « *Les dents du dragon* ». Il faut espérer que la parution du « *Pont sur les étoiles* » contribuera à consacrer cet écrivain.

Dans un empire du lointain futur, qui s'étend sur des millions d'étoiles, les communications entre les mondes sont assurées par d'étonnants ponts qui relient les étoiles. En fait de ponts, il s'agit plutôt de tubes d'espace modifié dans lesquels s'engouffrent les navires et qui permettent d'accomplir en quelques heures les plus longs voyages.

Mais cet empire est entré dans sa décadence et le meurtre par un glorieux mercenaire, Alan Horn, d'un de ses hauts dignitaires va conduire à son effondrement, ou plutôt à une immense révolution. D'innombrables thèmes se mêlent et se pressent dans ce roman qui emprunte à Asimov, à Van Vogt, quelques-unes de leurs meilleures trouvailles, mais qui est écrit sur un ton inimitable.

Un tel ouvrage devrait faire beaucoup pour la vulgarisation de la science-fiction. Il devrait en effet plaire à la fois à un public soucieux d'aventures, voire d'espionnage, et à un public d'amateurs difficiles de science-fiction. Ce n'est certes pas un roman qui renouvelle le genre. Mais il porte le space-opera à un certain sommet.

G. K.

•

QUI PARLE DE CONQUETE ? (Who speaks of conquest ?), **par Lan Wright** (Fleuve Noir).

Ce livre a ses bons et ses mauvais côtés. Le plus grave reproche que je ferai à l'auteur est de nous entraîner (de nouveau !) dans une guerre. Tout le roman est axé sur un conflit intergalactique, même pas défensif, mais préventif. Je sais bien que l'ennemi rihnien prépare un mauvais coup, qu'il s'apprête à subjuguer Terriens, Martiens et Vénusiens, et que si ceux-ci ne se défendaient pas, ils seraient vite réduits en esclavage. N'empêche... Le bon côté du roman de Wright, par ailleurs, est que c'est un hymne à la gloire de l'Homme, de son courage et, surtout, de son ingéniosité.

L'Empire qui groupe la Terre, Mars et Vénus s'étend peu à peu au-delà du système solaire, mais, au retour d'une expédition sidérale, le capitaine Brady apprend au Président du Sénat mondial que les peuples des autres galaxies sont « protégés » par les Rihniens, race mystérieuse, ayant derrière elle une civilisation cent fois millénaire, et que lesdits Rihniens ont des visées sur nous et nos propres « protégés ». Il s'agit donc de s'emparer des armes secrètes des Rihniens et, pour y arriver, on n'hésite pas à faire prisonniers les membres d'une

délégation diplomatique de Centauriens détenteurs desdites armes. Qui veut la fin veut les moyens, rétorqueront d'aucuns. Le procédé est quand même gênant. Puis les hommes s'emparent de l'Empire des Centauriens, avant de s'attaquer directement aux Rihniens. Ceux-ci seront vaincus, comme il se doit, mais, à la fin, Wright nous réserve quand même une petite surprise. Tout braves, tout ingénieux qu'ils soient, les Terriens ne sont pas encore mûrs pour la domination du monde et, en attendant de devenir la fine fleur de l'Univers, il leur faudra admettre qu'il existe des êtres qui leur sont supérieurs. Cette petite leçon d'humilité s'inscrit à l'actif de l'auteur, de même que son art de la construction et de la narration. Mais je n'en suis pas moins obligé de faire certaines réserves de principe sur l'ensemble.

I. B. M.

•

TERMINUS 1, par Stefan Wul (Fleuve Noir).

L'histoire d'un aventurier des temps futurs qui, décidé à s'enrichir en un minimum de temps, entreprend de récupérer des tonnes de palladium, métal rare et précieux de l'époque, sur la planète Walden où sont venus se fracasser des centaines de vaisseaux de l'espace. Sans le dernier chapitre, « *Terminus* 1 » ne serait qu'un bon *space-opera,* un distrayant roman d'aventures sidérales. Mais ce 16ᵉ chapitre vaut à lui seul la lecture du nouveau roman de Wul, tellement il est poétique, émouvant et même, dirais-je, bouleversant. Un conseil, toutefois — ne trichez pas et ne le lisez pas avant d'y être parvenus, cela vous gâcherait tout le plaisir.

I. B. M.

•

PANIQUE DANS LE VIDE, par F. Richard-Bessière (Fleuve Noir).

Où nous retrouvons les sempiternels héros de l'auteur — le journaliste Syd Gordon, sa fiancée Margaret, le professeur Archibald Brent et Mme, la douce Gloria. Cette fois, le quatuor part en expédition, sur appel d'un mystérieux professeur Morton, pour découvrir, dans une autre galaxie, les responsables de l'envoi, au-dessus de la Terre, de nuages qui risquent d'anéantir la vie sur notre planète en en absorbant l'énergie électrique. (Rappelons pour mémoire que Barjavel a abordé un sujet analogue dans *Ravage,* mais ajoutons que là s'arrête la ressemblance entre les deux ouvrages.) L'humanité sera sauvée, comme il se doit, après moult et moult inbroglios et bagarres, mais j'avoue que j'ai trouvé plutôt embrouillées les explications finales — à moins que, lorsque je les ai lues, je ne me fusse trouvé dans un de mes mauvais jours...

I. B. M.

Vu et lu...

LEONOR FINI, RÉVÉLATRICE D'UNE RELIGION OUBLIÉE

par Serge Hutin

La Galerie Rive Droite (23, Faubourg Saint-Honoré, Paris-8e) vient d'organiser, du 17 février au 15 mars 1959, une exposition des peintures récentes de Leonor Fini. Emerveillé, le spectateur pouvait contempler des toiles étranges où semblent nous être restitués les rites religieux d'une très ancienne civilisation oubliée : nous voyons des mystères initiatiques célébrés dans des grottes-sanctuaires par les prêtresses-magiciennes d'un culte matriarcal; nous admirons une sorte de lac sacré où viennent se baigner (sans doute dans une eau de jouvence) les « miraculées »; nous sommes mis en présence d'idoles symboliques, aux noms bizarres, jalousement gardées au milieu de fantastiques rochers à formes humaines.

L'artiste se contente de traduire sur la toile les intuitions, les visions qui surgissent de son univers intérieur; mais on se surprend à songer que cette religion a fort bien pu exister en des temps très lointains, et que Leonor Fini en a retrouvé, par l'inspiration, le souvenir.

Une telle peinture ne charme pas seulement le regard : en contemplant ces jeux savants de formes raffinées et de couleurs irisées, on éprouve une impression tout à fait semblable à l'envoûtement spécial qui s'empare de nous quand nous lisons les luxuriantes descriptions de civilisations terrestres disparues — ou même de civilisations florissant sur d'autres planètes — qui s'épanouissent dans certains des chefs-d'œuvre contemporains du fantastique et de la science-fiction.

BIBLIOGRAPHIE

Marcel Brion : *Leonor Fini* (Jean-Jacques Pauvert), 1955 (Beau volume, abondamment illustré).

Serge Hutin : *Fantastique et surréalité : Leonor Fini* (« La Tour Saint-Jacques » n° 1, novembre-décembre 1955, p. 39-46).

Armand Lanoux : *Instants d'une psychanalyse critique : Leonor Fini* (« La Table Ronde », n° 108, décembre 1956, p. 178-189. (Une importante monographie, du même auteur, doit être publiée prochainement.)

James Lord : *L'art de Leonor Fini* (« Les Lettres Nouvelles », numéro de février 1959).

(Signalons qu'il existe un film de court métrage : *La légende cruelle* (d'Arcady), réalisé en 1953, et servant d'illustration à certaines toiles de l'artiste.)

La Télévision française a consacré, le 1er mars 1959, une émission importante à la personne et à l'œuvre de Mme Leonor Fini.

UN PANORAMA COMPLET DE LA SCIENCE-FICTION

par Jacques Bergier

C'est avec un retard que je regrette que j'ai découvert l'ouvrage du Dr Martin Schwonke, *« Vom Staatsroman zur Science-Fiction : Eine Unter-*

suchung über Geschichte und Funktion der naturwissenschaftlich-technischen Utopie ».

Ce titre veut dire : « Du roman décrivant un état nouveau à la science-fiction : une recherche sur l'origine et la signification de l'utopie basée sur la science et les techniques. »

L'ouvrage est paru en 1957 aux Editions Ferdinand Enke, à Stuttgart. Il fait partie d'une série de monographies, publiées par l'Université de Göttingen, sous la direction de M. le Professeur H. Plessner.

L'œuvre du docteur Schwonke réalise le rêve que nous caressions tous. Enfin un ouvrage sur la science-fiction dont l'auteur ait *tout* lu, en commençant par les textes classiques les plus anciens et les plus rares, et en finissant par le moindre magazine et par les études critiques les plus récentes. D'Ezechiel à Spriel, voici enfin le panorama complet de la science-fiction. Même le connaisseur y découvrira des œuvres dont il n'a jamais entendu parler.

Les maniaques comme moi qui lisent tous les magazines se réjouiront de rencontrer enfin quelqu'un qui n'hésite pas à lire des centaines de « pulps » du plus bas étage, pour y découvrir et saluer une nouvelle qui soit un chef-d'œuvre. Mais surtout, tous ceux d'entre nous qui prennent la science-fiction au sérieux, qui estimaient qu'elle mérite une étude complète du point de vue philosophique, social, scientifique, y trouveront enfin, s'ils connaissent l'allemand, ce qu'ils cherchaient. La science-fiction méritait un tel livre et il faut féliciter le docteur Schwonke de l'avoir écrit. Nous y reviendrons certainement, en attendant que cet ouvrage soit traduit en français.

LA SCIENCE-FICTION A LAUSANNE

par Gérard Klein

Au cours d'un bref voyage à Lausanne, j'ai eu l'occasion de voir, d'admirer, de consulter l'admirable bibliothèque de S. F. de langue française que Pierre Versins a patiemment réunie. Les ouvrages des plus anciens aux plus récents, les revues, y compris celles d'avant-guerre qui publièrent tant d'œuvres malheureusement oubliées, y sont dûment catalogués, analysés. Le catalogue contient plus de dix mille fiches; il constitue pour l'historien de la S. F. et pour le critique un outil de travail extraordinaire.

Quelques-uns l'ont compris, qui, de tous les coins du monde, envoient à Pierre Versins des ouvrages épuisés, difficiles à trouver, mais combien passionnants souvent pour le spécialiste.

Ainsi subsistent des livres qui eussent peut-être autrement disparu et qui apportent un témoignage précieux et parfois décisif. Ainsi peut-on lire des œuvres comme « *L'Arche* », d'André Arnyvelde, totalement oublié ou presque, et qui préfigure splendidement, pourtant, le thème du mutant qui surgit en notre époque. Il faudra bien qu'un éditeur ait un jour le courage de rééditer de tels romans aux titres parfois naïfs et souvent enchanteurs, dont une bonne proportion a conservé toute sa fraîcheur.

Mais Pierre Versins ne s'est pas contenté, on le sait, de cette tâche nécessaire de conservateur des utopies. Le club qu'il a créé, Futopia (1), international par essence, est en pleine expansion. Sa bibliothèque comporte un grand nombre d'ouvrages français et étrangers qui peuvent être prêtés aux membres, en quelque pays qu'ils habitent. Inutile de dire qu'ils voyagent beaucoup.

L'aspect le plus intéressant de l'activité du club est sans doute la revue « *Ailleurs* », dont le service est fait aux membres du club et qui semble avoir

---

(1) Pour tous renseignements, s'adresser à Pierre Versins, Primerose 38, Lausanne (Suisse).

trouvé, après quelques tâtonnements, une heureuse formule dans son numéro 16. Les prochains numéros contiendront, d'après les projets que j'ai vus, divers contes et articles de quelques auteurs français et étrangers de renom. L'avantage d'un magazine de cette sorte est évidemment que son faible tirage le destine à une petite élite d'amateurs éclairés, et lui permet ainsi de faire paraître des textes remarquables, mais dont s'accommode mal la formule des revues professionnelles comme « Fiction ».

Les tentatives de Pierre Versins se sont transformées sur tous les plans en un acquit solide. Peut-être n'est-il pas inutile de signaler enfin qu'il collabore régulièrement, avec Roland Sassi, à une émission de science-fiction et de fantastique que transmet Radio-Genève en modulation de fréquence, et qui est infiniment supérieure à tout ce que j'ai pu entendre sur ce thème en France (quelques rares exceptions mises à part), à commencer par les insipides jérémiades de Jean Nocher.

Je souhaite qu'à la suite d'un accord, nous puissions entendre en France au moins une adaptation de Roland Sassi. Voilà un homme qui sait effrayer avec des sons. Je ne vois pas de meilleur compliment à lui adresser.



L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

MONSTRES ET VAMPIRES

par F. HODA

Après une absence de quelques mois, la science-fiction est revenue sur les écrans avec deux petits films de série B, réalisés tous deux par le même metteur en scène, John Sherwood.

Le premier nous ramène une vieille connaissance : la « Créature », cet être mi-poisson mi-homme, à la vie dure, puisque déjà deux fois tué ! Le scénario n'est ni pire ni meilleur que les précédents. Jeff Morrow, qu'on avait jadis vu en Métalunien dans « *Les survivants de l'infini* », déguisé ici en chirurgien « fortuné », arme un yacht doté de laboratoires modernes pour aller pêcher la Créature. Liquide anesthésique et lances munies de seringues hypodermiques permettront de capturer le malheureux monstre qui, à la suite d'une opération, devient créature terrestre et perd ses écailles. Mais la mue ne le rend même pas adolescent. Et comme l'habit ne fait pas le moine, on s'empresse de le vêtir d'un complet veston dernier cri. Entre-temps, la jeune et jolie femme du chirurgien se laisse conter fleurette par des collaborateurs de son mari. Ce dernier, en proie à la jalousie, tue l'un de ses concurrents et tire sur le monstre. Lequel monstre devenu furieux se précipite dans la mer, oubliant qu'il n'est plus poisson ! Et les survivants de cette hécatombe se demandent ce que cette expérience a bien pu leur apprendre. Le spectateur aussi.

Quant au second film de Sherwood, il nous conduit du règne animal au règne minéral. Dans la ville de San Angelo, un jeune géologue trouve son collègue mort et littéralement pétrifié, entouré de fragments épars d'une pierre mystérieuse. D'autres morts mystérieuses dans des circonstances analogues permettent de faire la liaison entre le mystérieux roc et la solidification des corps. Sur quoi on nous apprend que les morceaux de roc découverts proviennent d'un météore de nature inconnue qui, au contact de l'eau, se met à absorber le silice des minéraux et des humains en proliférant de façon inattendue. Pour mettre le comble à tout cela, une pluie diluvienne s'abat sur la région. Le météore grandit et se multiplie en de nombreuses colonnes qui se mettent à descendre la vallée vers la ville. Le géologue se met au travail et découvre *in extremis* le moyen d'enrayer la marche inexorable de la forêt de pierre : l'eau salée. Pas plus difficile que cela. Tout rentre dans l'ordre. Et l'histoire se termine là.

Le premier film s'appelle « *La créature est parmi nous* » (The creature walks among us) ; le second : « *La cité pétrifiée* » (The monolith monster). Les truquages sont de qualité moyenne. La mise en scène aussi. Et l'on se demande par que miracle on appelle ces films de la science-fiction. Car, enfin, ils n'ont rien à voir avec les histoires que publient « Fiction » et d'autres revues.

Bien que les scénaristes diffèrent dans les deux cas (Arthur Ross pour le premier et Norman Jolley pour le second), il s'agit au fond de la même histoire : un danger menace un ou

plusieurs hommes, mais tout finit bien. On aura retrouvé là le sujet de toutes les sciences-fictions cinématographiques. Belle matière pour les sociologues pratiquant la psychanalyse : ils vous diront que ces films symbolisent la société actuelle américaine et la psychologie de l'Américain moyen qui se sent perpétuellement exposé à une catastrophe latente, mais trouve toujours une raison d'être optimiste. Peut-être bien ces films rassurent-ils. Mais encore faut-il être captivé par eux. Ce qui ne me semble pas le cas. Bien sûr, nous aussi, nous avons des raisons de croire que l'épée de Damoclès est suspendue sur nos têtes. Mais nous avons pour le moment d'autres moyens d'échapper à l'intolérable incertitude : entre autres la *littérature* de science-fiction. Pourquoi donc le cinéma ne s'en inspire-t-il pas ?

***

Je vais encore probablement décevoir M. Claude-Bernard Couriol, lecteur de « Fiction », qui trouve que je fais trop la fine bouche devant les films fantastiques. En effet, je n'ai guère aimé le nouveau « *Dracula* ». M. Couriol aime « *Le monstre* » et « *Godzilla* ». Il cite le cas de ce caricaturiste dont le dessin montrant une salle hilare conviait à rechercher dans la foule le critique. Ce dernier était évidemment représenté par une figure renfrognée. M. Couriol jubile et souligne : « *Le visage renfrogné et grognon du spécialiste qui en a tant vu que son goût est émoussé* ». Je ne vois pas personnellement où il veut en venir. Qu'attend-il du critique ? Préfère-t-il un compte rendu de non-spécialiste ? Je ne voudrais pas encombrer mon article par des considérations générales sur le but de la critique. Mais je dois dire que le langage cinématographique, comme tout autre langage, est signifiant. Il ne suffit pas de représenter des monstres et de les faire déferler sur les villes. J'estime pour ma part que le fantastique n'a que faire du « *Hou fais-moi peur* ». Ce n'est pas une attraction de foire. La peur que peut dégager une bonne nouvelle fantastique est d'une autre qualité ! Et, malheureusement, elle ne se retrouve que rarement dans les films du genre. M. Couriol assure que ses intentions sont « très amicales » à mon égard. Je le crois volontiers. Mais au risque de m'attirer à nouveau ses foudres, je ne dirai pas beaucoup de bien de ce « *Cauchemar de Dracula* ». Et cela d'autant plus que les producteurs n'ont pas regardé à la dépense. Couleur, décors somptueux, costumes d'époque, musique, acteurs... Tout y est.

Je reconnais que certaines séquences arrivent même à faire frémir. Mais la question demeure : à quoi rime tout ce déploiement d'efforts ?

Il y a plusieurs façons de considérer le film de Terence Fisher. On peut y voir un film politique : les vampires représenteraient un des camps en présence, le bon docteur Van Helsing, l'autre. Quant au personnage nommé Arthur Holmwood, c'est un naturaliste qui revient vite à une meilleure compréhension des choses. Une autre interprétation du film nous conduit sur le plan métaphysique : la lutte des forces du Bien contre les forces du Mal, avec l'intermède de l'incroyant finalement converti ; métaphysique simpliste, mais métaphysique quand même. Une troisième interprétation emporterait facilement mon adhésion : il s'agit tout simplement d'un film burlesque. Je pense notamment à la scène finale où le docteur lutte contre le vampire, sautant sur la table, tirant le rideau pour donner la lumière du soleil, improvisant un crucifix avec deux chandeliers... Mais je ne crois pas que le réalisateur ait entendu nous faire rire ! Et le burlesque paraît ici tout ce qu'il y a de plus involontaire. En définitive, les soins et les efforts de Terence Fisher tombent un peu à plat. Il est quand même curieux que les quelques séquences qui provoquent une certaine émotion soient justement

celles qui décrivent des actes purement violents : par exemple, quand les anti-vampires enfoncent leurs pieux de bois dans le cœur des vampires endormis.

Nous avons vu jusqu'ici de nombreuses adaptations du roman de Bram Stoker. Mais celle-ci me paraît particulièrement faible. L'adjonction au comte Dracula d'un vampire-femelle n'ajoute rien et, dès le départ, le « gratuit » l'emporte. Pourquoi le bibliothécaire anti-vampire, descendu dans le caveau, ne commence-t-il pas par tuer d'abord Dracula ? Comment se fait-il que la morsure reçue ne le rende pas tout de suite vampire comme dans le cas des autres victimes ? Ailleurs, nous voyons le docteur prescrire à une victime de l'ail. Mais la femme de chambre vient à point nommé déplacer les gousses ! Enfin, et c'est le bouquet, la dernière victime subit une transfusion de sang et guérit... A côté de ce « *Dracula* », « *La revanche de Frankenstein* » fait figure de chef-d'œuvre.

Enfin, il y a une raison majeure qui me fortifie dans mon sentiment à l'égard du film de Fisher. C'est tout simplement l'existence d'une autre adaptation du livre de Stoker : « *Nosfératu le vampire* », de Murnau, qu'on peut régulièrement voir à la Cinémathèque. Certains spectateurs diront que le film de Murnau a vieilli. Certes, la technique de la photographie a évolué depuis 1923. Mais en regardant à nouveau l'admirable œuvre de Murnau, on verra que Terence Fisher n'a guère profité de ses leçons de mise en scène. La publicité nous dit qu'il s'est inspiré des deux maîtres du suspense : Hitchcock et Orson Welles. On me permettra de sourire.

Donc, à mon avis, ce film a été fait en vain. Mais il ne faut tout de même pas croire qu'il est nul. Loin de là. J'ai déjà dit que certaines séquences portaient. J'ai également souligné le soin apporté par Terence Fisher à sa réalisation, comme dans ses deux précédents « *Frankenstein* ». Je conçois, dans ces conditions, que de nombreux spectateurs voyant ici leur premier *Dracula* ne s'ennuient pas. Et cela d'autant plus que Christopher Lee campe admirablement son rôle de vampire lubrique s'attaquant aux jeunes femmes et même (ô actualité des ballets) aux petites filles. Nous avions déjà souligné son apparition dans le rôle du monstre de Frankenstein.

« *L'Express* » (12 février) a interrogé quelques spectateurs, à l'entrée de la salle des Champs-Elysées où passait le film, sur les raisons qui leur avaient fait choisir ce spectacle. « *J'aime avoir peur sans conséquence* », a répondu un « fan ». Vu sous cet angle, il y aurait beaucoup à dire sur « *Horror of Dracula* » et sur le renouveau en Amérique et en Angleterre du film d'épouvante. Mais je m'en voudrais de transformer « Fiction » en annexe de la Revue de Psychanalyse. Admettons donc purement et simplement l'attrait de la peur mentionné par ledit spectateur. Mais même de ce point de vue le film de Fisher ne me semble pas tellement réussi. On a, certes, parfois peur. Mais si peu !



Un Événement
dans le Monde de la Science-Fiction

LE RAYON FANTASTIQUE
PRESENCE DU FUTUR
FLEUVE NOIR-ANTICIPATION
FICTION
SATELLITE

se réunissent pour vous présenter

N. O. V. A.

(Nihil Obstat Vitae Anticipandae)

Académie JULES VERNE

Le Club que vous attendiez

SON BUT : Rassembler dans une grande Association Française les auteurs de science-fiction et les membres du Corps Scientifique, les éditeurs et les amateurs de manière à créer un lien amical entre eux tous et à encourager et promouvoir la science-fiction sous toutes ses formes.

SES FONDATEURS :

MM. Eugène AISBERG
Lucien BARNIER
Hervé CALIXTE
Marcel G. CHAMBAZ
Georges A. GALLET
Robert KANTERS
Maurice RENAULT

MM. René BARJAVEL
Jacques BERGIER
Robert CARLIER
Armand DE CARO
JEAN-CHARLES
Gérard KLEIN
Stephen SPRIEL

qui composent le Bureau de l'Association pour 1959.

CE QUE VOUS APPORTERA N.O.V.A. :

— L'entrée en relation avec d'autres amateurs, à Paris et en Province ainsi qu'à l'Etranger.

— Des réductions importantes sur toutes les manifestations organisées par le Club :

  — Conférences
  — Ciné-club
  — Expositions
  — Visites guidées
  — Galas
  etc...

— La possibilité de consulter une Bibliothèque comprenant des livres et des revues scientifiques ainsi que des ouvrages de science-fiction rares ou introuvables, français ou étrangers.

— un bulletin de liaison exclusivement réservé aux membres du Club.

Ainsi que bien d'autres avantages lesquels seront les premiers mis à la disposition des membres de N.O.V.A. au fur et à mesure de l'organisation des différents services.

Cotisation annuelle : **1 000 F**
Etudiants : **500 F**

A régler par mandat ou chèque bancaire au nom de N.O.V.A. (Académie Jules VERNE), 4, rue Berryer, Paris-8e

BULLETIN D'ADHESION

(à découper ou à recopier)

NOM :

PRENOMS :

ADRESSE :

désire adhérer pour l'année 1959
au club N.O.V.A. (Académie JULES VERNE)

Particulièrement intéressé par :

Signature

TRIBUNE LIBRE

Une importante communication ce mois-ci : celle d'un lecteur qui s'est livré à une minutieuse (et perfide) étude de la nouvelle **« Ceux d'Argos »,** de Martine Thomé et Pierre Versins, classée première à notre référendum de janvier. Nous avons demandé aux auteurs de nous dire ce qu'ils en pensaient : on trouvera plus loin leur réponse.

Démontage de " Ceux d'Argos "

par JACQUES GOIMARD

Voici longtemps que je me propose d'écrire à « Fiction » pour argumenter contre l'inutile pessimisme de la plupart des nouvelles françaises qui y sont publiées. Ce pessimisme m'a depuis longtemps lassé par son emploi systématique et généralement gratuit ; c'est le plus souvent une facilité que s'accorde l'auteur pour trouver une position intellectuelle confortable. Celui qui a prédit la pluie sera moins handicapé par un beau soleil que celui qui a semé le blé par la perte de ses récoltes.

« Ceux d'Argos » est justement, des nouvelles françaises de « Fiction », une de celles qui, en apparence, donnent le moins de prise à des critiques de cet ordre. Je ne voudrais donc pas avoir l'air de la prendre comme bouc émissaire. Si je l'ai choisie, c'est que cette nouvelle bénéficie d'une remarquable idée de base, d'une construction assez solide et d'une écriture parfois réellement inspirée, et qu'ainsi les meilleures conditions expérimentales se trouvent réunies pour isoler le virus : le pessimisme, et pour déterminer les circonstances de développement de la maladie.

LE PESSIMISME

« Ceux d'Argos » est un récit bâti sur un pessimisme aigu, concernant les destinées de l'individu comme celles de l'humanité. Comme tant d'autres, Martine Thomé méprise les efforts de l'homme, dans le domaine de la connaissance et dans celui de l'action, parce qu'ils ne lui paraissent pas suffisamment productifs : « **On** connaît **trop peu de choses. On explore des planètes, loin, plus loin, sans cesse à la** recherche... **à la recherche de quoi ?... de la place que tient l'homme dans la galaxie ? dans l'univers ?** Ce n'est rien, **l'homme, grand-mère, ce n'est rien, il ne vit pas, il** cherche **à vivre. A peine. Il croit que ça lui** sert. » (p. 3). Plus loin elle invective **« ces jean-foutres qui s'imposent le martyre** pour apprendre **qu'ils sont des jean-foutres. Sûr, ils l'apprendront un jour. Enfin, trop tard pour eux. »** (p. 4).

Chercher à vivre, beaucoup pensent que c'est la définition même de la vie, et qu'il n'y a là rien de tragique. Dans l'ensemble, les efforts de l'homme lui ont tout de même servi à quelque chose. Même si la destinée individuelle n'est pas toujours des plus riantes, il est possible d'en dire moins systématiquement du mal. Et n'est-il pas un peu simple, en pareille circonstance, de s'en prendre à soi seul et de se traiter de jean-foutre ? Il y a là un mythe de la responsabilité qui n'est pas moins artificiel que le mythe de l'échec.

1) Le pessimisme historique.

Le thème de l'échec collectif conduit l'auteur à un pessimisme encore plus accusé que celui de l'échec individuel : **« Il faut n'avoir pas d'imagination pour penser sans blêmir à la** fin **de l'espérance,** à l'absence **de demain, pas pour un homme, non, cela, on y résiste plus ou moins. Mais pas**

de lendemain pour tout **un peuple, une civilisation** entière... **et une humanité, cela emplit le corps de** froid, **et c'est... »** (p. 5). Certes, mais est-il indispensable de penser à la fin de l'espérance ? Est-il seulement possible que quelque chose meure entièrement ? C'est l'opinion de l'auteur : **« L'angoisse m'a toujours étreint à la vue des civilisations éteintes... Je ne me souviens plus des noms, il y en a tant qui jalonnent le ciel de cimetières. »** (p. 3).

Voilà un sentiment que le contact avec les civilisations disparues ne communique pas à ceux qui en font leur métier, à l'instar du héros de « Ceux d'Argos ». Les historiens ne sont pas des croque-morts ; les morts qu'ils étudient ne sont pas enfermés tout entiers dans leurs tombes. Il est vrai qu'ils accordent plus de valeur à l'effort humain que ne lui en reconnaît Martine Thomé : **« Sur Lémur aussi, il y avait des hommes comme nous. Ils se laissaient dévorer vifs par des nuées de mouches. Las de vivre avec le poids d'une Histoire si longue, si longue... »** (p. 4).

Mais l'Histoire n'est pas un poids, c'est un tremplin grâce auquel le passé rejoint l'avenir dans un même mouvement de progrès. La mort de telle ou telle société ne nuit pas au dynamisme de l'ensemble, et les monuments qu'elle laisse derrière elle témoignent de ses efforts plus que de ses échecs.

2) Le pessimisme philosophique.

Un tel pessimisme, c'est assez clair, repose sur un parti pris d'esthète mal inspiré et non sur une nécessité intérieure plus ou moins bien simulée. Prenons un des rares passages qui tentent de justifier cette attitude et pas seulement de la décrire : **« Leur avait-on dit, à eux, qu'Argos était une vallée de larmes ? Avait-on fait miroiter un ciel devant leurs** peurs, **mis un écran au-delà de leurs** questions, **interposé entre eux et leurs** misères **l'espérance, dressé la foi contre leurs** doutes ? **»**

Il y a là deux partis pris. Le premier est relatif aux réalités humaines : selon Martine Thomé, les misères et les peurs. Mais il est évident que la vie de l'homme n'est pas faite que de cela, qu'il n'est pas voué aux seuls sentiments négatifs : l'auteur ne veut voir que la moitié de la réalité.

Le second parti pris est philosophique : il a trait aux questions que se posent les hommes et à leurs doutes. En les opposant à la foi et à l'espérance, Martine Thomé nous met dans un étrange dilemme : choisir entre une religion selon elle vouée au mensonge, et un athéisme selon elle condamné au désespoir. Peu de gens parviennent à soutenir ces deux idées en même temps ; Martine Thomé, par excès de pessimisme, a réussi le tour de force de présenter conjointement le principal grief des athées contre la religion et l'argument le plus usuel des croyants contre l'athéisme.

Il y a pire : en suggérant que l'espérance et la foi sont des écrans, elle laisse entendre que la seule attitude fondée sur la réalité est le désespoir. Y aurait-il place pour autre chose que des questions et des doutes ? Mais le désespoir est un acte de foi comme l'espérance, et j'ajouterais volontiers que ce n'est pas un écran moins opaque. Il est vrai, certes, que les grandes questions philosophiques sont destinées à demeurer sans réponse démontrable, mais il y a mieux à faire que d'en prendre puérilement prétexte pour gémir et se donner à soi-même des réponses désespérantes.

COORDONNEES DU PESSIMISME

1) L'intuition.

Sans prétendre trouver dans la nouvelle même les sources de ce pessimisme, je voudrais maintenant présenter quelques constatations relatives au paysage mental dans lequel cette attitude se développe.

Martine Thomé, on l'a vu, méprise l'action, et traite ceux qui s'y livrent de jean-foutres. La première consé-

quence, c'est le mépris de l'intelligence, paradoxal dans une nouvelle science-fiction : **« ... des techniciens, spécialisés certes mais ouverts à la culture et par définition** intelligents, donc plus ou moins sceptiques. **»** (p. 6). Plus loin : **« La** méfiance, **c'est notre arme la meilleure, à nous qui ne sommes pas des bêtes. Leur instinct nous manque et, faute de discerner l'ennemi de l'ami par avance, nous tenons tout à distance et attendons. »** (p. 8). Nous voilà renseignés : l'intelligence est purement et simplement une arme, et une arme défensive ; elle n'a aucun accès à la vérité, et il n'est pas envisagé qu'elle puisse être créatrice (il est vrai que les créations de l'homme sont du dernier ridicule pour Martine Thomé).

Il existe malgré tout, aux yeux de l'auteur, une forme privilégiée de connaissance, qui est la connaissance sensible, ou l'intuition. Dans son domaine figurent notamment l'art **(« ... la danse est un art hermétique pour moi, si j'en** ressens **nettement la beauté je ne la** comprends **pas »,** p. 9) et l'amour (**« En une seconde, j'avais appris Vrâ »,** p. 9). Mieux encore : elle est meilleure inspiratrice de la conduite que l'intelligence, et le héros se guide sur elle de préférence à la méfiance et au doute méthodique (**« je n'avais jamais** senti **le mal, ni le danger »,** p. 9) et il n'est pas le seul (**« Même Dan attendait sans raison. Sans** raison logique. **Il avait peur et nous avions tous peur »,** p. 6).

L'auteur, certes, émet des doutes sur la réalité objective de la connaissance acquise par ce moyen : la cité argienne est une **« ville de rêve »** (p. 7) et la mariée aussi est trop belle pour être vraie (**« Vrâ, de jour en jour, était plus belle. Ou je l'idéalisais chaque jour plus,** cela ne change rien **»,** p. 11). Il est vrai que seule la réalité subjective importe à Martine Thomé, et qu'elle lui paraît de beaucoup la plus réelle.

L'intuition est donc un moyen de connaissance, point sur lequel l'auteur insiste fortement, notamment à propos de l'amour : **« La difficulté de** se comprendre, **ce n'est rien, grand-mère, lorsque les yeux** parlent, **et le corps et l'âme.** Convaincants. **Evidemment, traduire ce que l'on ressent ainsi en** mots **est impossible... Ce que Vrâ et moi nous transmettions par le** silence **n'avait de valeur que pour nous. Ni message, ni information, mais** communion **sur un abîme que les linguistes mettraient des mois, des années à combler. »** (p. 10). Tel quel, ce moyen de connaissance est décrit comme supérieur à l'intelligence, et ceci pour deux raisons :

1° Il est techniquement meilleur, parce qu'il est immédiatement transmissible (**« Rien ne nous séparait »,** p. 10) ; de ce fait cependant, il est aboli dès l'instant où « le courant ne passe plus », et voué au perpétuel recommencement (**« Ce qui n'est souvent qu'un simulacre m'anéantissait, j'ai vécu plus de vies et connu plus d'amours dans ses bras qu'il n'est permis »,** p. 10).

2° Il permet d'accéder à de vastes domaines dont l'intelligence se trouve exclue (**« Non, grand-mère, il y a des sentiments qui ne se** communiquent **pas. Des images dont les** mots **ne peuvent pas rendre l'étreinte »,** p. 4).

Personnellement, je n'ai rien contre l'amour, ni contre l'intuition ; mais enfin, faut-il mépriser l'intelligence au nom de l'amour, et faire de celui-ci la source unique de la philosophie ? Faut-il par ailleurs considérer l'amour comme un simple moyen de connaissance, et négliger ce fait que dans l'amour on agit, on se réalise, on sort de soi-même ? Il y a là une conception du monde simpliste, qui tourne le dos à la plus grande partie de la réalité pour en fixer tenacement la même portion exiguë.

2) Le cosmos.

Une preuve de cette limitation, c'est que l'intuition, surtout telle qu'elle est comprise par Martine Thomé, n'est

guère capable de jugements esthétiques, et qu'elle promène, sur le monde, des sens uniquement avides de perceptions suaves. Le monde imaginé par l'auteur ne répond à aucun autre besoin : c'est le pays où « tout est Ordre et Beauté » (« **... les couleurs riaient dans les maisons, des fresques d'une beauté étonnante...** », p. 5 ; « **les villes semblaient** créées pour **servir de tremplin à des danses, les paysages étaient comme polis par les regards qui s'y étaient posés, doux et calmes, doux et calmes** », p. 5).

Voilà un univers qui répond, avec la perfection du rêve, à une finalité intérieure très précise, mais qui ne semble guère fait pour l'homme. Au début, tout est dans l'ordre : c'est **« un monde radieux, occupé par des morts »** (p. 4), **« un monde clair, accueillant et désert »** (p. 4). Il n'y a là de paradoxe qu'en apparence : pour les hommes, pour leurs efforts et leurs renoncements, leurs élans et leurs rancunes, leur force et leur faiblesse, un monde pareil, si accueillant soit-il, ne serait qu'un enterrement de première classe.

Martine Thomé finit cependant par peupler sa planète, et là les choses se gâtent, car il s'agit d'êtres selon son cœur, c'est-à-dire **« un peuple fait pour** jouir **à jamais de sa terre »** (p. 5) et délivré de toutes les occupations qui ne lui semblent pas belles et génératrices de jouissance, à commencer par le travail : sans doute n'ont-ils pas à se nourrir, puisqu'on nous dit que leur ville est entourée de **« champs incultes »** (p. 7). Le seul Argien qu'on nous représente au travail est une vieille femme, surprise par le héros alors qu'elle **« achevait un ménage sommaire »** (p. 13) ; il est vrai que c'est une vieille (Martine Thomé ne semble pas porter les vieillards dans son cœur ; encore des jean-foutres).

Que font donc les Argiens ? Ils obéissent au conseil de la fourmi à la cigale : ils dansent, et l'on nous spécifie que **« c'était là leur occupation principale »** (p. 7) et qu'ils **« ne savaient visiblement que danser »** (p. 10), ce qui est oublier qu'ils savent aussi faire l'amour, comme le prouve l'exemple de Vrâ. Les fresques et les villes citées plus haut ne sont probablement pas l'œuvre de leur race.

Que penser d'un pareil genre de vie ? C'est une vie facile, évidemment, et pour les Argiens la mort elle-même n'est pas une rupture : **« Ils avaient leurs serres, quand le temps venait ils s'allongeaient et s'éteignaient »** (p. 14). Ils acceptent de disparaître, tout simplement : voilà qui témoigne d'une espèce d'asthénie assez pénible, de même que leurs occupations, qui non seulement sont des danses, mais encore **« des danses** peu rythmées **et sans musique »** (p. 7), c'est-à-dire dépourvues de la passion, probablement incongrue aux yeux de l'auteur, qui anime les danses de la Terre.

Cette asthénie, ce naturel par trop accommodant, l'auteur les dépeint non sans tendresse : **« ... ils n'avaient pas l'air bien belliqueux »** (p. 8), **« ils riaient** facilement **»** (p. 7). Pour Martine Thomé, le bonheur, c'est évident, n'est pas la récompense de l'effort mais le prix de la démission : **« Les vivants heureux de vivre qui acceptaient** passivement... **»** (p. 11). Voilà qui achève de nous renseigner : les Argiens n'ont rien qui les individualise, ils font partie du décor. La vie qui les anime n'est pas la leur, c'est celle de leur planète, c'est le feu décrit à la page 6, aussi impersonnel que possible. Ils n'ont pas créé leur civilisation et l'on nous spécifie même qu'ils sont incapables d'invention : **« Elle ne cessait de chanter un air lancinant,** toujours le même » (p. 14). Tout cela est d'une écrasante monotonie, avouons-le.

L'auteur ne semble pas follement excité par la monotonie, notamment lorsqu'il nous dépeint **« Thulé, où tous les jeunes gens se suicidaient depuis que leurs parents avaient conquis la vie,** l'éternité sans joie des minéraux **»**

(p. 4). Trouve-t-il qu'il y a plus de joie dans les végétaux, et le spectacle de la Nature, qui depuis ses origines crée, oublie et recommence inlassablement, lui paraît-il moins déprimant ? Peut-être l'idée de Retour Eternel, négation même de l'idée de Progrès, lui est-elle chère : en tout cas elle est évoquée nommément au début de « Ceux d'Argos » (**« Des corps figés dans** l'éternel recommencement **d'un geste ébauché que leur fin avait brisé net »,** p. 5) et engendre l'idée de Cycle, qui paraît à l'auteur une définition suffisante de la vie (**« leur cycle était clos à jamais »,** p. 4) et sur laquelle il fonde sa nouvelle. On nous dit en effet que les Argiens **« se flétrissaient et mouraient en hiver pour renaître au printemps, ils mouraient chaque année et ne vivaient que** deux saisons sur quatre » (p. 14) ce qui, entre parenthèses, semble indiquer que les vieillards ne vivent pas et que ce serait un sacrilège de prétendre, par exemple, que Vrâ puisse être une vieille femme.

Il n'est pas nécessaire d'être un bien grand clerc pour voir derrière cette description l'idée d'un Cosmos, d'un ordre éternel du monde en face duquel les efforts de l'homme apparaissent comme une pitrerie, ou comme une inutile révolte d'adolescent : point de vue qui n'est autre que celui du fantastique classique. Martine Thomé le fait sien, traitant les hommes tantôt de jean-foutres, tantôt d'enfants (**« les hommes de la Terre ne sont pas majeurs encore »,** p. 6 ; **« ... comme un enfant à qui on ôte son jouet »,** p. 13) ; avec ses Argiens, elle jette sur eux l'œil de la mère cane de Walt Disney sur le Vilain Petit Canard : **« Nous avions l'impression qu'ils nous tenaient pour des divinités. Des** monstres, **si vous préférez. »** (p. 7).

3) Portrait du pessimiste.

Reste le cas particulier du héros de l'histoire, monstre qui entreprend de se délivrer de sa monstruosité. Certes la monstruosité de ce personnage, du point de vue argien, ne nous apparaît pas immédiatement :

1° Comme les Argiens, il se considère comme fait pour la jouissance : **« je savais utiliser mes heures, les emplir de joie et** n'en rien perdre **»** (p. 11). **« J'ai pris tout ce que j'ai pu** voler **à ma garce de vie »** (p. 11). La seule différence entre le héros et les Argiens, c'est que les mêmes jouissances qui leur sont offertes à profusion, il doit les prendre comme un voleur et les garder comme un ladre ; mais le principe est le même. Il y a là beaucoup de narcissisme et de complaisance pour soi. Est-ce là vraiment tout ce que l'homme puisse faire, et la jouissance est-elle toute sa mission et toute sa dignité ? Il est vrai que la dignité n'est pas le fort du héros de Martine Thomé (**« je ne peux pas parler sans gémir de ces choses »,** p. 5).

2° Comme les Argiens, il mêle à la faculté de jouir la faculté d'oublier, ce qui lui permet de vivre dans les bras de Vrâ un grand nombre de vies sans que cette succession revête jamais le moindre aspect négatif (**« Je ne sentais rien, ni lassitude, ni vieillissement »,** p. 11 ; **« Je n'ai pas mêlé l'amertume au bonheur, je ne sais sans doute pas prévoir »,** p. 11).

Malgré son heureuse nature, cet homme est guetté par le destin ; quand vient la fin de la jouissance, phénomène ignoré des Argiens mais bien connu des Terriens, il connaît son premier arrachement : **« C'est cette image d'elle qui me hante, un peu inclinée vers moi mais reculant, mais s'éloignant,** s'arrachant de moi **comme une âme qui s'en va, une étrangère désormais »** (p. 12). Etant donné la force d'âme qui le caractérise, la réaction de notre héros est prévisible : **« J'ai creusé mes yeux de mes deux poings fermés, j'ai enfoncé mes poings dans mes deux yeux comme des armes.** Ne plus voir... » (p. 14). Il n'est pourtant pas voué à une sorte de **« folie du** vide **»** (p. 10), car il parviendra à

évoquer ses souvenirs : **« ... Je ne vis plus que de mes songes et quand je parle d'elle à ceux qui viennent m'écouter »** (p. 12).

Mais cette conquête de la mémoire qui fait de lui un homme, il trouve le moyen de l'opérer dans les plus désastreuses conditions de lâcheté ; après la mort de Vrâ, il déclare : **« Je voulais attendre son réveil, il me semblait qu'alors j'oublierais tout, mais j'aurais toujours vu sous son corps admirable et dans ses yeux la décrépitude et le vide qui allaient venir, revenir, revenir »** (p. 15). Il y a certes une très belle idée dans ce souvenir du futur, et qui n'est rendue possible que par le principe du cycle : mais il est dommage que l'homme en proie à ce souvenir n'y voie pas l'occasion de franchir la muraille du cycle et de remporter la victoire, au lieu de fuir un néant qu'il est incapable d'affronter. Il renonce donc au prochain printemps de Vrâ, par peur de son prochain hiver. Puis il avoue en manière de conclusion : **« Les machines leur ont dit que je ne suis bon à rien. »** Voilà des machines pleines de bon sens.

Je me résume. Le peuple et le héros créés par Martine Thomé se caractérisent : 1° par le désir de jouissance à tout prix ; 2° par le mépris de tout ce qui n'est pas jouissance mais don de soi, notamment le travail, la recherche scientifique, les sentiments altruistes (même Vrâ n'est considérée que comme un objet de plaisir, son vieillissement lui vaut d'être rossée) ; 3° par un désespoir sans contrepoids, dès que la jouissance prend fin. Le pessimisme exprimé dans cette nouvelle se confond en grande partie avec ce désespoir. Il faut l'avouer, ce héros est un pauvre type d'homme, et son pessimisme est la philosophie d'un pauvre type. Reconnaissons que c'est souvent le cas.

UNE NOUVELLE EXEMPLAIRE

Je ne chercherai pas à tirer la leçon de ce pessimisme, et je suis d'ailleurs convaincu qu'il n'y a aucune leçon à en tirer, puisque c'est une attitude purement négative. Si je me suis appliqué à démonter **« Ceux d'Argos »,** c'est que les remarques qu'on peut faire à propos de cette nouvelle restent valables, je crois, pour un grand nombre d'œuvres françaises de science-fiction, avec lesquelles il serait facile de construire un sottisier suivant un plan peu différent de celui de la précédente critique.

Franchement, nous avons lu tout cela mille fois, hormis le thème, qui pouvait être exploité de tout autre façon (par exemple en conférant au héros la force de caractère nécessaire pour attendre sans faiblir la renaissance de Vrâ). La science-fiction française a mieux à faire que de croupir dans un désespoir morne, vidé de son contenu par tant d'années d'usure et qui n'est plus qu'une habitude, une manie, un tic sénile. Des signes multiples montrent que notre culture cherche à se débarrasser de cette tare, et le succès de la science-fiction américaine n'en est pas, à mon avis, le moins voyant.

Mais nombre d'écrivains français, à l'abri de leur tour d'ivoire, continuent de polir de belles phrases sur des thèmes en ruines : Argos pourrait être leur séjour, puisque c'est **« un monde radieux, occupé par des morts ».** Retournant la proposition, je dirais volontiers que ce que l'expérience de tous les jours nous offre, c'est un monde imparfait, occupé par des vivants : monde incomplet, bien entendu, mais qu'il nous appartient de compléter à la mesure de nos forces, et que les écrivains de science-fiction, messagers d'espérance, peuvent compléter avant tous les autres. Ce n'est pas là une tâche moins belle que l'inaction d'Argos ; car selon le mot d'un écrivain politiquement situé, mais qui me paraît avoir émis en l'occurrence une vérité aussi générale que possible : **« Aucune origine n'est belle ; la véritable beauté est au terme des choses. »**

Remontage de « Ceux d'Argos »

par MARTINE THOMÉ et PIERRE VERSINS

Il n'y a rien d'aussi odieux qu'un auteur qui s'explique et se justifie. Que sera-ce lorsqu'il s'agit de deux auteurs ! Pourtant, il faut bien se défendre, ce sera vite fait :

1) **« Ceux d'Argos »** est une nouvelle **triste** ou **tragique** et non pas pessimiste.

2) Les protagonistes de cette nouvelle sont d'une part des **hommes** de la Terre et d'autre part des **hommes** d'Argos, et non pas des « héros » porte-parole maniés par les auteurs à leur gré comme des pantins. Il est inutile d'y chercher des justifications à telle ou telle opinion des auteurs, soit par des citations trop bien choisies (a/ l' « asthénie » des Argiens n'est que la conséquence de leurs conditions de vie, comme la pierre qui tombe est la conséquence de la pesanteur — b/ leur ville n'est pas « entourée de champs incultes », il y a seulement **un** champ inculte entre elle et la fusée terrienne, ce qui prouve, mais **rien de plus,** que les Terriens sont assez au courant des mœurs paysannes pour ne pas s'être posés dans un carré d'artichauts — c/ les Argiens **travaillent,** contrairement à ce que pense M. Goimard : « dansant quand ils n'avaient à s'occuper d'aucune besogne vitale », p. 8) ; soit par des citations tronquées (« les vivants heureux de vivre qui acceptaient passivement »... Il est écrit textuellement : « ... qui **NOUS** acceptaient passivement », ce qui change le sens général que donnait M. Goimard à la phrase). En bref, M. Goimard a tiré du texte des phrases qui n'ont qu'une signification restreinte, particulière, **hic et nunc,** pour en faire des « opinions » ou des « points de vue » **généraux** des auteurs, alors que ce sont toujours des « réactions » temporaires des protagonistes à une situation donnée. Que lesdits protagonistes tentent de les généraliser (« on connaît trop peu de choses » — « ce n'est rien, l'homme ») prouve simplement qu'ils sont humains et vivants.

C'est, en vérité, M. Goimard, le pessimiste, qui raisonne comme suit : M. Untel se casse la jambe en glissant un jour de pluie, DONC **tous** les jours de pluie **tous** les hommes se cassent la jambe.

3) On reproche assez aux auteurs de S. F. de ne jamais montrer une psychologie, une sociologie essentiellement différentes de celles des hommes. Nous l'avons tenté dans **« Ceux d'Argos »,** mais était-ce utile, si l'on considère le résultat ? M. Goimard parle d'Argos, tout au long de sa critique, comme si c'était la Terre : « Un univers... qui ne semble guère fait pour l'homme. » Evidemment, puisqu'il est « fait » pour les Argiens !

Et le tout à l'avenant.

4) Il n'y a aucune honte à être pessimiste. Non plus qu'à être optimiste. Question de caractère, d'état de santé, de goûts.

En conclusion : dommage que M. Goimard soit parti en guerre contre **« Ceux d'Argos »** précisément, en y cherchant les stigmates du pessimisme. Il a fait une excellente « explication de textes », mais son objet ne nous semble pas s'appliquer à son sujet.

Dépôt légal : 2e trimestre 1959. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.